N° 489 — Tome CXXX 1er Novembre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, HENRI BACHELIN,
F.-W. BAIN (BHARATI *trad.*), MAURICE BOISSARD,
ROLAND BRÉAUTÉ, FRANCISCO CONTRERAS, HENRY D.-DAVRAY,
EDOUARD DE KEYSER, LOUIS DENISE et GEORGES DE DUBOR,
LUCILE DUBOIS, HARLETTE FERNAND-GREGH, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
CHARLES-HENRY HIRSCH, ABBÉ MANO, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE,
GIOVANNI PAPINI, A. PIERRE, ANDRÉ ROUVEYRE, THÉODORE STANTON,
DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 489 — 1er NOVEMBRE 1918

F.-W. BAIN (BHARATI *trad.*)	*Un Doigt de la Lune,* conte hindou (1re à 4e journée)	5
LOUIS DENISE et GEORGES DE DUBOR	*Un Empereur romain féministe*	30
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages* (2e série) : *XXIV. Georges Maurevert*	39
ROLAND BRÉAUTÉ	*Notes d'un Météorologiste aux Armées* (fin)	40
HARLETTE FERNAND-GREGH	*Avant la Victoire,* poèmes	60
EDOUARD DE KEYSER	*En Syrie*	64
HENRI BACHELIN	*Sous les Marronniers en fleurs,* roman (IX-XIV, fin)	74

REVUE DE LA QUINZAINE

DOCTEUR PAUL VOIVENEL	*Sciences médicales*	96
HENRI MAZEL	*Science sociale*	100
ABBÉ MANO	*Questions religieuses*	105
CHARLES MERKI	*Archéologie, Voyages*	109
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	113
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	121
HENRY D.-DAVRAY	*Lettres anglaises*	127
GIOVANNI PAPINI	*Lettres italiennes*	131
THÉODORE STANTON	*Lettres américaines*	136
FRANCISCO CONTRERAS	*Lettres hispano-américaines*	140
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	145
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	158
	Balkans (A. Pierre)	163
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	166
	Etats-Unis (Théodore Stanton)	169
	A travers la Presse (Paul Morisse)	171
LUCILE DUBOIS	*La France jugée a l'Etranger : Une Opinion américaine*	176
GUILLAUME APOLLINAIRE	*La Vie anecdotique*	177
MERCVRE	*Publications récentes*	180
—	*Échos*	181

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — *Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin .... .50

Aurel
Jean Dolent .... 1 »
La Semaine d'Amour 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly 3.50
Lettres à Léon Bloy 3.50
Lettres à une Amie 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866 .... 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon 3.50
Celle qui pleure 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume 3.50
Le Fils de Louis XVI 3.50
L'Invendable 3.50
Le Mendiant ingrat .... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne 3.50
Le Sang du Pauvre 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs 3.50

Georges Brandès
Essais choisis 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie 3.50

Gaston Capon
Les Vestris 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol .... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation 3.50

Fernand Caussy
Laclos 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est 3.50
Art poétique 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 fr

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte 3.50
La Maison de Madame Gourdan 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*) 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel 2.50
Les Poètes et la Poésie 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

AVIS

En raison des difficultés du moment, accrues encore par la lenteur des communications, le manque provisoire en librairie d'un certain nombre de titres et l'inégalité des majorations de prix, le MERCVRE DE FRANCE, qui n'est d'ailleurs pas libraire *détaillant*, prie ses abonnés et clients de ne pas lui demander d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui : *il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.*

La Revue est expédiée **très exactement** *la veille de sa date de publication ; mais il arrive que l'encombrement des chemins de fer retarde le trafic postal de 24 heures et même davantage. En conséquence, nous prions nos abonnés de vouloir bien, le cas échéant, patienter un peu, et ne nous adresser de réclamation que trois ou quatre jours après le 1er et le 16.*

UN DOIGT DE LA LUNE

CONTE D'AMOUR INDOU

—

Au Colonel Rice Edwards,
De l'Armée des Indes.

PRÉFACE

Le *Doigt de la Lune* est la 16e partie d'un ouvrage beaucoup plus important, intitulé : *Le Barattement de l'Océan du Temps* (1). Une légende hindoue bien connue raconte comment les dieux et les démons s'assemblèrent pour battre l'océan de lait (2), afin d'en tirer le Nectar de l'Immortalité.

Après y avoir jeté des herbes de différentes espèces, ils le battirent avec le Mont Mandara et obtinrent le nectar, et plusieurs autres choses, parmi lesquelles la Lune, qui (soit dit en passant) est souvent appelée « Le Seigneur des Herbes ».

En sanscrit, la Lune, comme le Soleil, s'emploie au masculin. Quand ils ont besoin de l'employer au féminin, les poètes hindous surmontent cette difficulté en personnifiant ses attributs ou en prenant une partie pour le tout. Ainsi, son disque est divisé en 16 parties appelées rayons ou doigts, et une belle femme est « un des doigts de la Lune ». L'ouvrage complet, alors intitulé *Le Barattement de l'Océan du Temps*, est comme la Lune divisé en 16 parties, dont chacune porte le nom des doigts de la Lune.

Celui qui est à présent sous les yeux du lecteur est intitulé : *Un doigt de la Lune, rougi par les rayons du Soleil naissant* (3).

(1) *Sànsara-Sàgara manthanam.*

(2) A « lait » l'auteur substitue un mot technique qui signifie : le monde considéré comme la scène des transmigrations sans fin (O Univers ! O Vie ! O Temps !) Par là, il entend que le « Nectar » de son œuvre est le résidu de beaucoup d'agitations de la vie et d'expériences du monde, et qu'il est destiné à être immortel.

(3) Je n'ai jamais éprouvé une sensation plus étrange, ni plus agréable, que

Le fait réside dans le calembour sur le mot « rougi », qui en sanscrit signifie aussi : « énamouré », « amoureux ». Ce qui revient à dire que l'héroïne du conte « rougit » ou, en d'autres termes, s'éprit du héros, dont le nom, comme on le verra, est « Suryakanta » ou Joyau du Soleil.

Je ne pensais guère, il y a dix ans, que j'aurais jamais à jouer le rôle de Boccace, et à tirer une chose de son contraire, un divertissement de la peste.

Cependant ici aussi l'imprévu s'est manifesté de la façon suivante :

Il y a si peu de temps que l'Europe a pris connaissance de l'existence d'une littérature sanscrite, que je me suis souvent demandé s'il n'y aurait pas çà et là, caché dans le vaste Océan de l'Inde, des trésors littéraires qu'on n'a pas encore découverts et que des recherches futures mettraient au jour. Mais je ne m'attendais guère à ce que ma question reçût jamais une réponse positive.

Cependant, il y a quelques années, lorsque la peste décimait la cité de Pouna, emportant journellement ses victimes par centaines, des relations personnelles avec quelques-uns des officiers chargés par le Gouvernement de lutter contre le fléau me permirent de rendre un léger service à un vieux Brahmane Mahratte, dont je tais le nom, selon son désir. Ce « service » était en réalité chose sans importance, et aucun Anglais ne s'en serait souvenu. Les Hindous cependant voient cela d'un œil tout différent.

La maison d'un Anglais peut être son château, mais la maison d'un Hindou est un sanctuaire, un saint des saints, pour qui l'intrusion des profanes est une souillure. J'étais amusé de voir que mon vieux Brahmane me considérait presque comme ayant préservé sa famille d'une infamie éternelle et sans nom. Et quand il découvrit dans la suite que j'étais un modeste étudiant de la langue « élégante et sacrée », et que j'étais capable d'admirer dans l'original son bien-aimé Kalidasa, son estime pour moi s'éleva à un degré presque embarrassant. Il vint me voir deux ou trois fois, et prit un plaisir visible à s'étendre sur les beautés de ces vieux écrivains devant quelqu'un qui était du moins un bon auditeur. Mais ce qui me frappa curieusement, c'est que, au moment du départ, il semblait chaque fois lutter pour se décharger de quelque information importante qu'il hésitait néanmoins à me dévoiler, et chaque fois, en conséquence, il partait toujours l'air un peu confus et sans avoir dit son secret. Je pensais, sur le moment, qu'il s'encourageait seulement à m'adresser quelque requête et que, redoutant l'accueil qui

orsque, traduisant cet ouvrage, je vis ce même phénomène sur les Ghauts à Mahabaleshwar ; une Lune teintée de sang disparaissant derrière les collines, à l'aube, et le soleil émergeant des pics opposés. Seulement la Rougeur que le poète attribuait au Soleil était naturellement due aux vapeurs de l'atmosphère.

l'attendait, il était incapable de prendre son courage à deux mains. Mais je me trompais.

Nos entrevues se terminèrent brusquement. La peste avait envahi son foyer, emporté toute sa famille, enlevant sa femme, ses enfants et d'autres parents, le laissant seul indemne, mais pour peu de temps encore. Un soir, comme je rentrais, je trouvai au seuil de ma porte un messager qui m'avait attendu plusieurs heures, avec l'inépuisable patience de l'oriental. La peste s'était enfin souvenue de mon vieux Brahmane, qui me faisait demander de venir le voir, pour une affaire importante. Je partis donc vers un camp d'isolement où il avait été transporté, et, à mon grand soulagement, j'arrivai encore à temps pour le trouver en pleine connaissance : car c'était un vieux gentleman, et, quand un Brahmane est un « gentleman », c'est un remarquable spécimen de l'humanité. Il me rendit confus en me remerciant pour la centième fois de mes bons services, ajoutant cependant que, dans un certain sens, ils avaient été perdus, car il était le seul survivant de sa famille. Et il était heureux de le dire, lui aussi s'en allait maintenant de la même façon. Il dit qu'il avait été anxieux de me voir avant de mourir, car il avait quelque chose de précieux à me remettre. Là-dessus, il sortit ce qu'un profane aurait pris pour un paquet de longs gants de femme à six boutons serré entre deux planchettes, de la dimension d'une boîte à cigares, attaché avec un ruban, mais où, par expérience, je reconnus un manuscrit (1). Il me le passa, me faisant observer qu'il avait été dans sa famille depuis un temps immémorial, et que rien ne l'aurait jamais obligé à s'en séparer si quelqu'un des siens avait pu rester pour le garder. Mais comme ils avaient tous disparu et que, de plus, les autorités sanitaires le brûleraient, dès qu'il serait mort, il m'appartenait si je voulais bien l'accepter. — « Sinon, dit-il, avec un effort pour sourire, il n'importe : telle une fidèle épouse, le manuscrit pouvait, à la mort de son maître, aller au feu. Cependant, ce serait dommage, car il valait la peine d'être conservé. » J'acceptai son présent, et il me dit adieu.

Je quittai le vieillard, non sans émotion, car la douleur et l'approche de la mort avaient fait de son visage l'incarnation même de la souffrance. Et en prenant des nouvelles, j'appris qu'il était mort trente-six heures après, au lever du jour. Malgré les allusions que son ancien possesseur avait laissé échapper, j'avoue que j'avais quelques doutes quant à la valeur de mon manuscrit, car les Hindous admirent tout ce qui est en langue sanscrite. Mais lorsque — après l'avoir sauvé

(1) Quoique je n'essaye nullement d'assigner une date à ce manuscrit, le lecteur remarquera qu'aux Indes, les livres imprimés n'ont pas encore remplacé les livres calligraphiés. Les Hindous ont une prévention religieuse contre les livres imprimés et ils ne veulent pas s'en servir dans leurs temples, ni pour un but religieux.

avec peine de l'épreuve du feu et des autorités sanitaires, en le soumettant à de rigoureuses fumigations — je me mis à l'examiner (1), je fis toutes mes excuses aux mânes de mon vieux Brahmane, pour avoir douté de son jugement, et le bénis de son présent, qui est, j'ose le dire, unique dans la littérature. Mais je veux laisser le lecteur en juger lui-même (2), le prévenant seulement qu'aucune langue ne perd autant à la traduction que le sanscrit, et je lui conseille, pour son bien, de le lire sans interruption (3) d'un bout à l'autre, sinon il perdra beaucoup. Toutefois, je ne puis m'empêcher de faire remarquer qu'il s'écarte du courant général des œuvres du sanscrit classique à deux points de vue frappants : la simplicité du style et l'originalité du sujet. Sur ce dernier point, tout le monde sait que les auteurs du sanscrit classique n'ont aucune originalité. Ils ne font que reprendre et embellir quelques thèmes connus. L'originalité dont ils font preuve réside non point dans le sujet, mais dans la manière de le traiter. Notre auteur fait exception. Quel qu'il fût, il doit avoir eu le don de l'imagination, car bien que le plan du conte soit sans aucun doute inspiré du *Vétala-panchavimshatika*, il en a fait un usage si nouveau et poétique, qu'il peut à bon droit déclarer lui devoir peu.

Car chacune des histoires est curieuse et originale. Le livre diffère en outre d'une façon remarquable des œuvres classiques de la Muse hindoue par la simplicité du style. Il semble que l'auteur ait délibérément choisi pour modèle le style épique (4) plutôt que le classique. Nous ne trouvons ici rien de ces artifices, rien de cette tension et de ce labeur du style, de ce travail morbide, de ces insipides et intolérables « shleshas », et de ces composés interminables qui atteignent leur apogée dans les enchevêtrements fastidieux du *Kadambari*. La littérature de l'Inde dans sa maturité montre précisément les mêmes tendances que son architecture : ornements sur ornements, entassés avec une extravagance sans but et sans goût, jusqu'à ce que l'ensemble vous répugne et que toute l'unité s'efface et s'anéantisse sous l'accumulation des bagatelles.

De même que les jets vigoureux et luxuriants d'une plante grimpante aspirent la sève, fanent et détruisent quelquefois l'arbre qu'ils étaient destinés à orner, de même ce développement exagéré des fastueuses fleurs de rhétorique, et les mignardises littéraires et efféminées, ont desséché et épuisé la source de l'esprit hindou. En

(1) Un manuscrit bien écrit en caractères Devanagari n'est certes pas inférieur, ou à peine, à l'imprimerie.

(2) J'espère plus tard traduire le reste, ou tout au moins une partie.

(3) Sa plus grande beauté réside dans sa gradation, qui est perdue si l'on néglige l'ordre adopté.

(4) Le poème est écrit en slokas ou anustubh et, de temps à autre, quelques variations (comme la conclusion) en un rythme plus savant.

littérature, les meilleures choses sont précisément les plus simples, par conséquent, en général, ce sont les plus anciennes.

Les ornements littéraires, l'absence de pensée, proviennent presque toujours du fait que l'on n'a rien à dire, indiquent l'absence d'idées créatrices, la pauvreté d'imagination.

Mais notre auteur a réellement quelque histoire à conter, et c'est pourquoi il peut se permettre de la présenter dans toute sa simplicité et sans ornements.

Enfin, les mots qui servent d'épigraphe ont une histoire à eux.

Ce sont les dernières lignes de *Sakuntala* qui signifient en deux mots : « Oh Shiva, accorde-moi de ne plus jamais renaître ! » Il y a curiosa felicitas » dans leur application à la conclusion du conte ; je les trouvai en effet griffonnés en marge par une autre main. Et, quoique la chose ne puisse être prouvée, je suis convaincu qu'ils furent inscrits par mon vieux Brahmane (qui connaissait Kalidasa par cœur) quand il dit adieu à son manuscrit, dans un accès de douleur et de désespoir, en voyant sa famille détruite par la peste, et se sentant lui-même privé de tout ce qui avait donné du prix à son existence.

Espérons que le désir du vieillard a été exaucé, et que le « dieu teinté de pourpre » a détruit la chaîne de ses réincarnations.

INVOCATION (1).

Puisse le Dieu bienveillant (2) *aux trois yeux nous protéger, lui qui souilla sa gorge rouge d'un poison mortel, qu'il absorba pour préserver le monde!*

Puisse le Dieu au visage d'éléphant (3) *balayer de sa trompe tout obstacle à mes pensées et, pour chaque idée, puisse Vani* (4) *insuffler à mon esprit l'expression juste!*

—

Il y avait une fois, en un certain pays, un roi appelé Suryakanta (5), et ses armées, dirigées par le Courage et la Discipline, s'étaient avancées en toutes les directions sur les rives de l'Océan, et son esprit avait dépassé les lointaines limites

(1) Des exordes sacrés, semblables à celui-ci, sont considérés comme indispensables par tout écrivain sanscrit. Cependant il est à remarquer que Kalidasa n'observe point la règle. Son *Nuage* et ses *Saisons* commencent de suite, sans aucune invocation.

(2) Shiva.

(3) Ganésha.

(4) Sarasvati, déesse de l'éloquence.

(5) « Bien aimé du Soleil ». Le nom d'une pierre précieuse fabuleuse : pierre du Soleil ; comparer à la pierre de Lune que l'on dit posséder des vertus magiques et les exercer sous l'influence des rayons solaires.

de toutes les sciences, de sorte qu'une seule chose lui était demeurée inconnue : la femme, et l'amour de la femme. Il était, pour ainsi dire, l'incarnation même de l'esprit misogyne. Extrêmement beau et fait pour enflammer des rayons de sa gloire les cœurs désespérés de toutes les femmes gracieuses qui jetteraient les yeux sur lui, il restait cependant froid comme neige sous le feu de leurs regards.

Et comme le temps passait, ses ministres s'inquiétèrent pour l'avenir du royaume ; car, disaient-ils, « le roi n'a point de fils et, s'il venait à mourir, tout tomberait en ruine faute d'héritier ». Ils se concertèrent alors, et, envoyant chercher de belles femmes partout où ils pouvaient en trouver, ils répandirent sur son chemin les Tentations personnifiées par elles, s'abattant sur lui comme des ondées de la quintessence de toute la beauté féminine de l'univers. Mais tout cela fut inutile : quelque forme qu'elle prît, la beauté céleste de ces femmes ne fit pas plus d'impression sur l'esprit du Roi qu'une feuille de la forêt tombant sur le dos d'un éléphant sauvage.

Désespérés, les ministres s'écrièrent alors :

— En vérité, il arrive un moment où la vertu devient un vice. Il est bon pour un Roi d'éviter les artifices d'une femme, mais non d'en arriver à haïr les femmes ! Le royaume sera ruiné par lui !

Et, de nouveau, ils tinrent conseil, firent des représentations au Roi, l'exhortant au mariage. Mais quoi qu'ils pussent dire, il ne voulut rien entendre. A bout de ressources, sans que le Roi en eût connaissance, ils firent savoir par leurs agents secrets qu'ils donneraient cent millions de pièces d'or à celui qui pourrait provoquer un changement dans l'esprit du Roi et lui inspirer le désir du mariage. Mais de nombreux magiciens eurent beau se présenter et exécuter des incantations et autres cérémonies, aucun ne fut capable d'atteindre le but désiré. L'hostilité du Roi vis-à-vis de l'autre sexe augmenta au contraire à tel point qu'il punit toute femme qui vint à portée de ses regards, en la bannissant du royaume. Et craignant que le pays ne fût entièrement dépourvu de femmes, les ministres furent obligés d'entourer le Roi d'espions pour les éloigner toutes de son chemin. Position aussi délicate que de se tenir sur le tranchant de l'épée, car l'amour et la curio-

té poussaient toutes les femmes vers le souverain, tel le fer attiré par l'aimant (1).

Or, il advint qu'un jour, un peintre (2) arriva dans la cité. Il s'enquit aussitôt des merveilles de la capitale. Le peuple lui dit :

— La plus grande merveille de notre cité est notre souverain Suryakanta lui-même ; car, bien qu'il soit roi, rien ne peut l'amener à avoir quelque rapport avec les femmes, dont il fuit la beauté de paon comme s'il était un reptile. Et pourtant il est lui-même comme un second dieu de l'amour, et voici la merveille : cet homme, que le dieu (3) à la bannière de poisson a créé comme une sixième arme pour harponner le cœur des femmes, n'a point la curiosité d'exercer sa puissance. Le soleil peut-il refuser de briller ou le vent de souffler ?

Mais, en entendant cela, le peintre sourit et dit :

— Je possède un charme qui agira, comme le soleil sur son joyau (4).

Et l'un des espions des ministres l'entendit et courut leur annoncer son arrivée et sa forfanterie. Aussitôt ils firent venir le peintre, l'interrogèrent et le mirent au courant de la question. Ils lui promirent une récompense si l'effet suivait sa parole. Le peintre dit alors :

— Faites que le roi m'envoie chercher ; quant au reste, fiez-vous à moi.

Les ministres allèrent donc au devant du roi et lui dirent :

— Sire, il vient d'arriver dans votre capitale un peintre dont le talent n'a point son pareil dans les trois mondes.

Entendant cela, le roi fut enchanté, car lui-même était fort habile dans l'art de la peinture ainsi qu'en tous les autres. Il fit amener le peintre devant lui. Mais celui-ci, quand il vint, fut saisi de la merveilleuse beauté du roi et s'écria :

— O Roi, vous me donnez la récompense d'être né, en m'accordant l'indicible faveur de voir votre beauté incomparable. Et maintenant, il ne reste plus qu'une chose : j'implore votre Majesté de m'en laisser faire le portrait, qui, à l'avenir,

(1) Un jeu de mot sur le nom du roi « Lâhakânta : » signifie « Pierre aimantée ».
(2) La manière d'amener les amoureux ensemble fait partie du système romanesque du conteur hindou.
(3) Le dieu de l'amour, qui possède, dit-on, cinq armes pénétrantes.
(4) Faisant allusion au nom du Roi. Voir note 5, page 9.

ne me quittera jamais. Car le soleil nous réchauffe même quan
il se réfléchit en un pauvre miroir.

Le Roi dit alors :

— Montre-moi tout d'abord quelques spécimens de ton ta-
lent. Mais prends garde, ne me montre point un portrait d
femme, tu t'en repentirais !

Le peintre lui montra donc une collection de miniatures d
tous les pays du monde. Mais, parmi elles, il avait secrètemen
glissé le portrait d'une femme, et tandis que le Roi prenait le
miniatures une à une, il arriva soudain à ce portrait. Mais à
peine l'eut-il regardé, qu'il glissa à terre et s'évanouit. Le
peintre, se mettant alors à rire, dit aux ministres :

— La guérison est effectuée, payez votre dette au médecin.

— Mais, reprirent-ils, nous voulons d'abord être certains
que le malade est bien guéri.

Le peintre répondit :

— Vous découvrirez cela bien vite ; allez vers le Roi et soi-
gnez-le et écoutez bien ce qu'il dira, lorsqu'en reprenant ses
sens, il s'apercevra que je ne suis plus là, car entre temps je
vais sortir de la chambre.

Les ministres appelèrent alors des serviteurs, qui, avec des
feuilles de palmiers, éventèrent le Roi et l'aspergèrent d'eau
parfumée de santal. Et le Roi se ranima. Regardant aussitôt
autour de lui, il s'écria :

— Le peintre ! le peintre !

Les ministres dirent :

— Sire, il est parti.

Mais quand le Roi eut entendu cela, il changea de couleur,
sa voix trembla, et il dit :

— Si vous lui avez permis de s'échapper, je vous ferai tous
piétiner par des éléphants avant le coucher du soleil !

Les ministres sortirent alors au plus vite, ils trouvèrent le
peintre et l'envoyèrent de nouveau auprès du roi. Il se jeta aux
pieds du souverain, disant :

— Puisse votre Majesté me pardonner ! Hélas ! ma mau-
vaise fortune a dû mêler le portrait de cette dame aux autres
images, pour me conduire à ma ruine !

Mais le Roi dit :

— O de tous les peintres passés, présents, futurs, toi le
plus admirable, sache qu'en me montrant ce portrait tu m'as

rocuré un bienfait tel, que mon royaume tout entier ne pourrait le payer. Et sans aucun doute, cette dame a dû être mon pouse, dans une existence antérieure, car de pareilles émotions ont les indiscutables preuves d'une vie précédente. Et maintenant, dis-moi, de quel pays son père est-il roi? Car, j'en suis ertain, c'est un portrait : une beauté pareille à la sienne ne ouvant être conçue par nul esprit mortel, le Créateur seul a u la façonner.

Le peintre sourit alors et dit :

— O roi, sois averti ! Efface cette dame de ton esprit et ne ense plus à elle ; car ma négligence pourrait être la cause de a ruine.

Mais le roi répondit :

— Peintre, pas un mot de plus. A toi de choisir : ou dis-moi qui elle est, et tu seras couvert d'or ; ou garde le silence, et je te chargerai de chaînes et t'emprisonnerai dans un cachot nauséabond, sans eau, sans nourriture, jusqu'à ce que tu parles.

Le peintre dit alors :

— Seigneur, puisque rien ne peut l'empêcher et que ton destin le veut ainsi, apprends que ce portrait est celui d'Anangaraga (1), la fille d'un des frères du roi des Nagas (2), qui vit toute seule dans son palais, au milieu de la forêt, à deux mois de voyage d'ici. Et ce qu'est la puissance de sa beauté, tu le sais en partie toi-même, car tu as expérimenté l'effet que, même en peinture, elle a produit sur toi. Et cependant quelle image peut égaler la réalité ? Car tous ceux qui l'aperçoivent s'en éprennent aussitôt et beaucoup s'évanouissent comme toi ; quelques-uns même en sont morts. Et cependant, lorsque le Créateur la fit, écrin de beauté d'un charme incomparable, il y plaça un cœur d'acier si dur, qu'il se rit de tous les efforts que fait le Dieu aux flèches fleuries, pour le percer. Car d'innombrables prétendants l'ont demandée en mariage, arrivant de toutes les parties de l'Univers ; elle les accueille avec une dédaigneuse indifférence, et cependant les reçoit avec magnificence durant vingt et un jours, à la condition que

(1) C'est-à-dire la passion ou la rougeur empourprée de l'amour.

(2) Les Nagas sont des êtres de la nature des serpents, mais souvent confondus avec les hommes. Par exemple dans *Katha saritsagara* 16 le neveu du roi des Nagas est un brahmane. Leurs femmes sont d'une inconcevable beauté.

chaque jour ils lui soumettent une énigme (1). Et si l'un des prétendants réussissait à lui faire une question à laquelle elle ne pût répondre elle-même alors devrait en être le prix. Mais s'il échoue durant le laps de temps convenu, il devient un esclave dont elle peut disposer à sa guise.

Et jusqu'ici personne n'a encore réussi à lui poser une question à laquelle elle ne puisse répondre ; car elle est d'une intelligence surhumaine et versée en toutes les sciences ; mais parmi les innombrables prétendants qui se sont présentés et ont échoué, elle en a renvoyé quelques-uns, en a retenu d'autres autour de sa personne comme esclaves, sans pitié, leur montrant chaque jour cette beauté qu'ils ne pourront jamais atteindre. Si bien que leur sort est infiniment plus cruel que celui des bêtes. Et c'est pourquoi, ô roi, je t'avertis, de peur qu'il ne t'arrive aussi la même chose. Oh ! sois sage et fuis-la avant qu'il ne soit trop tard ! Car, à mon avis, il n'est point de sort plus misérable que celui de ceux qui sont condamnés au regret éternel d'avoir perdu ce que néanmoins ils ont toujours sous les yeux, et pour ainsi dire à leur portée.

Le roi Suryakanta rit alors aux éclats et dit :

— Peintre, ton intelligence n'égale point ton adresse en peinture, car il existe un sort infiniment plus misérable encore, et c'est celui de l'homme qui passe toute sa vie à regretter un objet qu'il aurait pu atteindre avec de l'audace et de la résolution. Laisse-moi soupirer, malheureux à jamais en contemplation devant une telle beauté, plutôt que d'abandonner lâchement l'occasion d'en jouir.

Alors le Roi s'empara du portrait de la princesse, et donna en échange au peintre trois millions de pièces d'or ; et, après lui avoir permis de faire son portrait, il le congédia. Et il dit à ses ministres :

— Préparez tout, car cette nuit même je pars à la recherche de la princesse Anangaraga.

Alors les ministres délibérèrent ensemble et se dirent les uns aux autres :

— Il est certain que si le Roi échouait dans son entreprise, et ne revenait plus, le royaume serait ruiné. Cependant, il en

(1) Très peu de contes sont en réalité des énigmes, mais ils donnent lieu à la Princesse de déployer l'habileté et la pénétration de son jugement ; on remarquera aussi que, grâce au stratagème par lequel il se termine, le récit ne dure en réalité que 19 jours au lieu de 21.

rait de même s'il restait ici dédaignant la société de toute tre femme, et ne pouvant avoir de fils. Il est mieux qu'il soit ainsi, car de deux maux il faut choisir le moindre. ailleurs, il se peut qu'il réussisse.

Ce même soir, brûlant du feu de l'impatience, le Roi remit s rênes du gouvernement entre les mains de ses ministres, , avec le portrait de sa bien-aimée, il partit, allant à la conuête ou à la perte de ses espérances. Il aurait voulu n'emener personne avec lui ; mais tandis qu'il se préparait à éloigner, son cher compagnon Rasakosha (1) lui dit :

— Sire, veux-tu donc partir seul ?

Et le Roi dit :

— Oui, je puis échouer et ne plus jamais revenir. Pourquoi n entraînerais-je d'autres avec moi vers la Destruction ? Je artirai seul.

Rasakosha dit alors :

— Roi, à quoi penses-tu ? Tu te laisses toi-même en arrière, tu ne m'emmènes point. Cette moitié de toi-même qui habite on propre corps est entièrement fixée sur (2) la Princesse et bsorbée par elle au point de ne plus penser à nulle autre hose ; comment veux-tu la vaincre sans ton autre moitié ui vit en moi et qui est toujours là, prête à te servir ? Et moi, ue dois-je devenir sans ma meilleure moitié ? Et même si tu choues, que feras-tu sans moi ? Car, sans un ami, la prosérité même est dépourvue de saveur (3) et combien plus l'adersité !

Le roi dit alors :

— Bien, qu'il en soit ainsi, viens et partons.

Mais Rasakosha répliqua :

— Ne l'avais-je point dit que ton esprit vagabondait ! Vourais-tu partir ainsi pour une aventure si périlleuse sans t'être réaiablement assuré l'aide de Vinayaka (4) ? A-t-on jamais éussi quoi que ce soit en le négligeant ?

(1) Le nom fait allusion au rôle qu'il jouera dans l'histoire. Il signifie à la fois une boule de mercure » et un « trésor de goût », d'esprit, de sentiment, ou des arfums littéraires, une carte d'encyclopédie vivante. Le compagnon du Roi est ne figure importante du drame hindou. Il est une sorte de Sancho Pança, moins a vulgarité et l'humour.

(2) Cette expression est une reproduction exacte du sanscrit.

(3) Un calambour sur son propre nom.

(4) Ganésha, le dieu des obstacles et du succès. Voir la première journée.

Et le Roi dit :

— C'est vrai ; dans mon impatience, je l'avais presque oublié !

Alors, il glorifia Ganésha, disant :

— Salut, ô toi, Seigneur au visage d'éléphant et dont la trompe se redresse en dansant. Salut, ô toi, devant qui les obstacles s'évanouissent, telles les vapeurs de la nuit devant le soleil levant. Salut, ô toi, qui en aidant le faible assures son triomphe, même sur le plus fort. Salut, ô toi, sans lequel toute prudence est vanité et toute sagesse folie. Salut, ô toi, dont les larges oreilles sont comme des bannières de victoire, agitées par le vent.

Ils se mirent alors en route et voyagèrent jour et nuit, à travers la forêt remplie de bêtes fauves, de singes, de Shabaras (1) autant que la mer l'est de perles ; mais pendant plusieurs jours le Roi, préoccupé, ne parla, ne but, ni ne mangea, se nourrissant d'air et d'amour, car nuit et jour il dévorait des yeux le portrait de la princesse. Un jour, tandis qu'ils se reposaient à l'ombre épaisse d'un kadamba (2), le roi contempla durant un long moment le portrait de sa maîtresse. Et soudain il rompit le silence et dit :

— Rasakosha, ceci est une femme ; eh bien, la femme est l'unique chose dont j'ignore tout. Dis-moi, quelle est la nature de la femme ?

Rasakosha sourit alors et dit :

— Roi, tu devrais certes réserver cette question pour la demander à la princesse, car c'est un problème difficile. La femme est, en effet, une créature effrayante, une créature composée d'éléments étranges. A son sujet, je vais te conter une histoire. Ecoute :

Au commencement du monde, quand Tvashtri (3) en vint à la création de la femme, il s'aperçut qu'il avait épuisé tous ses matériaux en créant l'homme, et qu'aucun élément solide ne lui restait. Devant cette difficulté, et après une profonde méditation, voici ce qu'il fit : il prit la rondeur de la lune et

(1) Nom ancien des Bihls et autres tribus sauvages.
(2) Un arbre aux fleurs orangées et parfumées.
(3) Le Vulcain hindou, quelquefois, comme ici, employé comme le Créateur.

s ondulations des plantes grimpantes, les attaches de la vrille le frisson de l'herbe, la sveltesse du bambou, l'épanouissement des fleurs, la légèreté des feuilles, le délié de la trompe e l'éléphant, le regard de la gazelle, la grappe des essaims 'abeilles (1), la joyeuse gaîté des rayons de soleil, les pleurs es nuages, l'inconstance des vents, la timidité du lièvre, la anité du paon, le velouté d'une gorge de perroquet, la dureté de l'acier, la douceur du miel, la cruauté du tigre, la ıeur du feu, la froideur de la neige, le babillage de la pie, chant du kokila (2), l'hypocrisie de la grue et la fidélité du ıakravaka; mélangeant tout cela, il en fit la « femme » et donna à l'homme. Mais une semaine après, l'homme vint à ıi et dit : « Seigneur, cette créature que tu m'as donnée me nd la vie intolérable; elle bavarde incessamment, me taquine ı delà de toute endurance, ne me laissant jamais tranquille. lle demande à tout instant des prévenances, et prend tout on temps, pleure à propos de rien, reste toujours oisive, et suis donc venu te la rendre, car je ne puis vivre avec elle. » vashtri répondit : « Très bien », et il la reprit. Une semaine près, l'homme vint de nouveau à lui, et dit : « Seigneur, je ouve que ma vie est bien solitaire depuis que je t'ai rendu ette créature. Je me souviens comme elle chantait et dansait our moi, et son rire était une musique, et elle était si belle regarder et si douce à toucher ! Rends-la-moi. » Tvashtri pondit : « Très bien. » Et il la lui donna de nouveau. Mais ı bout de trois jours seulement, l'homme revint vers lui et it : « Seigneur, je ne sais comment cela se fait, mais, après out, je suis arrivé à la conclusion qu'elle est plutôt un ennui u'un plaisir pour moi. Je te prie donc de la reprendre. » Iais Tvashtri dit : « C'est assez ! Hors d'ici, je ne veux plus e cela; tu t'arrangeras comme tu le pourras. » L'homme dit lors : « Mais je ne puis vivre avec elle. » Et Tvashtri répondit : « Et tu ne pouvais non plus vivre sans elle. » Et il tourna dos à l'homme et continua son œuvre. L'homme dit alors : Que faire? Car je ne puis vivre ni avec ni sans elle (3) ! »

(1) Les poètes hindous voient une ressemblance entre un essaim d'abeilles et des ups d'œil.
(2) Le coucou des Indes. La grue est un surnom pour l'infamie intime et la détion extérieure. Le « chakravaka » ou canard indou. On conte qu'il passe la nuit eurant l'absence de sa compagne, tandis que celle-ci le pleure également.
(3) L'écho même de Martial.

Rasakosha se tut et regarda le Roi. Mais le Roi restait silencieux, fixant attentivement le portrait de la Princesse et, continuant leur voyage jour après jour à travers la forêt, ils approchèrent du Palais de la princesse Anangaraga.

PREMIÈRE JOURNÉE

Quand les tours du palais apparurent au-dessus des arbres et brillèrent à leurs yeux comme de l'or, sous les rayons du soleil levant, le roi Suryakanta s'écria soudain :

— Ah! je suis perdu.

Et Rasakosha dit :

— Comment cela?

Le roi dit alors :

— Hélas! j'ai été entièrement possédé de l'image de ma bien-aimée, jour et nuit, veillant et sommeillant, si bien que je n'ai pensé à nulle autre chose au monde. Et maintenant nous voici à la fin de notre voyage, mais au commencement des difficultés. Car de ce que je dois demander à la princesse, je n'ai pas l'ombre d'une idée. Et si le seul fait de penser à elle a un tel pouvoir que je suis troublé ainsi à distance, à sa vue je serai totalement privé de ma raison. Ainsi, je suis perdu d'avance.

Rasakosha dit alors :

— O Roi, c'est justement pour cela que la Princesse a jusqu'ici bafoué tous ses admirateurs. Le charme de sa beauté leur dérobe leur intelligence, enchaîne leur imagination et ils deviennent ainsi une proie facile. Mais tu es fortuné, car, tandis que ta meilleure moitié était absente, ton autre moitié (1) veillait sur ton corps sans âme. Dors sans crainte! Mais quand nous serons introduits auprès de la Princesse, dis-lui que tu parles par ma bouche. Laisse-moi faire.

Le Roi fut alors soulagé et, chassant toute autre pensée de son esprit, il se plongea à nouveau en de profondes méditations sur sa maîtresse. Puis s'approchant peu à peu, ils pénétrèrent enfin dans l'enceinte du palais. Et là, ils furent reçus par des gardes, qui s'enquirent de leur qualité. Ceux-ci allèrent annoncer à la Princesse que le Roi Suryakanta se présentait comme prétendant à sa main. Elle envoya alors des cham-

(1) C'est-à-dire Rasakosha lui-même ; c'est une allusion à un pouvoir que possèdent les adeptes du Yoga de détacher l'âme du corps. Voir la deuxième journée.

-llans et d'autres serviteurs qui conduisirent le Roi à une aison de plaisance, en marbre blanc, dans un jardin embelli ır un lac et des bains de cristal, ombragé d'arbres, parfumé ar les brises chargées des senteurs de fleurs, et égayé par les ıants d'oiseaux innombrables. Là, ils passèrent la journée. ais le Roi, consumé par son fiévreux et ardent désir de voir Princesse, n'avait d'yeux et d'attention que pour le por-ait. Et quand le soleil se coucha, le Roi Suryakanta et Rasa-osha se dirigèrent vers le palais de la Princesse et pénétrè-ent dans la salle d'audience, dont le sol aux dalles de cristal eu foncé reflétait leurs pieds, et dont les murs renvoyaient vec les facettes de leurs pierres précieuses la lumière d'in-ombrables lampes. Et là, ils virent Anangaraga, assise sur n trône d'or, vêtue d'une jupe vert de mer et d'un gorgeret rné de corail, semblable à Laksmi (1) sortant de l'océan. es yeux étaient longs comme un essaim d'abeilles et le kohl endait leurs cils noirs comme du jais, et ses lèvres étaient aîches et vermeilles, et de sa belle gorge s'exhalait un parfum e santal. Autour de sa taille souple était une ceinture d'or, ses poignets des bracelets, à ses chevilles des cercles d'or, la plante de ses pieds menus était rougie de laque, et sur es noirs cheveux était une tiare d'or en forme de serpent, vec des yeux de rubis et une languette d'émeraude. Et dans out l'éclat de sa beauté, elle regarda dédaigneusement le Roi, tournant la tête, elle dit, sans attendre qu'on l'interrogeât :

— Posez votre question.

Mais le Roi, foudroyé par sa beauté merveilleuse, muet et emblant, se laissa tomber sur un lit de repos en face d'elle t la contempla, tel un oiseau fasciné par un serpent.

Alors Rasakosha s'avançant et se prosternant à ses pieds it :

— O Princesse, le Roi s'exprime par la bouche de ce mortel ıdigne; lui est-il permis de parler ?

La Princesse dit alors :

— Commencez.

Rasakosha se leva alors et, debout devant elle, il com-ıença :

(1) La déesse de la Fortune et de la Richesse, qui sortit de l'Océan et, selon uelques-uns, apparut reposant sur un lotus épanoui. Le corail est une des euf gemmes.

— Princesse, jadis dans un certain pays vivait un Charvaka (1) qui allait se marier. Et tandis qu'il se préparait à la cérémonie, un de ses amis vint à lui et lui donna ce conseil : « Apaise Ganésha pour qu'aucun événement fâcheux n'entrave ton mariage. » Alors le Charvaka rit d'une façon railleuse et répondit : « Mon brave homme, vous êtes un imbécile. Ne sais-je donc point que les fripons et les fous ont inventé les Védas et institué les rites du sacrifice pour leur propre avantage? Tous ces contes à propos des dieux sont purement rêves de fous, ou moyens d'existence à l'usage des coquins. Quant à ce Ganésha dont vous me parlez, à quoi sert-il? Où, comment peut-il y avoir un homme à tête d'éléphant? Et qu'y a-t-il de commun entre lui et le succès? Celui qui prépare ses plans avec prudence et les exécute avec sagesse peut compter sur le succès. Fi de votre Ganésha! J'assurerai moi-même mon propre succès. »

Ainsi il parla; mais le Seigneur au visage d'éléphant l'entendit, sourit en lui-même, et balança doucement sa trompe. Et le Charvaka continua ses préparatifs. Mais quand tout fut prêt et l'heureux jour fixé, le matin même de ce jour, Ganapati parla à une certaine vache qui errait à son gré par les rues et lui dit : « Vache, poursuis ta route, et sur le pas de la porte du Charvaka dépose ta bouse sacrée. » Et la vache alla et obéit. Et quand le Charvaka sortit de sa maison, il mit son pied dans la bouse de vache, glissa, tomba et se cassa la jambe. On le releva et le porta à l'intérieur, et avant que sa jambe ne fût guérie, sa fiancée mourut. Alors son ami revint et lui dit : « Voyez ce qu'il advient quand on néglige d'adorer Ganapati. » Mais le Charvaka répondit : « Partez, vous êtes un fou. Comment était-il possible de prévoir qu'une misérable vache laisserait choir sa bouse sur mon seuil? Qu'est-ce que Ganapati a de commun avec cela? Vraiment, surveille-t-il et dirige-t-il toutes les vaches de l'univers? Une plaisante idée, assurément ! » Ce disant, il congédia son ami, refusant de l'écouter. Et quand sa jambe fut guérie, il trouva une autre fiancée, et fit des préparatifs pour un autre mariage. Et il loua une bande de balayeurs pour aller au-devant de lui et nettoyer tout sur son chemin, Mais quand le jour arriva, Ganapati fit

(1) C'est-à-dire un athée. Les théories de cette école philosophique se trouvent dans la *Sarva Dharshana Sângraha*, I.

venir un corbeau, qui mangeait les offrandes quotidiennes, et il lui dit : « Corbeau, il y a un Charvaka qui va se marier aujourd'hui, Or, au-dessus d'une certaine rue, il y a une arche sous laquelle il doit passer ; au-dessus se trouve mon effigie en pierre, effigie très ancienne que la pluie et la chaleur ont détachée et lézardée. Elle est ainsi sur le point de tomber ; fais donc attention, et quand tu verras le Charvaka passer dessous, pose-toi sur moi, et je tomberai. »

Le corbeau s'envola et, guettant le moment opportun, il s'assit sur la statue de Ganapati et elle tomba sur le Charvaka, tandis qu'il passait dessous, et lui cassa le bras. On le releva et le transporta de nouveau chez lui. Et avant que son bras ne fût guéri, sa fiancée mourut. Son ami vint encore une fois et lui dit : « Est-ce là votre sagesse ? Que vous avais-je prédit ? Ne voyez-vous point maintenant quel est celui qui contrecarre vos efforts ? » Le Charvaka se mit alors en colère et dit : « Assez de votre babillage. Je me marierai malgré Ganapati. Mais le moyen de prévoir les choses dans cette misérable ville dont les vaches souillent les rues et dont les bâtiments tombent en ruine ! Je vais prendre des mesures à l'avenir contre de semblables accidents. »

Quand il fut guéri, il découvrit une autre fiancée, et de nouveau fit des préparatifs pour son mariage. Il alla vers la maison de sa fiancée par un chemin détourné, hors des murs de la cité, évitant tout à fait les rues.

Mais le matin de ce jour, Ganapati alla trouver Indra et lui dit : « Vajradhara (1), un Charvaka va se marier aujourd'hui. Il doit traverser un certain cours d'eau qui est maintenant à sec. Prête-moi tes nuages de pluie, car je dois donner une leçon à cet infidèle. » Et Indra envoya donc ses nuages, et il fit pleuvoir furieusement sur les montagnes. Et tandis que le Charvaka traversait le cours d'eau, la rivière s'enfla soudain et, descendant en torrents des montagnes, l'entraîna et le noya. Et Ganapati vit cela et sourit. Mais tout à coup il pleura fortement.

— Maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi le seigneur des obstacles riait-il et pleurait-il ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse répondit :

(1) Distributeur de la foudre. Une épithète d'Indra, dieu de la pluie.

— Il sourit en pensant à la folie, à l'aveuglement et à l'insolence de ce misérable infidèle. Mais subitement une grande pitié s'empara de lui, quand il se souvint de la terrible punition qui attendait dans l'avenir cet être insensé, et tous ceux qui, comme lui, se préparent, grâce à leurs actions, une rétribution terrible en d'autres vies et dans un autre monde ; et c'est pourquoi il pleura (1).

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit, congédiant le Roi d'un geste de la main, sans même le regarder ; et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha retournèrent dans leurs appartements.

IIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait répondu à ta question et que tu m'aies fait perdre un jour, je te pardonne pour ce mouvement de main qu'elle fit en partant. Ah ! cela ressemblait à la ramille d'une plante grimpante, chargée de fleurs, s'inclinant sous la brise. Et si je n'avais ce portrait, il me serait tout à fait impossible d'endurer la torture d'une séparation jusqu'au lendemain.

Et il passa la nuit dans un état d'enivrement (2), grisé par la beauté de la Princesse, contemplant incessamment le portrait. Et il dit :

— Assurément ce peintre était maître de son art ; ceci n'est point une image, mais un miroir. On voit jusqu'au pli dédaigneux des lèvres.

Et quand enfin le soleil se leva, le Roi se leva aussi et passa la journée dans le jardin avec Rasakosha, attendant avec impatience le moment de revoir la Princesse. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse vêtue d'une jupe rouge et d'un gorgeret orné de perles, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements. Et le Roi trembla tandis qu'elle le regardait, et il s'affaissa sur un lit de repos, muet

(1) Peut-être seul un Hindou pourrait apprécier l'adresse avec laquelle cette histoire vient en premier lieu : la faveur de Ganapati est, pour ainsi dire, réservée pour la fin.

(2) Pareil aux atours de la Princesse qui changent de couleurs, l'état d'esprit du Roi passe par une série régulière d'émotions transitoires (vyabhicari).

et fasciné, contemplant sa beauté. Alors Rasakosha, s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois, dans le pays du roi appelé Dharmasana (1), un vieux Brahmane qui avait trois fils. Et il ne possédait rien autre au monde que 19 vaches. Et lorsqu'il fut près de mourir, il appela ses fils autour de lui et leur dit : « Mes fils, je suis dans les griffes de la mort, c'est pourquoi écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Tout ce que j'ai à vous donner, ce sont ces vaches. Partagez-les. Que l'aîné en prenne la moitié, le cadet le quart et le plus jeune la cinquième partie. Mais s'il en restait une, vous devriez tous trois la manger, sinon toutes les vaches devront être données au Roi, et ma malédiction pèsera sur vous pour avoir désobéi à mes dernières volontés. » Et ayant dit cela, le vieux Brahmane mourut. Et ses fils célébrèrent ses obsèques et le brûlèrent selon les rites.

Ensuite, ils s'assemblèrent pour partager ses biens, et le frère aîné dit : « La moitié de ces vaches, c'est-à-dire 9 vaches et demie sont à moi. » Et le frère cadet dit : « Le quart de ces vaches, c'est-à-dire 4 vaches et les 3/4 d'une vache m'appartiennent. » Le plus jeune dit alors : « Un cinquième de ces vaches, c'est-à-dire 3 vaches et les 4/5 d'une vache sont à moi. » Ensuite l'aîné des frères dit : « Mais toutes ces vaches réunies ne font que 18 vaches et une fraction. Il restera donc une portion de la dernière vache, et dans ce cas il nous faut la manger. Mais comment des Brahmanes peuvent-ils manger la chair d'une vache ? Ou même comment pouvons-nous prendre différentes portions d'une vache et la laisser encore en vie (2) ? Mais alors que faire ? Car, à moins de régler le partage dans la proportion voulue, toutes les vaches doivent aller au Roi, et la malédiction de notre père tombera sur nous. Et cependant, quelle a pu être l'intention de notre père en nous plaçant devant une telle difficulté ? » Ainsi ils discutèrent et le jour prit fin, mais non point leur embarras ; et la nuit les surprit discutant toujours, sans trouver de solution !

— Maintenant, dites-moi, Princesse, que doit-il être décidé pour satisfaire également le père, les trois frères et le Roi ?

(1) C'est-à-dire : « Siège de justice ». Le sens en est important, comme la suite va le montrer ; il est élogieux pour la Princesse d'avoir su le remarquer et le retenir.

(2) Sans même parler de la manger, tuer une vache serait naturellement un des plus mortels péchés dont un brahmane pourrait se rendre coupable.

Et Rasakosha se tut. La Princesse baissa la tête et resta un moment en méditation, tandis que l'âme du Roi abandonnait presque son corps. Puis après un moment, relevant la tête, elle répondit : — Que les frères empruntent une autre vache. Alors, des vingt vaches, l'aîné prendra la moitié, soit dix vaches, le cadet un quart, soit cinq vaches, et le plus jeune un cinquième, soit quatre vaches ; puis, qu'ils rendent la vache empruntée et ainsi les dix-neuf vaches seront partagées sans qu'il en reste une et le père sera satisfait. Chacun des frères recevra plus qu'il ne l'aurait fait lors de la solution préalable et, finalement, le Roi sera content. Car c'était un Roi juste, et qu'est-ce qui pouvait déplaire plus à un Roi que de voir dans ses domaines des Brahmanes tuer et manger une vache ou désobéir aux ordres de leur père (1) ? Il aimerait mieux non point dix-neuf vaches, mais dix millions (2).

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit, lançant, en s'en allant, un regard au Roi, dont le cœur la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

IIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, quoique la Princesse ait répondu à ta question et qu'un autre jour ait été encore perdu, je te pardonne pour le regard qu'elle me lança tandis qu'elle s'en allait. Oh ! il a été pour mon âme brûlante ce que les gouttes de pluie sont à la terre desséchée et assoiffée. Et si je n'avais le portrait, il est certain que ma vie ne pourrait durer jusqu'au lendemain.

Ainsi se lamentait le Roi qui passa la nuit dans l'attente, contemplant le portrait de sa bien-aimée.

Et quand enfin le soleil se leva, le Roi se leva aussi et passa la journée dans le jardin en compagnie de Rasakosha, attendant anxieusement le moment de revoir la Princesse. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe jaune et d'un gorgeret orné de diamants, assise sur son trône, parée de sa couronne et d'autres ornements. Et elle

(1) Voir Lois de Manou II, 227 sq.

(2) Je me rappelle avoir entendu d'un vieux Pandit avec qui je lisais le marathi une version, mais bien inférieure, de ce conte.

egarda avec intensité le Roi qui, muet et fasciné, s'affaissa ur un lit de repos, contemplant sa beauté. Alors Rasakosha 'avança, et, debout devant elle, il commença de nouveau :

— Princesse, jadis vivait un Roi qui mourut d'une fièvre, et on successeur était un enfant trop jeune pour parler ou marher. Mais ce Roi avait un frère qui désirait lui-même régner. Et pour mener à bien ce projet, il décida de se débarrasser lu petit Rajah, pensant en lui-même : « Il n'y aura là aucune lifficulté, car ce n'est qu'un petit enfant, et il y a mille façons le le mettre à mort. »

Un soir donc, grâce à de magnifiques présents, il obtint des erviteurs que l'enfant fût laissé seul dans sa chambre. Il soudoya un assassin pour le tuer, le cachant en un lieu secret, à 'intérieur du palais, et lui disant : « A telle heure, pénètre lans la chambre du Roi, où tu vas le trouver seul, et tue-le. »

Mais l'assassin, un rajpoute du Deckan, qui venait justement l'arriver dans la cité, ne savait pas qui était le Roi ; et à l'heure lite, il pénétra dans la chambre du roi, s'attendant à voir un homme, et ne vit rien d'autre qu'un enfant jouant à terre avec un fruit. Et le fruit s'échappant roula aux pieds de l'assassin tandis qu'il entrait, et le petit Rajah tendit les bras et cria : « Bho, Bho ! » L'assassin le lui renvoya alors, et l'enfant rit et frappa des mains.

Ainsi ils demeurèrent, jouant avec le fruit, jusqu'à ce que les gardes vinssent et trouvassent l'assassin. Et quand ils lui demandèrent qui il était, il dit : « J'ai un message de mon maître pour votre Roi. » Ils rirent et dirent : « Le Roi est mort. Voici le Roi actuel. » Mais il fut étonné et dit : « Je dois alors m'en retourner et porter la nouvelle à mon maître. Car, comment puis-je remettre mon message à une personne qui ne peut même pas parler ? » Ils lui permirent de partir et il sortit, et, craignant pour sa propre vie, il quitta de suite la cité.

Alors, le frère du Roi, voyant que son plan avait échoué, soudoya toute une bande de voleurs. Et, guettant le moment propice, il les posta au bord d'une route conduisant au temple, et dit : « Par ce chemin, il passera un enfant magnifiquement vêtu et couvert de bijoux, suivi de serviteurs. Tombez sur eux, dépouillez-les, mais, avant tout, soyez sûrs de tuer l'enfant. » Mais, tandis qu'ils attendaient, d'autres voleurs, attirés par la richesse des ornements du petit Rajah, s'étaient jetés sur sa

suite, et, tuant tous les serviteurs, sauf un qui s'enfuit tout nu, ils dépouillèrent le petit Rajah de tout ce qu'il avait sur lui, mais le laissèrent en vie, disant : « Il ne pourra rien raconter à personne ; qu'on le laisse donc vivre. » Et ils s'enfuirent rapidement. Le fugitif revint alors et trouvant l'enfant au milieu de la route, le ramassa et, l'enveloppant dans un châle, il le ramena au palais. Et il passa sous les yeux de la bande qui attendait pour tuer le Rajah.

Mais ils le prirent pour quelque mendiant, et ne s'en préoccupèrent nullement. Et ainsi, pour la seconde fois, l'enfant échappa à la mort. Le frère du Roi corrompit alors le cuisinier, qui mit un poison mortel dans le lait du jeune Rajah ; on le lui servit dans un gobelet de cristal, et il le prit dans ses deux mains, et le porta à ses lèvres pour boire. A cet instant, un des serviteurs, debout devant lui, éternua, et le petit Rajah laissa tomber le gobelet, et de joie se mit à chanter et à battre des mains ; mais le gobelet en tombant se brisa en mille morceaux, et tout son contenu se répandit sur le sol.

Et pour la troisième fois, il échappa à la mort ; et avant de pouvoir forger un autre plan, le frère du Roi fut assassiné par le mari d'une femme de la caste des Kchatrias, qu'il avait enlevée et déshonorée.

— Maintenant, dites-moi, Princesse, comment se fait-il que tous les plans du malfaiteur, destinés à tuer le jeune Rajah qui n'était qu'un enfant, n'aboutirent jamais ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— C'est son enfance même qui le sauva. Une pierre gisant visiblement sur le sol est plus en sûreté qu'un joyau précieux, protégé par des barres d'acier, car elle est sans valeur et n'excite point la cupidité ; de même un être peut être si faible que personne ne veuille l'attaquer, plus puissant par sa faiblesse que la force de beaucoup d'ennemis ou que mille gardes qui le défendent. Aucun antidote n'est aussi bon que l'absence de poison, aucune vertu aussi forte que l'absence de beauté. Point de fortification aussi sûre que l'absence d'ennemis, et aucune garde aussi forte que l'impuissance d'un enfant. Car où sont les ennemis du lotus fragile ?

Et quand la Princesse eut dit ces choses, elle se leva, sortit et, se retournant, elle regarda le Roi, dont le cœur la suivit.

ais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appar-
:ments.

IVe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, ta question a été de nouveau résolue par la 'rincesse, et trois de mes jours se sont maintenant écoulés, :t cependant je te pardonne volontiers pour le regard qu'elle n'accorda en s'éloignant. Oh! il emprisonna mon âme comme lans un filet. Et si je n'avais le portrait pour me tenir en vie lurant cette période de séparation, sans aucun doute, jamais e ne reverrais la lumière du jour.

Il passa la nuit à se remémorer son amour malheureux, ennemi du sommeil (1), tout en contemplant le portrait. Et quand le soleil se leva, le Roi se leva aussi et, tant bien que mal, passa la journée, grâce à Rasakosha et au jardin.

Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau lans la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue l'une jupe de couleur sombre et d'un gorgeret orné de saphirs, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses ornements.

Elle regarda le Roi avec tendresse, et il s'affaissa tremblant sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté.

Rasakosha s'avança alors, et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, jadis, dans un certain pays, vivaient deux frères jumeaux Brahmanes, nommés Bimba et Pratibimba (2). Et je crois que quand l'un fut fait, le Créateur plongea dans les eaux pour former l'autre. Car la ressemblance de la Lune avec son image reflétée dans un lac, et celle de la feuille sur une branche avec une autre feuille, ne sont pas plus grandes que celle qui existait entre les deux frères. Quand ils étaient enfants, la seule chose qui permît de les distinguer était l'amulette, attachée à leur cou, pour les reconnaître ; et quand ils grandirent, ceux qui les voyaient ensemble se figuraient que leurs propres yeux étaient devenus ennemis, et que

(1) « Smara » signifie à la fois amour et mémoire.
(2) Chacun des noms signifie « Image », « Réflexion ».

chacun d'eux reflétait l'image de la même personne. Et, de même que leur forme extérieure, leur voix et leur caractère se ressemblaient. Chaque particule de leur être se correspondait, depuis l'épiderme jusqu'aux profondeurs du cœur.

Un jour, il arriva que Bimba vit une jeune femme à la fête du Printemps (1). Et elle le remarqua aussi au même instant. Et sur le champ, le dieu de l'amour pénétra dans leur cœur, se servant de leur regard comme de flèche. Et ayant découvert sa famille et sa résidence, Bimba prit l'habitude d'aller la voir trois jours par semaine. Mais dans l'excès de son propre bonheur, fier de l'extraordinaire beauté de sa bien-aimée, il ne put se contenir ni garder le secret de sa bonne fortune. Il conta alors à son frère toute l'histoire et, profitant d'une occasion favorable, il lui montra sa maîtresse, à l'insu de celle-ci. Mais Pratibimba, n'étant que le double de son frère, conçut immédiatement une passion aussi violente pour elle. Et sans aucun scrupule (car qu'y a-t-il de commun entre l'amour et l'honneur ?) il alla lui-même la voir les trois autres jours de la semaine. Mais elle, le prenant pour Bimba, car elle ne voyait aucune différence, se félicitait seulement de jouir deux fois plus qu'autrefois de la présence de son amant. Mais, après un certain temps, il arriva que Bimba, ne pouvant plus supporter la séparation, alla voir sa maîtresse le même jour que son frère. Et quand il fut là, il vit Pratibimba, qui était arrivé avant lui, étendu endormi, tandis que sa bien-aimée l'éventait avec une feuille de palmier. Mais elle, en apercevant Bimba entrer, poussa un cri d'étonnement et d'horreur, qui réveilla Pratibimba. Et tandis que dans son étonnement elle promenait son regard de l'un à l'autre, Bimba se précipita sur Pratibimba, fou de jalousie et hurlant de rage, tandis que Pratibimba faisait de même. Et s'agrippant l'un à l'autre, ils roulèrent sur le sol, luttant et se frappant jusqu'à ce qu'entendant les cris de la femme, les gardes du Roi arrivassent ; ils les séparèrent et les emmenèrent tous les trois devant le juge. Bimba dit alors : « Cet homme est mon frère, il m'a volé ma bien-aimée. » Mais Pratibimba dit : « Non, elle m'appartient, c'est toi qui es le voleur. » Alors Bimba se mit à hurler : « J'étais le premier, et tu n'es qu'un misérable ! » Et Pratibimba

(1) L'hétaïre joue un rôle encore plus important dans les vieux contes indous que dans ceux de la Grèce.

écho à ses propres paroles (1). Le juge dit alors à la femme: Lequel des deux est ton amant ? » Mais elle répondit : Seigneur, je ne puis reconnaître l'un de l'autre, tout comme gnorais jusqu'à ce jour qu'ils étaient deux. »

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, que fera le juge our les distinguer ?

Et Rasakosha se tut.

La Princesse dit alors :

— Qu'il les prenne tous trois à part et qu'il demande à acun de décrire en détails dans quelles circonstances ils perçurent cette femme pour la première fois. Car, quoique imposteur puisse avoir appris que c'était à la fête du Prin-emps, cependant l'œil qui vit, aidé du cœur qui se souvient, onvaincra l'oreille qui seule entendit.

Et lorsqu'elle eut dit cela, la Princesse se leva, sortit et dressa un sourire au Roi, emportant son cœur avec elle.

Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs ap-artements.

Mis en anglais
d'après un manuscrit sanscrit
par
F.-W. BAIN.

Traduit de l'anglais par BHARATI.

(*A suivre.*)

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible.

UN EMPEREUR ROMAIN FÉMINISTE

I

Sur la route poudreuse qui, des ruines géantes de Baalbeck, conduit aux restes non moins grandioses de Palmyre, se dresse une ville à l'aspect triste et monotone ; c'est Homs. Elle n'a, par elle-même, aucun intérêt, mais la campagne qui l'entoure recèle des trésors enfouis là depuis des siècles et il n'est pas rare que la charrue d'un laboureur arabe n'arrache aux entrailles de la terre un débris de chapiteau, un soubassement de colonne ou un morceau de pierre savamment sculptée.

C'est que là vécut autrefois une cité célèbre, cette fameuse Emèse où le Dieu Soleil eut son temple, merveille de cette opulente Phénicie, si riche en monuments. Dans les profondeurs mystérieuses de ce temple vivait une armée de sacerdotes et de prêtresses, de hiérodules et de servi'eurs et servantes, sous l'autorité suprême d'un grand pontife, dont la puissance s'étendait sur toute la contrée. Si bien que, lorsque la dynastie des Séleucides se fut éteinte, les grands prêtres du Soleil n'eurent qu'un pas à faire pour monter sur le trône.

Malheureusement, Rome arrivait avec ses légions, accroissant chaque jour le cercle de fer de ses conquêtes. Emèse tomba en son pouvoir, comme toute l'Asie mineure. Mais, comme le fait s'est maintes fois reproduit dans l'histoire de Rome, les nouveaux esclaves prirent aussitôt sur leurs vainqueurs une surprenante revanche : la somptueuse et barbare religion de l'Asie séduisit les légions romaines elles-mêmes et bientôt la pourpre impériale couvrit les épaules de deux grands prêtres du Soleil : un fou et un sage, Héliogabale et Alexandre Sévère.

En accolant cette épithète au nom d'Héliogabale, nous n'avons nullement la prétention de réhabiliter le tyran débauché qui scandalisa les Romains eux-mêmes; mais l'esprit vit d'habitudes, comme le corps. Les usages en vigueur, les mœurs établies, les idées ambiantes sont les points de comparaison dont il se sert pour juger, pour condamner souvent les hommes et les choses de tous les temps et de tous les lieux. Il nous a donc semblé qu'en reconstituant le milieu dans lequel vécut l'homme que nous avons à juger, nous pourrions approcher de plus près de l'impartiale justice.

En considérant notamment les rites particuliers de la religion d'Emèse, en nous rappelant que, dès le berceau, Héliogabale fut consacré au cruel Dieu Soleil, nous pourrions envisager le César asiatique sous son véritable aspect : de grand pontife d'une religion monstrueuse. Pour cela, quelques détails sur les lieux où il passa ses heures de prime jeunesse et d'adolescence, où il fut élevé au sacerdoce suprême, où les soldats romains vinrent le prendre pour l'imposer au monde, sont indispensables.

Il ne nous reste rien du temple du Soleil à Emèse, mais les ruines de Baalbeck et de Palmyre nous ont laissé des témoins éloquents de la grandeur du culte voué dans toute la Phénicie à Baal, le Dieu-Soleil, l'époux de la déesse Astoreth ou Astarté, la vénus asiatique, adoré à Emèse sous le nom d'Elogabal, culte à la fois sanguinaire et voluptueux.

Hérodote raconte qu'à Babylone toute femme était tenue de sacrifier au moins une fois dans sa vie à la déesse Mylitta. A certains jours fixés, les jeunes filles se rendaient dans le bois sacré et chacune devait suivre l'homme qui lui jetait une pièce de monnaie, en lui disant : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta. »

Cette coutume avait-elle été importée des rives de l'Euphrate à Emèse? N'existait-elle pas aussi à Chypre, dans les temples de Paphos et d'Amathonte? Le fait est probable.

Quoi qu'il en soit, nous devons ici faire la remarque que la prostitution sacrée n'avait nullement dans l'antiquité le caractère d'opprobre que lui donnent les sociétés modernes; elle y était plutôt en honneur, car elle revêtait un caractère symbolique. Ne voyons-nous pas, aux plus belles époques de la

Grèce, l'hétaïre, préparée dès son enfance à son rôle social par une haute culture intellectuelle et artistique, recevoir les hommages des plus grands esprits, tandis que les matrones — les honnêtes femmes — reléguées dans le gynécée, y passaient une vie monotone et solitaire? Mais le fait est encore plus sensible dans l'Asie mineure et dans la Phénicie, où se trouvaient confondus Sémites, Kouschites et Grecs. Là, la prostitution sacrée était véritablement reconnue et respectée et les prêtresses d'Elab-Gabal étaient aussi honorées du peuple que les Vestales à Rome.

Au printemps, se célébrait chaque année la fête symbolique de la résurrection d'Adon, l'Adonis phénicien. Héliogabale, encore jeune et déjà grand prêtre, y remplissait le rôle d'Adon et c'était lui que la foule venait adorer, tandis qu'à ses pieds s'accumulaient les fruits des arbres, les couples d'oiseaux et les fleurs parfumées ! Et c'était une interminable procession de jeunes filles et de jeunes gens, d'hommes mûrs et de vieillards, qui venaient apporter leurs offrandes à l'amant de la bonne déesse et admirer son image dans cet adolescent aux formes gracieuses.

Car Héliogabale était beau, de cette beauté qu'a immortalisée la statuaire antique. Or, la beauté avait, chez les peuples de l'Asie mineure, comme chez les Grecs, une puissance que nous ne lui soupçonnons plus aujourd'hui, mais que l'histoire de Phryné peut nous faire comprendre.

L'impression que fit le jeune pontife sur les soldats romains semble avoir été considérable. D'ailleurs sa mère, Julia Soemias, ou Sémiamira, d'après Lampride, seconda habilement le nouveau caprice des légions en répandant l'or à profusion, tandis que son aïeule, Julia Mœsa, « dame assez belle, dit Allègre, mais au reste prompte d'esprit », assez peu scrupuleuse, pourrait-on ajouter, faisait courir le bruit que sa fille avait eu les faveurs de Caligula et qu'Héliogabale en était le fruit. Il n'en fallut pas davantage. Les légions se mutinèrent, vainquirent l'armée de Macrin et, quelque temps après, le nouvel Imperator entrait dans Rome, où le peuple charmé de sa générosité et le sénat avili par un long esclavage lui firent une ovation enthousiaste.

Voici donc Héliogabale maître du monde. Ceci se passait en l'an 218. Pendant son règne de près de quatre ans, le

César syrien n'eut, en réalité, qu'une pensée : glorifier son Dieu asiatique et lui donner la prédominance sur tous les dieux de l'Olympe latin.

Son premier soin fut de faire venir à Rome l'image de son Dieu. Elle consistait en une grosse pierre noire, de forme conique, sur laquelle étaient gravées de mystérieuses empreintes. On la disait descendue du ciel. Peut-être la croyait-on une étincelle, une émanation de l'astre puissant, foyer de toute lumière, de toute chaleur, de toute vie, agent des fécondes décompositions, principe mâle de l'incessante création, objet d'un culte profond chez tous les peuples de l'antiquité.

Héliogabale fit donc construire sur le mont Palatin, auprès du palais impérial de Septime Sévère, un temple magnifique, dans lequel il installa solennellement la pierre sacrée d'Emèse. Autour du temple, étaient dressés de nombreux autels, où l'empereur officiait lui-même, à cause de son caractère indélébile de grand pontife, offrant des hécatombes d'animaux, brûlant des parfums précieux, exécutant des danses à la mode asiatique, en présence du Sénat et du peuple romain, assemblés par son ordre.

Il paraissait dans les cérémonies, vêtu d'une robe flottante à manches longues et pendantes, enrichie d'or et de pierreries. Sa tunique était bordée de bandes de pourpre, son front était ceint d'une couronne d'or ; ses blonds cheveux, imprégnés d'essences odorantes, tombaient en boucles sur ses épaules : toute la fastueuse et inquiétante mollesse de l'Orient.

Un peu plus tard, pour avoir son Dieu plus près de lui, il fit construire un second temple dans un de ses jardins, et, chaque été, au temps du solstice, la pierre sacrée y était conduite en grande pompe. On la plaçait sur un char somptueusement décoré et traîné par six chevaux blancs. Aucun mortel ne pouvait s'asseoir aux côtés de l'idole. L'Empereur, toujours en sa qualité de grand prêtre, conduisait seul, tenant les chevaux par la bride et marchant à reculons pour ne pas quitter le Dieu du regard ; à la suite du char, s'avançaient les dieux antiques de Rome, qui semblaient être ainsi les serviteurs du phénicien. « Il disait, rapporte Lampride, que tous les autres dieux n'étaient que les ministres du sien. » Et Hérodien ajoute « qu'ordre fut donné à tous les magistrats de

Rome d'invoquer, même dans les sacrifices publics, le nouveau dieu avant tous les autres ».

Le zèle fanatique d'Héliogabale devait aller plus loin encore. S'étant souvenu un jour que, dans le rite asiatique, Elab-Gabal avait une épouse, il voulut marier la pierre noire. Il avait pensé d'abord à une divinité du Panthéon latin, mais, après réflexion, il se décida en faveur de la Tanith punique. Il fit donc venir de Carthage l'idole vénérée de la déesse, et les noces de l'étrange couple furent célébrées avec une pompe digne de lui. Savait-il, cet étonnant monarque, que la Tanith carthaginoise était proche parente de l'Astoreth phénicienne? Le choix intelligent qu'il fit de la compagne de son dieu ne laisse aucun doute à cet égard et prouve à nos yeux que, même au temps d'Héliogabale, l'initiation avait conservé dans les temples l'esprit, sinon la lettre des grandes traditions cosmogoniques.

§

Après avoir montré la pensée maîtresse d'Héliogabale durant son règne, il nous reste à établir le bien fondé du titre de notre travail : « Un empereur romain féministe ». La chose est aisée ; nous n'avons pour cela qu'à consulter l'histoire. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir été vraiment trop loin dans cette voie, en étendant sa protection toute puissante sur les plus viles courtisanes.

Mais il faut se rappeler qu'Héliogabale avait reçu une éducation très féminine, entre Julia Moesa, son aïeule, et Sémiamira ou Soemia, sa mère, dont la vie dissolue et les notoires débordements devaient être d'un assez funeste exemple sur l'enfant. Il devait aussi se souvenir, le jeune empereur, des scènes de prostitution dont il avait été quotidiennement témoin dans les jardins sacrés d'Emèse et qui, non seulement n'avaient rien de déshonorant pour la femme, mais au contraire lui étaient commandées par la religion. Comment, devenu empereur, aurait-il pu faire abstraction de tout ce passé ?

Il paraissait en public, dit Lampride, vêtu comme une femme et coiffé d'un diadème, orné de pierres précieuses qui rehaussait sa beauté et donnait plus de féminité à son visage.

Il eut, cependant, des épouses, bientôt répudiées d'ailleurs. Même un caprice amoureux lui fit arracher des autels une

Vestale pour la mettre dans son lit. Mais ce fut autant pour braver à la fois les dieux et les lois de Rome que par un ardent désir de posséder cette femme.

Le fait le plus curieux de son règne, unique dans les annales romaines, est la création d'un sénat de femmes et, sans doute, les différentes ligues modernes pour l'émancipation féminine ignorent-elles qu'un empereur romain était allé au delà de leurs rêves les plus ambitieux.

Malheureusement, les auteurs latins, si prodigues de détail lorsqu'il s'agit de raconter les cruautés, les licences, les moindres gestes des empereurs romains, sont peu prolixes sur de tels faits, dont le côté philosophique leur a échappé. Lampride est, croyons-nous, le seul qui donne à ce sujet quelques renseignements, que nous allons lui emprunter :

Il fut tellement dévoué à Sémiamira, sa mère, dit cet historien, qu'il ne fit rien dans la République sans la consulter, tandis qu'elle, vivant en courtisane, s'abandonnait dans le palais à tous les désordres.

Lors de la première assemblée du Sénat (il s'agit ici du vrai Sénat de Rome), il fit mander sa mère. A son arrivée, elle fut appelée à prendre place à côté des consuls ; elle prit part à la signature, c'est-à-dire qu'elle fut témoin de la rédaction du Sénatus-consulte. De tous les Empereurs, il est le seul sous le règne duquel une femme, avec le titre de clarissime, eut accès au Sénat pour y tenir la place d'un homme.

Il établit aussi, sur le mont Quirinal, un petit Sénat ou Sénat de femmes, dans un lieu où se tenait auparavant la réunion des dames romaines, aux fêtes solennelles seulement, réunion à laquelle n'étaient admises que les femmes de consuls, honorées des ornements consulaires ; c'est une concession faite par nos anciens empereurs en faveur de celles surtout qui n'avaient pas leurs époux anoblis, pour qu'elles ne restassent pas elles-mêmes sans distinction.

Mais ce sénat « sémiamirique » n'enfanta que des édits ridicules sur les modes des femmes ; on y décidait quel habit chacune porterait dans les rues de la ville ; quelle femme céderait le pas à telle autre ; quelle était celle qui devait attendre le baiser de l'autre, à qui serait réservée la voiture, à qui le cheval de selle, à qui l'âne, et, parmi celles qui avaient le droit de voiture, qui pourrait y atteler des mules, qui se ferait traîner par des bœufs ; parmi celles qui auraient le droit de monture, si la selle serait en pelleterie, en or, en ivoire ou en argent ; enfin qui aurait le droit de porter à sa chaussure de l'or ou des pierreries.

Cette satirique et superficielle description de Lampride

constitue toute notre science sur cette curieuse institution politique. Combien de temps vécut ce sénat particulier? Fonctionna-t-il jusqu'à la mort d'Héliogabale? Nous sommes obligés, sur ces points, de nous en tenir aux probabilités. Ce qu'on peut affirmer, c'est que Julia Soemia siégea dans le véritable Sénat aussi longtemps que dura le règne d'Héliogabale. Un passage de Lampride ne permet aucun doute à cet égard :

Avec lui, dit cet historien (après avoir parlé de la misérable fin du prince), avec lui on mit à mort Sémiamira, sa mère, femme sans honneur et bien digne d'un tel fils. Après Héliogabale, on s'occupa, avant toutes choses, du soin d'empêcher que jamais femme ne mît le pied au Sénat et l'on dévoua aux enfers, chargée de malédictions, la tête de celui qui commettrait pareille énormité.

Un rôle politique, une part dans les affaires de l'Etat, l'accès aux charges publiques sans doute, voilà ce que rêva pour les matrones romaines le Syrien couronné. Ne méritait-il pas le titre que nous lui avons donné d'Empereur féministe?

Il ne s'en tint pas là malheureusement et voulut pour les femmes plus encore. Il revendiqua pour elles le libre choix des amours, la satisfaction de leurs caprices, toutes les facilités de mœurs qui sont l'apanage, sinon légal, du moins toléré, de l'homme dans nos sociétés modernes elles-mêmes, en un mot, il voulut les sortir du gynécée, prison jalouse où, depuis des siècles, elles étaient enfermées.

Ce n'est pas tout encore. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il couvrit de sa protection les prostituées de Rome. Comment s'y prit-il pour les relever de l'anathème qui pesait sur elles, pour leur donner dans le monde romain une place conforme à l'idée qu'il se faisait de leurs fonctions, d'après l'éducation reçue et les rites de la religion d'Emèse? Sur ce point, les historiens latins abondent en détails précis et nous n'avons qu'à glaner les plus singuliers documents ; à les entendre, on comprend que la réhabilitation de la prostitution ait été une des grandes préoccupations de son règne.

Tout d'abord, nous ne pouvons plus guère nous étonner qu'il considérât la chasteté, chez la femme, comme une chose monstrueuse, peut-être comme un sacrilège. Son Dieu ne demandait-il pas le sacrifice de la virginité comme un acte recommandable? Aussi devons-nous croire Allègre lorsqu'il nous

raconte qu'Héliogabale « avait fait publier une loy portant qu'aucune vierge romaine, voire Vestale, ne se peust obliger à garder virginité, mais qu'elles eussent liberté de s'enfermer ou de se marier ».

Et pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, Héliogabale courait souvent les quartiers mal famés de Rome et rachetait toutes les prostituées, leur rendant la liberté. « Enveloppé d'une cape de muletier, pour n'être pas reconnu, ajoute Lampride, il visita en un jour toutes les courtisanes du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre et autres lieux de la ville, il leur distribua des pièces d'or, en leur disant : C'est Antonin Héliogabale qui vous donne cela, mais que personne ne le sache. »

Si cela n'a rien de commun avec la stricte morale, du moins est-ce le fait d'un homme généreux et sensible à certaines misères humaines. Bien digne en tout cas de l'homme qui, traversant un jour le marché (qu'il trouvait sans doute bien pauvre de tout ce qui pouvait flatter son palais blasé), pleura sur la misère publique.

Et, contradiction étrange, cet homme, auquel les historiens ont reproché avec raison tant d'actes de cruauté, « ordonna, dit encore Allègre, qu'aucun Romain ne fut si hardy de jetter et mettre hors de sa maison un serviteur, esclave, cheval, chien ou autre animal de service, pour sa vieillesse et infirmité, afin que les jeunes, en servant et entretenant les vieux, pensent espérer d'avoir semblables soins et liberté, quand seraient vieux ».

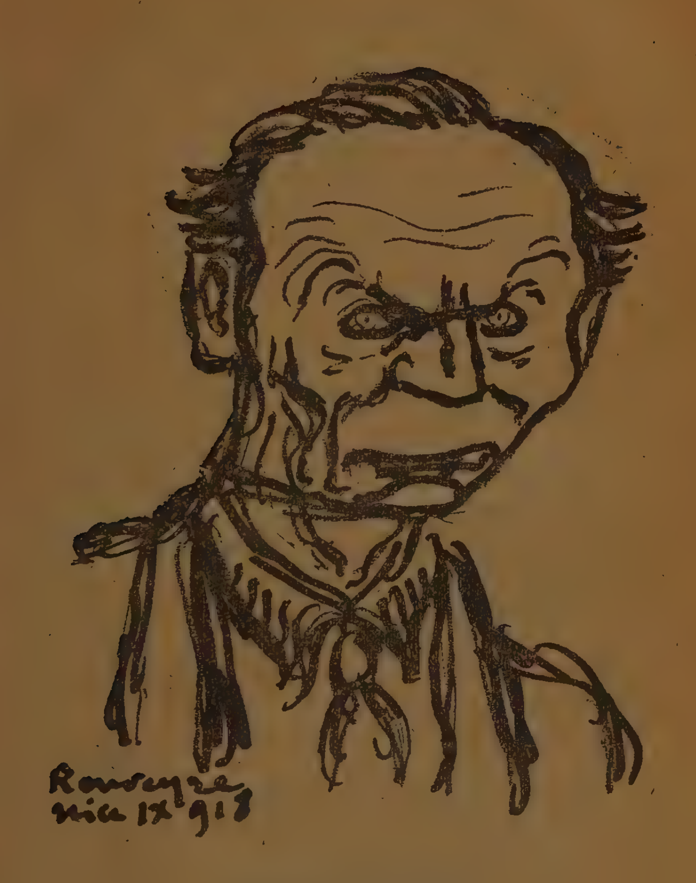
D'autres fois, il ramassa au Cirque, au stade, au théâtre et dans les bains toutes les courtisanes qui s'y trouvaient, les réunit dans un édifice public et les harangua comme s'il eût parlé à des soldats, les appelant « braves camarades ».

Braves camarades! Compagnes d'armes! C'est ainsi qu'un empereur romain les appelle et cela dans un édifice public! Et serait-il maintenant téméraire d'affirmer que si ce prince eût régné quelques années encore, Rome eût vu, dans les grandioses cérémonies du culte d'Elab-Gabal, l'armée insolente des courtisanes suivre officiellement le cortège, et peut-être, qui sait? renouveler les rituelles et symboliques orgies du temple d'Emèse.

Notre tâche est terminée. Sans doute, il reste assez de

hontes dans la vie d'Héliogabale pour justifier les sévérités de l'histoire. L'idée morale a conservé chez tous les peuples et dans tous les temps, malgré des défaillances plus ou moins profondes et prolongées, des traits absolus qui permettent de le condamner. Mais ce qu'on n'avait pas assez étudié chez ce souverain d'origine asiatique, c'est le côté psychologique qui explique et fait comprendre certaines aberrations qui touchent à la folie. Pour nous, il nous a paru qu'on doit voir, dans les actes étranges et quasi insensés qui ont marqué le règne d'Héliogabale, un cas de fanatisme religieux dû à son entourage féminin et au milieu dans lequel il passa sa jeunesse.

LOUIS DENISE et GEORGES DE DUBOR.



GEORGES MAUREVERT

NOTES D'UN

MÉTÉOROLOGISTE AUX ARMÉES

(*Suite* 1)

—

Les soirs où l'on est de repos ou que le temps ne se prête pas au vol, il y a représentation de cinématographe. Un des Bessonneaux sert de théâtre. Dans ce hall spacieux un régiment tiendrait à l'aise; à nous tous, nous occupons un petit coin. Les officiers ont leur rangée de chaises; nous nous groupons derrière, sur des caisses, des bidons d'essence, des échelles. Quelques-uns se perchent sur les poutres supérieures, nous inquiétant par la menace de leur chute.

On attend pour commencer l'entrée du capitaine. Mais un pitre nous donne un numéro burlesque. C'est de Précy-Travals, ivre comme toujours, de Précy-Travals, le descendant du fameux grand seigneur, député de la Noblesse aux Etats-Généraux. Ame du duc et pair, revenez-vous encore? Je vous plaindrais de devoir reconnaître votre sang dans ce dévoyé, copain de la « canaille », que divertissent ses polichinelleries et ses grimaces et qui le chahute sans égard pour ses galons de sergent. Un d'entre eux lui enlève son képi et le coiffe d'un calot tout crasseux, deux autres l'entraînent en avant de l'assistance, aux aboiements des cabots qui croient à une dispute.

— Gaëte, lui crie-t-on de tous côtés, chante nous Boudou-Badabou.

Et Gaëtan de Précy-Travals, se balançant sur ses jambes molles, entonne son morceau favori :

(1) Voy, *Mercure de France*, n° 488.

Il s'appelait Boudou-Badabou,
Il jouait d'la flûte en acajou...

Mais l'écran s'est éclairé ; l'on met au point l'objectif. Sur la toile blanche glissent des taches. Gaëtan interrompt le couplet et, se tournant, le bras tendu, vers le disque, improvise :

— Sieurs et dames, vous avez devant vous la K. B. 55 dans un de ses bombardements. Des nuages, voici la mer de nuages. Où c'est qu'c'est qu'on va ? on ne sait plus. On est des Walkyries en débandade. On lâche ses crottes à l'aveuglette. Pan poum patapoum ! J'ai incendié des docks, j'ai foutu par terre une caserne. Cinq mille Boches bousillés, me vlà que j'ai la Légion d'honneur. Allons, sieurs et dames, un petit bravo pour la K. B.

La sonnerie électrique : le capitaine apparaît, se dirige vers sa place. Le duc de Précy-Travals retrouve assez de sagesse et de solidité pour se perdre parmi les mécanos.

Est-ce pour son propre plaisir que M. Florine se montre assidu à ces spectacles, est-ce pour ne pas sembler mépriser un passe-temps qu'il juge salutaire à son personnel? Je l'ai plusieurs fois observé : là comme partout ailleurs, il garde son impassibilité glaciale. A peine a-t-il dit un mot à son voisin, l'aspirant Ginouvier, pendant un entr'acte. Les niaiseries de Rigadin l'ont fait un peu sourire et aussi une exclamation de Gaëtan apostrophant avec transport une soubrette affriolante.

Le film nous déroulait un joli voyage à Yokohama. Nous étions en plein exotisme, à des milliers et des milliers de lieues d'ici, de l'escadrille, de la guerre...

— Tout le monde aux abris! commande soudain le capitaine.

Je n'avais pas remarqué le planton qui s'était introduit pour l'avertir. Il s'agit, à ce qu'on assure, d'un avion suspect qui s'approche. Nul ordre n'est exécuté plus vivement. Tous jusqu'aux opérateurs du cinéma se jettent vers les issues. Lutter à la course avec cette jeunesse à travers les obstacles que font autour des hangars les cordages, les pieux, les caniveaux? Non. Alors j'arriverai trop tard, comme l'autre nuit, au souterrain, et je devrai rester dehors. Je vais tout simplement me coucher.

Dans le Bessonneaux ne reste plus que de Précy-Travals qui se démène devant le rond de lumière et qui, s'exaspérant

d'y voir gesticuler un pantin, se met à hurler avec frénésie « Vive la Révolution ! »

Je laisse le gentilhomme à sa démence et gagne notre baraquement. La porte ne s'ouvre pas. Tauzier, qui en a la clé, doit être avec les autres aux refuges. Je n'ai pas autre chose à faire que d'écouter la marche de l'invisible qui maintenant tournoie au-dessus de nous. Mais quelle surprise ! Une constellation tricolore tout à coup luit là-haut au sombre plafond, nous révélant notre erreur. C'est un Français. Ses feux meurent, renaissent, et leurs alternances sont des signaux. Le capitaine veut aussitôt qu'on fasse fonctionner les phares. Dans les ténèbres deux ou trois voix propagent son appel. Malheureusement les électriciens préposés au service de l'éclairage, les mêmes qui nous montraient tout à l'heure la lanterne magique, se sont cachés. Quand ils finissent par se présenter, l'avion en détresse, n'obtenant aucune réponse, s'est éloigné du côté des lignes.

—

Le capitaine veut du beau temps. Les ateliers souhaitent la pluie et les bourrasques. Elles empêchent le vol, procurent le repos. Lorsque, après notre sondage, nous allons communiquer nos chiffres, on nous arrête pour les lire.

— Eh bien ! la météo, est-ce qu'il y a du zèphe?

Et l'accueil est joyeux si le « zèphe » atteint des vitesses impressionnantes. Mais cette confiance est parfois déçue. Pour peu que la clarté du ciel satisfasse le chef, ce n'est pas la brise qui dérange ses projets.

—

J'étais seul au bureau, Testard et Gardey cherchant des morilles dans les boqueteaux du voisinage, Tauzier parti pour la ville en promenade galante. L'aspirant Ginouvier est venu.

— Il faut, lui dis-je, que je vous demande une faveur.

— Une faveur ! à moi ?

— Oui voilà. Je serais content de vous accompagner dans une ascension.

— Ça, quand vous voudrez.

— Pas de nuit, par exemple.

— Ce serait impossible. Pour les bombardements je dois avoir avec moi mon observateur. Mais de jour, dans un vol d'essai ou d'entraînement, c'est très facile. Entendu, un de

ces après-midi je vous ferai signe. Nous monterons, si le temps le permet, à 3.000.

— 3.000 mètres! diable!

— Oh! 3.000 ou 300, si l'on dégringole, c'est le même tabac.

— Vous êtes encourageant! Mais avec vous je n'aurai pas peur. Je ne m'adresserais pas à Précy.

Il sourit :

— Je comprends! Il a déjà eu plus d'une demi-douzaine de coucous tués sous lui. Vous risqueriez d'avoir quelques émotions.

— Je ne les déteste pas, à condition qu'elles comportent une garantie relative de sécurité. C'est pourquoi je me confie à vous. Mais vous-même, avec votre habitude et votre sagesse, dans une traversée, s'il vous arrive de songer à la fragilité de votre soutien, à l'effet terrible d'une défaillance, n'éprouvez-vous pas un peu de trac?

— Ah! dame! il ne faut pas être neurasthénique! Cependant moi comme les camarades j'ai mes appréhensions. Vous connaissez mon mécano Pérat. C'est un bon petit gas qui ne s'endort pas sur son boulot et qui, je vous jure, sait à fond l'anatomie d'un Voisin, d'un Caudron, d'un Sopwith. Seulement il aime le pinard. Les soirs d'expédition où je le trouve trop agité, trop exubérant, je vérifie à la hâte le jeu de mon appareil. Mais une négligence infime parfois cause la catastrophe. Tout en grimpant, je pense à tel ou tel détail que j'ai omis de contrôler, et, quand je me suis élevé dans les régions où les lumières de la planète deviennent indiscernables, je calcule la profondeur de l'abîme et la possibilité d'un fléchissement, d'une cassure. Ce n'est là, bien entendu, qu'une idée fugitive.

— D'autres vous en distraient. Puisque nous sommes sur ce chapitre des exercices pathétiques, dites-moi, l'action du bombardement elle-même doit vous procurer de fameuses sensations.

— Vous pensez! Semer des explosifs sur les organisations de l'ennemi, ses dépôts, ses camps, ses usines, cela vous donne une jolie petite volupté. Il est dans son repaire, à la préparation du mal, vous lui démolissez ses engins et le massacrez lui-même fort joyeusement Mais on ne fait pas toujours rigodon : ce serait trop beau! L'on vise des établissements mili-

taires et, pour un retard de deux secondes, on tape à côté, l'on atteint des agglomérations civiles. Il y a un mois à A..., je l'ai su quelque temps après par des rapatriés, j'ai placé l'un de mes coups dans un hôpital d'aliénés. J'en ai eu des cauchemars. Vous vous imaginez la scène infernale, le tohu-bohu, les hurlements. Quand je domine une ville où je dois frapper, je me demande si je ne vais pas tuer des vieux, des malades, des fillettes. Mais cette réflexion n'empêche pas ma pression sur le levier de déclanchement. Il me suffit de me rappeler tant de nos bébés, de nos mamans détruits à Boulogne, à Dunkerque, à Arras, à Soissons, à Nancy, à Paris par mes confrères allemands. Et allez, partez, les marmites, pour la capilotade!

—

C'est moi qui le soir, d'ordinaire, soumets au capitaine le relevé du dernier sondage. Je le trouve en train de dîner avec les autres afficiers. Tandis qu'il examine nos chiffres, je considère le groupe.

La hiérarchie militaire contrarie ici l'ordre des classes. Cet intelligent parvenu, fils d'un fonctionnaire du plus bas degré, préside une popote qu'illustrent plusieurs notabilités de l'aristocratie.

Il est piquant de voir comme M. le lieutenant vicomte de la Bazelle et M. le sous-lieutenant marquis de Cramières se rangent immédiatement à l'opinion de M. Florine, happant ses moindres commentaires. L'influence de la discipline, le prestige du grade et peut-être aussi celui d'une supériorité manifeste annihilent, apparemment du moins, leur fierté de valoir par la naissance. Le vicomte, empressé, pétulant, multiplie et exagère la flatterie, renforce de gestes ses « oh oui, certainement, mon capitaine ». Le marquis, réservé, silencieux, acquiesce avec une discrétion respectueuse, interrompant sa bouchée et, la fourchette en suspens, faisant des mouvements approbatifs de la tête. Je soupçonne notre chef de sentir avec orgueil l'honneur de gouverner cette cour. Que ne sont ici, pour en rehausser l'éclat, le comte des Islettes et le duc de Précy-Travals ! Mais un adjudant, un sergent n'ont pas accès à ce mess.

Il était question tout à l'heure de l'opportunité d'une sortie. Le capitaine sait bien ce qu'il fera ; sa décision est prise et ce

ne sont pas des objections qui la modifieraient, non plus que ne raffermiraient des adhésions si plates. L'aspirant Ginouvier ne l'ignore pas. Aussi s'abstient-il, à son bout de table, d'exprimer quoi que ce soit.

— N'est-ce pas, Ginouvier ? qu'en dites-vous ?

— Mon Dieu, mon capitaine, puisque vous me le demandez, me semble qu'avec un vent de 18 à 22 mètres, ce sera plutôt hasardeux...

— 22 mètres, oui, mais à 3.000, et encore ! du sud-ouest : nous l'aurons dans le dos. Une fois à 3.000, aucun effort, il nous poussera vers les Boches.

— Et pour revenir ?

— Eh bien ! nous descendons à 800. Il n'y a plus là que 4 mètres.

— Vent debout, ce ne sera pas commode.

— Sans compter, risqué-je étourdiment, que d'ici le retour, les courants sans doute vont s'abaisser et que ceux de 20 mètres seront peut-être à 800.

— Mais de quoi se mêle le « simplomme » ? Voilà ce que je crois lire dans les yeux que fixent sur moi le maître de céans.

— C'est bon, fait-il en guise de « Rompez ! » Allez avertir votre sergent qu'il me faut dans une heure un autre sondage.

—

Cette nuit, l'un des avions n'est pas rentré, celui de Ginouvier, qu'accompagnait son observateur habituel. La journée se passe sans nouvelles. C'est l'objet de tous les propos.

— S'ils s'étaient égarés, ils auraient averti le vieux par le télégraphe ou le téléphone. On peut toujours faire porter une dépêche.

— Sûr. Même en cas d'accident, on aurait appris quelque chose.

— A moins qu'ils ne se soient abattus dans quelque forêt ou loin de tout patelin, dans un endroit désert.

— Attendons demain.

On ne sait toujours rien. Après quarante-huit heures, il n'y a plus que cette alternative : ou bien le pauvre Ginouvier est mort dans un coin perdu, ou bien il est de l'autre côté des lignes. On ne parle plus de lui qu'à l'imparfait.

— C'était un bon fieu.

— Et pas feignant.

— Il s'en sentait. Qu'est-ce qu'il leur a fait déguster aux Boches! Des fois, après avoir vidé son stock, au lieu de rappliquer en vitesse, il restait pour juger de son coup.

— Avec celui-là on avait plaisir à bosser. Il ne vous esquintait pas les coucous comme Gaëte. Il les usait jusqu'à complète fatigue.

Je me rappelle avec mélancolie son hésitation à partir ce soir-là. « Ce sera plutôt hasardeux. » Avait-il un pressentiment? On raconte qu'avant de se hisser à son siège, il avait tiré de sa poche son portefeuille et, le remettant au lieutenant de Cramières qui n'était pas de service commandé, l'avait prié de le lui garder :

« Je ne veux pas, dit-il, qu'ils l'aient, si je tombe entre leurs pattes. »

—

Les mécaniciens sont exclusivement employés à l'entretien des « coucous », au graissage, aux menues réparations. Pour celles d'une certaine importance, elles ne s'effectuent pas à l'escadrille. On se demande même comment, dans des conditions pareilles, la qualité de « spécialistes » peut dispenser du devoir commun tous ces jeunes gens gardés par l'aviation pour un ouvrage que des artisans plus âgés, actuellement au front, accompliraient avec au moins autant de zèle et d'habileté.

—

LE LIEUTENANT DE CRAMIÈRES (que vient de rejoindre sur la route l'adjudant des Islettes). — Qu'est-ce qu'il y a?

L'ADJUDANT DES ISLETTES. — Mon lieutenant, c'est au sujet de ma citation.

M. DE CRAMIÈRES (sans s'arrêter). — Quelle citation?

M. DES ISLETTES. — Celle que j'ai sollicitée.

M. DE CRAMIÈRES. — Ces choses-là ne se quémandent pas. Elles viennent toutes seules quand on les mérite.

M. DES ISLETTES. — Mais mes bombardements, mes heures de vols...

M. DE CRAMIÈRES (hâtant le pas pour se débarrasser). — Enfin si vous avez des réclamations à faire, adressez-vous au capitaine...

M. DES ISLETTES (le rattrapant). — J'en ai déjà parlé au capitaine. Il ne m'a pas répondu.

M. DE CRAMIÈRES (impatienté). — C'est qu'il a ses raisons. Je ai pas à intervenir. Du reste...

M. DES ISLETTES (presque pleurnichant). — Cependant, mon utenant,..

M. DE CRAMIÈRES (se retournant, avec vivacité). — Ah, mais, s Islettes, cela suffit, n'est-ce pas?

Et il poursuit son chemin, laissant l'autre avec la honte de s instances méprisées.

—

Ce matin, à l'aube, le camp sommeillait, se reposant d'une ille fort prolongée. Brusquement un Fokker est venu, qui, sant les hangars et les baraques, a déchargé sa mitrailleuse ır tout leur alignement. Les mécanos, dans un affolement trême, se sont comme une troupe d'étourneaux échappés rs le bois. Ils n'avaient pas escaladé le talus que « Fritz », ntent de cette prouesse, faisait demi-tour et gagnait au haut.

Les conversations, au repas, roulent sur ce coup d'audace.

— Tu parles d'un gas culotté ! A vingt-cinq mètres du sol! aut pas avoir les foies. J'ai cru qu'il allait se poser sur le rrain.

Tous se vantent d'avoir failli être touchés. Il est vrai que s balles ont traversé nos planches et qu'elles auraient pu ous atteindre. Ils ne sont pas fâchés de pouvoir exploiter ce sque très mince qui leur permet de s'assimiler aux combatnts. Ce sont les frères de ceux qui dans les tranchées subisnt la canonnade et le martyre des corvées épuisantes. Comme ıx certainement, s'ils y étaient entraînés, ils acquerraient ette endurance et ce courage qui stupéfient l'univers. Mais, en ttendant, ce sont des embusqués. C'est ce qu'ils ne veulent as s'avouer. Hier un régiment passait, des vétérans dont la lupart auraient pu être les pères de ces béjaunes. Quelquesns de ceux-ci regardaient.

— Eh! dites donc, la jeunesse, cria l'un des poilus, quand ous serez fatigués, on pourra prendre vos places.

Et un autre :

— Où c'est qu'on embauche pour les sinécures?

Notre sergent, Tauzier, avec son sans-gêne de toujours, tait planté sur le bord de la route, en chemise et caleçon. 'est un auxiliaire, je ne sais pourquoi. Ces grognards étaient

excusables de ne pas le deviner. Plusieurs l'ont interpellé, ricanant :

— Monsieur se levait? Déjà ?

— Monsieur a-t-il pris son cacao ?

Et dans les lazzi grinçait une véritable colère.

—

Tout à l'heure, au départ de l'escadrille, de Précy-Travals et son observateur étaient soûls à ne pas se tenir debout, à ne pouvoir ouvrir les yeux. Une fois dans leurs logettes, la tête tombante, ils dormaient. L'appareil s'est envolé tout de même : il a fait convenablement sa spirale, est monté, puis a suivi les autres, est allé là-bas et, le plus fort, en est revenu. Bien mieux, ils ont atterri sans accroc.

—

Au rapport, on nous a lu l'ordre du jour du capitaine qui nous notifiait la disparition de l'aspirant Ginouvier « tombé au champ d'honneur ». Suivait l'éloge, en un style simple et mâle qui m'a plu, que tous, malgré la tendance à critiquer, ont trouvé digne du héros.

Par une coïncidence réjouissante, quelques instants après le *requiescat* officiel, la Direction de l'Aviation téléphonait :

« Un billet lancé des tranchées allemandes dans les nôtres annonce la capture du pilote Ginouvier et de son observateur. Ils ont été contraints d'atterrir prématurément par suite d'une collision avec un adversaire. Les deux aviateurs français sont légèrement blessés. »

—

Ces beaux soirs d'été, nous nous installons dehors. Gardey nous a confectionné des fauteuils de rondins, où nous nous prélassons ; dans la tiédeur du jour déclinant, les acacias du voisinage épandent leur senteur, les teintes du ciel sont pour l'œil un régal. Nous regardons cette plaine immense où l'on distingue ici et là des villages et que limite une chaîne de coteaux. Vers huit heures et demie court le panache du tortillard qui va vers l'intérieur. Et nous rêvons au bonheur d'être avec les nôtres dans une pareille paix de la nature.

Au crépuscule, j'étais seul et songeais. Le capitaine tourne brusquement le coin de notre maisonnette et, à brûle-pourpoint :

— Quand se lève la lune ?

— ?

— Eh bien?

— Je ne le sais pas au juste, mon capitaine.

— Comment? Vous ne le savez pas? C'est un peu fort! Où est le sergent Tauzier?

Celui-ci qui, dans notre bureau, lisait à la fenêtre sort aussitôt.

— Sergent, voici un homme que je trouve ne fichant rien et incapable de me dire à quelle heure le lever de la lune. Vous lui ferez là-dessus une théorie chaque jour jusqu'à nouvel ordre.

Tauzier, d'abord stupéfait, se reprend :

— C'est l'annuaire astronomique, mon capitaine, qui contient ce renseignement. Il n'est pas en effet de notre compétence. Mais je vais chercher le livre. Je le possède par hasard; on ne nous le fournit pas.

Après quelques minutes assez lentes, il reparaît et lit la précision à l'officier qui se retire en cravachant ses bottes.

—

Depuis huit jours, les donneurs de nouvelles, le tailleur notamment, confident des puissances, nous promettaient notre déplacement prochain, la K. B. 55 devant être accouplée avec une de ses rivales. Ce bruit se confirme. Il cause aux gens du village une satisfaction qu'ils ne dissimulent pas. Ils croient leurs inquiétudes terminées : comme si ce camp laborieusement et coûteusement monté pouvait être abandonné, comme si une telle étendue transformée en aérodrome n'allait pas, dès notre départ, recevoir un autre groupe d'aviation, dont la présence, comme la nôtre, attirera dans ces parages les fâcheuses visites nocturnes.

★

Nous n'étions tous quatre attachés que provisoirement à l'escadrille. Son départ nous a fait disperser. Me voici dans une de ces stations qui s'échelonnent sur la longueur du front, entretenant au service de l'artillerie, de l'aviation et de l'aéronautique des postes comme celui que je viens de quitter. Elles correspondent avec la Centrale de la région parisienne qui gouverne tout le système et communique à ces filiales les renseignements sur la situation météorologique européenne,

en échange de leurs remarques locales. Le lancer de petits ballons était là-bas notre besogne unique; elle nous laissait d'appréciables loisirs. Ici, nul instant de liberté parmi tant de travaux minutieux.

Notre unité compte, sous la direction d'un lieutenant, deux sergents, deux caporaux, quatre observateurs non gradés, un téléphoniste, l'ordonnance de l'officier, le conducteur de son automobile et celui de la camionnette qui sert au ravitaillement.

Le choix de notre logis fut heureux. Ce sont deux maisonnettes jumelles, au sommet d'un village haut perché, d'où l'on découvre tout un territoire. Les prés attenants ont été aménagés en champ d'expériences, avec le théodolite, la herse néphélescopique pour l'examen de la nébulosité, la girouette électrique, enfin l'abri anglais renfermant le baromètre, les thermomètres, le psychromètre. Dans cet enclos sacré, parmi cet attirail scientifique, le lieutenant a fait dresser un marabout pour son usage et parfois y couche, délaissant l'habitation qui lui est réservée chez la veuve Patard, épicière.

—

La station s'enorgueillit de posséder un vrai savant, le fameux Lemouy.

— Vous le connaissez? me demande-t-on à mon arrivée.

— De nom, naturellement. Qui n'a entendu parler de Lemouy à la Maternelle? Un agrégé des sciences physiques, je crois, à qui nous devons une simplification de nos calculs.

— C'est cela. Un numéro! Attendez le dîner. Pour le moment il est dans la roulante, dont il fait son cabinet. Il met au point un mémoire qu'il destine au ministère des Inventions.

J'avais des courses à faire et suis rentré deux heures après. Devant notre porte, les camarades, groupés en cercle, s'amusaient à regarder l'un d'entre eux exécuter de comiques acrobaties. Il marchait sur les mains, battant ses pieds en l'air l'un contre l'autre et faisant à chaque pas une incongruité.

Ainsi, dans cette attitude originale, m'est apparu pour la première fois le professeur Lemouy, illustration de la Météorologie aux Armées. Quand il eut terminé ses exercices et repris la position normale, il aperçut un nouveau dans son public et vint à moi, la dextre tendue. Elle était fort sale, comme

d'ailleurs toute sa personne. C'est un tout petit bonhomme malingre, dont la face pâle est envahie par une vilaine barbe de quinze jours et dont l'air chétif s'accorde peu avec sa grosse moustache de gendarme. Ses yeux écarquillés derrière d'épaisses lunettes lui donnent une expression d'ahurissement perpétuel. Avec son calot de travers, sa veste démesurément ample et longue qui lui descend jusqu'au-dessous des genoux, ses bandes-jambières lâches et bâillantes, qui lui font des pattes informes, il ne laisse pas deviner en lui la dignité doctorale.

Sa conversation répond à son aspect. A table, depuis la soupe jusqu'au café, sa verve multiplie les calembours scatologiques. Il ne parle sérieusement que pour nous entretenir d'une misère peu ragoûtante qui l'incommode. Une fois de plus je vérifie ici que l'instruction exclusivement scientifique est incapable d'affiner un homme et peut très bien s'allier à la pire trivialité.

J'entre en propos avec mon Universitaire et le complimente :

— Vos élèves ne doivent pas s'embêter!

— Ils aiment beaucoup la classe de physique. C'est que je leur varie l'agréable et le sévère. Mes à-peu-près les divertissent. A mes cours de pucelles...

— Vous dirigez aussi des jeunes filles?

— J'en ai dirigé, oui. Mais des pères et mères trop bégueules se sont effarouchés pour quelques plaisanteries dont j'assaisonnais mes leçons. Est-ce assez bête? Ces petites profitaient et progressaient.

— Je m'en doute : les familles les trouvaient peut-être même trop avancées.

— Oh ben alors! Et regardez si cela valait la peine de se scandaliser!...

Là-dessus il se soulage en débitant deux autres facéties crapuleuses, non pas de ce ton malicieux ou jovial qui double l'esprit d'une gauloiserie, mais avec la timidité d'un maniaque honteux.

—

A six heures du soir, le lieutenant arrive au bureau pour rédiger la prévision.

C'est un jeune homme turbulent, un agité qui gesticule et

se démène. Il consulte, en chantonnant, ses appareils, tapote le baromètre.

— Qu'est-ce qu'il dit encore, cet idiot? Tiens! tiens! Eh! eh! Les cartes? elles sont prêtes?

Le sergent spécialiste lui montre les courbes isobariques tracées par lui d'après les dépêches du B. C. M. (bureau central météorologique); puis ils discutent les probabilités. Ils vont confectionner l'oracle.

Ah! demain, c'est la grande chose.
De quoi demain sera-t-il fait?

Il faut rendre cette justice à notre chef qu'il élabore avec beaucoup de sérieux ses pronostics. Ceux d'hier ont été démentis aujourd'hui. Cela n'affaiblit en rien sa confiance. Il a du reste acquis le tour de main du métier, usant de ces formules élastiques et vagues qui, telles les réponses de Sibylle ou de Normand, se prêtent à toutes les interprétations. Le procédé de nos devins est assez simple : partant du principe que « la nature ne fait pas de sauts », ils comptent sur une situation sensiblement stationnaire et prédisent pour les vingt-quatre heures prochaines les phénomènes constatés actuellement.

—

L'humeur fantasque du lieutenant ne se satisferait pas de vaticiner régulièrement un quart d'heure chaque jour. Nul ne sait comme lui varier l'emploi de beaux loisirs. Il passe de lubies en toquades avec la versatilité d'un gamin flâneur et musard.

Projetant d'élever des lapins, il a mis un couple en cage, puis épie les folichonneries fécondantes, attendant impatiemment la portée. Mais un matin, en renouvelant la luzerne, on a trouvé la femelle en train de crever. Il faut tout recommencer.

La télégraphie sans fil l'a séduit. Il a voulu se monter un récepteur et y a réussi, car il est adroit en ces agencements. Vers midi, que personne ne le dérange : il guette les ondes de la Tour Eiffel. A trois heures, parfois il prend le communiqué.

La maison avait, jugeait-il, besoin d'une enseigne. Il a décidé que la plus appropriée, la plus convenable serait un moulin à vent. Il s'est enfermé dans l'atelier, a transformé selon son plan une boîte à confitures et, le chef-d'œuvre au point, a dansé de joie de voir tourner les ailes.

D'un toutou égaré dans le cantonnement il a fait son pensionnaire et son souffre-douleurs. Il le dresse. Tantôt, le saisissant par la queue, il pivote sur lui-même en toupie, entraînant le malheureux chien autour de lui dans un vol vertigineux ; tantôt il l'attrape par les oreilles, l'enlève et le culbute ; ou bien il le frappe de sa canne. « Ça, Zozo, c'est une caresse » ; la bonne bête doit japper et faire des fêtes. « Ça, Zozo, c'est un coup de bâton » ; elle peut crier et s'enfuir. Il lui a fait fabriquer une petite voiture d'une caisse munie de roulettes. Il l'y attèle et, avec cet équipage de bouffon, se promène dans le village, étonnant les commères.

Mais sa distraction la plus absorbante, c'est la photographie. Ayant une auto confortable à sa disposition, il part en tournées vers les lignes. Les postes sous sa dépendance sont répartis sur un front qu'a bouleversé fréquemment la bataille. Il en revient avec des clichés innombrables qu'il développera durant une semaine dans l'obscurité de la cave.

Quand il téléphone à quelqu'un de ses amis, ou qu'il reçoit d'autres officiers, il n'omet jamais de déplorer son surmenage.

— Si vous saviez, je n'ai pas un moment à moi ; j'ai du travail par-dessus la tête.

Et je pense qu'il le croit.

—

Notre bureau devient très achalandé. Depuis quelques jours, des officiers supérieurs s'y présentent avec leurs suites.

— Le commandant de la station ?

— Il est dans le voisinage, mon colonel, on va le prévenir.

Deux ou trois d'entre nous partent à sa recherche. On finit par le dénicher. Il arrive, rajustant sa tenue débraillée, reboutonnant sa vareuse, l'air d'un garnement en faute.

Ces messieurs s'annoncent comme de nouveaux clients pour nos sondages. C'est un groupe d'artillerie lourde ou bien un ballon captif ou bien encore une escadrille. On s'enquiert de ce que nous faisons, on voudrait se rendre compte. Le lieutenant esquisse le tour du propriétaire, explique — sans clarté d'ailleurs — le mécanisme de l'anémocinémographe, de la girouette électrique, vante la collection de photos, de nuages qui tapisse nos murs. Il est en cette matière-ci plus à son aise et s'attarde à détailler les cirrus, les nimbus, les cumulus.

Quand il faut aborder le calcul des vitesses du vent et prouver l'avantage de notre méthode, il s'efface avec prudence et pousse en avant quelqu'un de mieux informé.

Le général, que nous avons vu cet après-midi et dont la cour brillante encombrait notre salle, se déclarait très emballé par les résultats de la collaboration météorologique.

— Messieurs, nous dit-il, soyez bien persuadés que votre activité nous est précieuse, surtout à l'artillerie, et se traduit là-bas avec une vigoureuse exactitude sur la face de l'ennemi. Si les obus filaient dans l'invariable sérénité du vide, on pourrait dès l'abord réaliser une parfaite justesse de tir. Mais le vent influence la course du projectile, la fait dériver, l'abrège ou l'augmente, d'autant plus, vous le concevez, que la trajectoire monte davantage. Or la flèche pour nos 380 s'élève jusqu'à sept mille mètres. Au début de la guerre et même encore en 1915, on négligeait la diversité des courants aériens, on y allait à lure-lure, au sentiment. Y avait-il du vent, vous allongiez de cent, deux cents mètres, comme ça, à vue de nez. Le premier coup des canons à grande portée frappait souvent à une demi-lieue du but, on devait tâtonner avant de toucher en plein. Grave inconvénient; car, sans compter les accidents causés dans nos propres troupes, ces essais préalables nous coûtaient fort cher, les grosses pièces n'étant capables que d'un nombre limité de décharges. Grâce à vos données, l'efficacité de nos bombardements s'est trouvée non pas doublée, ni triplée, mais bien décuplée.

Cette « théorie » ne nous apprenait rien. Mais elle était faite sur un ton cordial qui nous plaisait. Et puis nul n'est insensible à la certitude de contribuer de manière appréciable à de fortes entreprises.

Le général désirait assister à l'un de nos sondages. Avec son état-major il nous accompagna dans le pré jusqu'au théodolite. Sa curiosité faillit nous perdre le ballon. Comment dire à ces grands chefs qu'on n'a pas confiance en leur adresse ? Ses doigts inexpérimentés ne manœuvrèrent pas les molettes selon les inflexions du vol. Heureusement on put rattraper dans la lorgnette le fugitif, et comme la visibilité se trouvait être exceptionnelle, on le suivit jusqu'à plus de sept mille mètres de haut. Ce qui sembla le plus intéresser l'assistance, ce fut la justesse avec laquelle le calculateur, jouant de la règle

et de la rose sur son graphique, au fur et à mesure qu'on lui lisait les angles, dictait ses déductions.

— Merveilleux ! tout simplement merveilleux ! répétait le général. C'est la première fois que je vois opérer aussi vite.

Le lieutenant était aux anges. Et tout animé, tout guilleret :

— Chaque station a son truc de développement particulier. Je dois le mien à l'un de mes hommes, un professeur agrégé...

— Ah ! ah ! Tiens ! tiens ! Un gradé ?

— Non, mon général, un simple soldat.

— Curieux, très curieux. Est-il ici ? Présentez-le-moi : je voudrais écouter sa démonstration.

On courut à la guimbarde, où huit heures par jour Lemouy s'écarte du monde. Je vis quelques mines scandalisées quand il apparut. Ce nabot, grichu, sale et mal ficelé, dont le regard d'ahuri révèle si peu l'intelligence, l'emportait peut-être sur tous ces polytechniciens par la science mathématique et faisait pourtant au milieu de leur troupe dorée l'effet d'un pauvre être miteux.

La leçon fut une scène encore plus piquante. De sa voix tremblotante et fluette, Lemouy rappela quelques principes géométriques, puis entama le raisonnement. A cause de sa myopie, il avait le visage contre la planche à dessin, et les casques glorieux, penchés au-dessus de son humble calot, lui faisaient une couronne prestigieuse. Il y eut deux ou trois objections qu'il réfuta doucement. Et sa discussion aboutit à la pleine justification du système. Il fut remercié, complimenté.

— Monsieur, lui dit fort poliment l'éminent militaire, il serait à souhaiter que tout le monde comprît comme vous son devoir et remplît aussi bien le rôle qui lui est dévolu. Comment se fait-il qu'en trois ans, avec une telle supériorité, vous n'ayez pas obtenu le galon le plus modeste ?

— Il y a quelques mois seulement, bégaya Lemouy, que je suis à la météorologie. Jusqu'alors, depuis ma mobilisation, je n'avais accompli que des besognes manuelles. Mon régiment territorial posait du fil de fer barbelé, creusait des boyaux, transportait du matériel. Comme je ne suis pas très vigoureux ni très adroit, je ne me distinguais que par mon incapacité. Je ne pouvais faire un caporal.

Le général leva les bras et les laissa retomber dans un geste de renoncement.

— Hélas! soupira-t-il, toujours ce problème de l'utilisation des compétences...

Mais il détourna la conversation qui devenait gênante. On se dirigea vers les automobiles. Au moment des saluts et des congratulations, il remarqua le moulin à vent juché sur un poteau et partit d'un bon rire :

— Amusant, très amusant.

Je pensai à part moi : Que n'as-tu, vieux frère, glissé le nez dans l'atelier!

Il y eût découvert Zozo que nous avions eu juste le temps d'y enfermer tout harnaché, sa charrette au derrière, déjà prêt pour la promenade.

—

Une semaine de surmenage. Cette affluence soudaine et ces dispositions nouvelles de l'artillerie présageaient une grosse affaire. Un soir, des ordres multiples nous ont prescrit de sonder le plus haut possible avant l'aurore. Il n'y avait plus de doute : les bombardements qui précèdent l'attaque allaient commencer. Nous pestions de voir la bruine nous abaisser le plafond à moins de cinq cents mètres; et dès qu'une déchirure se produisait dans le voile, nous reprenions sans nous lasser nos tentatives. Parfois l'un de nos postes de l'avant atteignait, plus heureux, les régions supérieures et nous transmettait téléphoniquement sa série de chiffres, à l'aide de laquelle, par analogie, nous complétions la nôtre.

Le lieutenant, qui devait pendant l'offensive fournir quotidiennement deux prévisions à l'Etat-Major, pensait qu'il y allait de son honneur de les donner encourageantes. De quel ton de supplication le premier jour invoquait-il le sergent, son inspirateur, pour qu'il se prononçât dans ce sens!

— Oh, dites! cela va s'arranger, n'est-ce pas? Allons! je leur mets « passable à assez beau ».

Mais l'autre, inébranlable :

— Certainement non. Tout indique la menace d'un déluge. Regardez les dépêches du B. C. M.; partout de la baisse.

— De quoi aurons-nous l'air? Ils ont besoin de beau temps.

— Nous n'y pouvons rien.

L'on écrivit : « Temps pluvieux avec éclaircies. » Or, le matin du lendemain fut radieux. Il est vrai que plusieurs averses compromirent l'après-midi. De cette manière on put triom-

cher. Mais le lieutenant s'en voulait de n'avoir pas écouté ses désirs. Et dès lors il n'édita plus que des promesses optimistes, dont le ciel faisait ensuite d'absurdes fariboles.

Je tenais le téléphone et correspondais sans arrêt avec la station centrale, avec nos postes, avec les unités d'artillerie, l'aéronautique, d'aviation, avec les compagnies spéciales chargées de l'émission des gaz. A peine aux repas pouvais-je manger quelques morceaux entre deux communications. Vers onze heures du soir, je m'étendais tout habillé sur mon lit, la lampe allumée sur la table voisine. Mais les appels de la sonnerie, les allées et venues des camarades, qui par équipes opéraient de deux en deux heures, m'empêchaient de reposer. La maisonnette tremblait aux éclatements de la canonnade. Dehors, à travers le feuillage du verger, on voyait vers le Nord une lueur immense et le magnifique épanouissement des fusées éclairantes...

Dans notre fatigue cependant nous avions pour stimulant la conscience de servir. Un charmant officier qui, la semaine précédente, nous avait visités à plusieurs reprises, un capitaine d'A. L. G. P., nous adressait ses remerciements : « Nous n'avons pu à cause du brouillard observer qu'une chute. L'obus est tombé vingt mètres trop court et vingt trop à droite. Ce n'est pas trop mal, n'est-ce pas? C'est votre travail. Continuez de me tuyauter. Faites ce que vous pourrez. Même approximatives, vos notations me sont utiles dans mes ténèbres. »

Il y eut l'intermède divertissant. En raison de l'importance de l'action militaire, une demi-douzaine de savants météorologues s'étaient, pour une conférence, donné rendez-vous dans notre réduit, les colonels X et Y, célébrités de l'aéronautique, quelques directeurs d'Observatoires. Ces mandarins, dont plusieurs ne manquaient pas d'assiette, emplissaient notre local exigu. Toutefois le régal du spectacle compensait cet embarras.

Au milieu de ces personnages, notre chef faisait une pauvre petite figure. Il fut au supplice quand le colonel Y lui dit d'un ton enjoué :

— Allez-y de votre précision comme si nous n'étions pas là.

Le malheureux, n'osant recourir aux lumières de son conseiller habituel, s'affolait secrètement et s'apprêtait à bafouiller. Par bonheur, l'une des sommités eut cette idée originale :

— Si nous en faisions, nous aussi, des prévisions : chacun

de nous, voulez-vous, écrira de son côté la sienne. Puis nous comparerons.

La fantaisie les amusa. L'on se leva pour regarder le baromètre et sa tendance ; on se passa le carnet de sondages et la liste du B. C. M. où sont exposées les constatations faites dans les principales villes d'Europe. Mais l'un de ces messieurs ayant demandé la collection des isobares des trois derniers mois, pour y chercher un état atmosphérique analogue à celui d'aujourd'hui, un autre objecta :

— Depuis quinze ans que je m'adonne à l'étude du temps, je n'ai jamais relevé de situations identiques. Il serait plus aisé de voir deux feuilles d'arbres coïncider par leurs contours et le dessin de leurs nervures.

Lorsqu'on énonça les diverses opinions, elles se ressemblaient par la fidélité circonspecte avec laquelle on y attribuait au lendemain ce que nous avions dans l'instant même. L'un des augures avait brodé sur le canevas réglementaire, et, prophétisant des bourrasques avec fortes ondées, ajoutait assez drôlement : « Médiocre pour l'artillerie et l'aviation, assez bon pour l'infanterie. »

Brave infanterie, me disais-je, que les nuées se soulagent *comme vache qui pisse*, elle n'a pas à le trouver mauvais !

Notre lieutenant, sans en avoir l'air, suivait le dépouillement des conjectures avec l'avidité qu'on imagine, cueillant de ci de là les éléments d'une petite composition qui ne risquait pas d'être moins juste que les autres.

—

Si je devais organiser un cabinet météorologique, j'aurais dans un local deux ou trois rainettes, avec de petites échelles : ce serait mon baromètre. Quelque ancien berger, affligé de cors et de rhumatismes, me renseignerait sur l'humidité relative. Il soignerait mes grenouilles, les approvisionnerait de vers ou d'insectes et changerait leur eau. Ce connaisseur du temps me dicterait des prévisions que j'enverrais scrupuleusement au Bureau Central. Je serais sans doute estimé pour ma perspicacité scientifique.

Avant-hier, comme je flânais dans le jardin, notre voisine, la mère Bridois, ramassait ses pommes. Elle est assez prompte au bavardage.

— Vous v'là à respirer le bon air, me dit-elle. J'espère qu'il ait beau aujourd'hui !

J'avais vu tout à l'heure une hirondelle raser le sol. J'oublie na prudence professionnelle et feignant d'interroger les nues :

— Hum ! hum ! opiné-je, cela pourrait bien se gâter. Il y ura, je crois, des averses d'ici demain.

— Dame ! vous le savez ben, vous autres, puisque vous êtes omment que vous appelez ça, des métallurgistes.

— Nous nous trompons aussi.

— Tout de même ?

Ce matin, je passais devant sa porte.

— Eh ! Msieu ! me crie-t-elle, entrez donc, que je vous cause.

Je la suis. Il y avait sur une table une douzaine de belles ommes.

— Prenez-les. C'est pour vous.

— Comment cela, madame Bridois ?

— Ben vlà. Vous vous rappelez, avant-hier, quand je vous arlions du temps, vous m'avez répondu : Sûr, il pleuvra. Je 'aurions point cru. Je devions couper notre blé, je l'avions oint fait, par rapport à ce que vous me promettiez de l'iau. Ben, c'était vrai : il a plu. Je vous devons ben ça. Prenez mes ommes. Si, si, puisque c'est de bon cœur que je vous les ffrons.

La mère Bridois me suggestionne. Je sens que je vais admettre mon infaillibilité.

ROLAND BRÉAUTÉ.

AVANT LA VICTOIRE

—

COMMUNION

Pour ressembler aux morts tout revêtus de terre,
Les cœurs se sont faits durs, pesants et solitaires.
Qu'êtes-vous devenus, nerveux enchantements
Qui scandiez en musique intime nos tourments
Et consoliez les sens affligés des artistes?
Le triste d'autrefois n'est plus le même triste,
Et l'on a désappris à s'émouvoir de soi.
C'est pour les millions de soldats vieux d'exploits
Qu'on va grave, le front creusé, les paumes moites ;
Ce sont les mutilés, les os vifs sous les ouätes,
Dont s'occupent les yeux, jadis, d'un geste émus !
Eux, que mouillaient alors un beau vers pur et nu,
Un nuage, un oiseau, des feuillages d'automne,
C'est la Presse, à la fois tragique et monotone,
Qu'ils lisent, sans songer ailleurs, sans même ouvrir
Les pages où du rêve encor pourrait s'offrir !

Dormez, vieilles Beautés trop douces pour cette heure !
L'océan de sanglots que la planète pleure
N'entendrait pas Orphée à la proue accoudé !
Le sel de l'amertume en tous lieux débordé
Se sèchera moins vite encor que le carnage.
Dormez ! Vous n'avez plus de sens ni d'apanage,
Des symboles de l'art il ne reste ici-bas
Que la Mère et le Fils des antiques Piétas.

Dormez ! Courbe adorable, inflexion des strophes !
Et vous, les déités chastes des philosophes
Dont les faces rêvaient au carrefour moral !
Et toi, pays du songe, avec ton fond astral,
Tes clairières d'amour et tes parcs peuplés d'âmes,
Dors ! Il n'est plus de fleurs, d'odeurs et de dictames...

— Et toi ! Ne gémis point comme dans l'ancien temps
A cause de la pluie et du vent insistant.
Vois : le vide a soufflé sur la maison charmante,
Tu rentres, misérable, un soir sous la tourmente,
Le silence... l'étrange horreur du corridor...
Qu'est-ce ? Il y a là-bas les portes de la mort
Qui roulent sur leurs gonds à chaque tir de pièce !
Fusses-tu plus à plaindre encore, que serait-ce ?
Nous nous sommes chacun abdiqués, tous les cœurs
Battent d'un rythme unique à l'unisson du chœur,
Il n'est plus, en ces jours épiques, de souffrance,
Sinon celle qu'on peut confondre dans la France !

1916.



NUIT PARISIENNE

La lune de mai dans les branches,
Par la ville au silence éteint,
Etend de molles flaques blanches
Sur les vieux pavés indistincts.

Les bancs ont leur nocturne étreinte
Où, bouche à bouche, langoureux,
Emmêlés dans l'ivresse sainte,
Se respirent les amoureux.

Là-haut, une vitre se ferme :
Quelque femme aux cheveux épars
Couchant son beau corps jeune et ferme
Songe à son soldat, quelque part...

★

LE SANG COULE...

Emile, Henri, Michel, Pierre, Jean ou René !
Voici pourquoi, du fond des jours, vous étiez nés !
Pour tuer ces tueurs, et mourir de leurs armes,
Et nous laisser béants méditer dans les larmes !
On ne peut pas s'habituer ! — Tout est pareil
Depuis trois ans déjà qu'un océan vermeil
Bat de son mascaret la face de l'Europe...
On ne peut pas ! Le sang est sur le mont Rhodope,
Et sur l'alpe et le steppe et la Flandre et l'Artois,
Le sang est sur la cime et la plaine et le bois
Et la dune picardie et le sable persique,
Et les vieux Dieux ont soif de la pourpre toxique !
Le sang est sur la terre et fume ardent, amer,
Comme la mer. Le sang est aussi sur la mer.
Il est partout ! Partout il coule à pleines veines.
On ne voit plus que lui, qui bout, gicle, se traîne,
Mousse, stagne... Et l'esprit s'y noie à le penser !
On se récuse ; — ou veut seulement soupeser
Ses chances, ignorer le prix de chaque avance... —
Mais on sent rougeoyer l'horrible redevance ;
Et les routes, où vont les bataillons vengeurs,
Sont des canaux de sang ; et tués ou tueurs,
Tout est meurtre, sanie, hécatombe et carnages,
Dans la boue où des corps déchiquetés surnagent.
Dessous, c'est la blancheur déjà des ossements
Des premiers morts, des premiers ans d'égorgements...
Et je médite, vaine, oisive, horrifiée,
Et d'autres, comme moi, l'âme suppliciée,
Sont là, pour qui l'on meurt, pour qui tombent là-bas
Ces soldats inconnus qu'on ne nombrera pas ;

Impuissance, où ! le cri mystique demeure seul
Où, long rosaire humain et secret viatique,
On égrène vos noms, jeunes frères d'Abel,
Emile, Pierre, Henri, René, Jean ou Michel !

1916.



AMOUR

Je savais bien t'aimer, adorable visage !
Je t'avais chaque jour, tu comptais dans mon cœur
Comme l'or de l'avare ou le livre du sage,
Ou le sang qui nous bat aux veines sa vigueur.

Tu m'étais la clarté qu'au réveil on respire,
La forme où le regard vient toujours se poser,
Le bonheur le plus haut auquel le cœur aspire,
Le tremplin d'où l'élan le plus fou peut s'oser.

Je savais bien ton prix, et la mélancolie
Des absences, malgré leurs mobiles plaisirs,
Et, sous des cieux plus chauds, de quelle nostalgie
La brume d'un matin natal vous peut saisir !

Oui, je savais t'aimer entre tous biens du monde
Avec un sûr amour, jaloux, fier, exalté,
Avec la confiance et l'attache profonde
Dont l'émoi le plus neuf est d'avance hérité ;

Mais je ne savais pas encor de quelle transe
On peut être par toi jusqu'aux nerfs déchirés ;
Et la Mère, la Mère au cri de délivrance,
N'a pas de son enfant les flancs si labourés,

Que mon cœur par moments ne le fut pour toi, France !

HARLETTE FERNAND-GREGH.

EN SYRIE

—

Peu de semaines avant la guerre, je rencontrais à Ba'albeck un vieil ami de la Syrie, archéologue et psychologue, qui avait fouillé le cœur du peuple aussi bien que les tombeaux de Sidon et les ruines romaines de Pétra.

Nous étions remontés à l'enceinte extérieure de l'acropole, au-dessus de ce trilithon gigantesque qui renferme les plus gros monolithes du monde. Ma volonté de voir et de retenir tendue avec toute la force de mes nerfs, je regardais autour de moi le chaos de marbre dressé sur sa formidable terrasse, dans la plaine rouge et féconde que barrent, au Levant et au Couchant, les deux chaînes syriennes. Le Liban venait de cacher le soleil, et l'occident étalait du chrome pâle à côté d'ombres déjà violettes. Derrière les premières crêtes s'en dévoilaient d'autres, que la lumière avait cachées et où quelques neiges scintillaient en pentes lisses. Du rempart où je dominais toute l'accumulation des débris, je voyais loin dans la plaine de Célésyrie, si profondément loin que j'avais l'impression du désert, de l'espace indéfini, toujours semblable, toujours plane, s'enfuyant sous les horizons, sans aucun arbre pour y dresser des plans successifs. Sur la clarté pâle de cette terre, une clarté faite de rose, de blond, et d'un peu de sang, une clarté de chair jeune, tout relief ressortait plus nettement. Un troupeau de moutons, — les moutons syriens à grosse queue, — défilait vers un campement métaouli sombre, ramassé comme un animal à l'affût. Jarres sur l'épaule, sveltes dans les longues chemises bleues, nouées à la ceinture, qu'on nomme *mlayeh*, quelques femmes revenaient de la fontaine, et elles nous rappelaient aussi bien les lignes pures de Tana-

gra que les évocations bibliques. Mais voici deux mille ans qu'elles passent ainsi, dans les mêmes vêtements, avec les nêmes gestes et la même beauté d'attitudes, indifférentes au emps qui transforme, immuables habitantes d'une terre igée...

Au sud, un bloc titanique, un de ces blocs pesant plus de nille tonnes, et devant lesquels l'imagination moderne reste lésarmée, se détachait devant les falaises, avec une curieuse llusion de transparence qui lui donnait l'aspect d'une masse le tourmaline... Les bruits du village voisin arrivaient très liffus et ne troublaient pas la majesté silencieuse d'Héliopolis. De tous les vergers qui nouent autour de l'acropole une ceinure de vie, montaient des chants d'oiseaux; il semblait que e fût là un domaine inviolable où il ne fallait pas craindre es vautours embusqués dans les chapiteaux vertigineux.

— La terre des cavernes, murmura mon compagnon en egardant les nombreuses portes qui fermaient les chambres funéraires du rocher abrupt.

A mon silence, il devina que j'attendais ses paroles et poursuivit :

— Au milieu du grand soleil qui chauffe les passions, partout des ouvertures sombres ! Parfois, comme celles-ci, elles veillent simplement sur la mort, mais fréquemment elles dissimulent des secrets, pétrissent des volontés, préparent des actes, lentement, silencieusement... Ces contrées ne sont pas es alambics actifs où se distillent les trames compliquées de notre moyen-âge... Non !... Jamais la Syrie ne fermentera, apparemment... Toutefois, dans chaque cœur, arabe et chréien, montent des aspirations, couvent des haines politiques ou religieuses, et le plus souvent réunies... Le voyageur ne voit pas la Syrie telle qu'elle est. Habituez-vous à la considérer comme une boîte à double fond. Au-dessus, des babioles, des fanfreluches, des amusettes... En dessous... Mais sait-on jamais ce qu'on trouvera en dessous ?...

— Je ne saisis pas bien...

— Un exemple : par khaloué druse, on entend généralement l'église de cette secte musulmane, légèrement chrétienne et pas mal païenne. Eh bien ! Le khaloué n'est pas une église... On y donne l'instruction, et pourtant je ne l'appellerai pas non plus une école... Un mot plus juste serait « le lieu d'ini-

tiation aux sept degrés »... L'initiation, ça fleure déjà un peu le mystère !... Ces sept degrés font-ils encore partie des fanfreluches, ou bien l'un d'eux appartient-il déjà au double fond ? Une seule vérité pourrait y répondre : *le Druse n'aime pas le Turc*... Pour les musulmans, c'est la même chose... Leurs soufis... Vous savez ce que sont les soufis ?... Dès les origines de l'islamisme se fondèrent des sociétés secrètes, disséminées en vastes confréries. Entourées de voiles si épais qu'elles échappent à nos yeux, elles étendirent leurs rameaux sur toutes les contrées soumises à Mahomet. On transforma bien le soufisme en science occulte du Coran, on écrivit ses enseignements théologiques, on lui donna une façade philosophique de Contemplation de Dieu ; on prescrivit aux soufis la retraite annuelle de quarante jours, le silence absolu, la méditation, la concentration de pensée et le jeûne, à propos duquel Abou-Bekhr-el-Razi écrivait : « Le corps est comme un lion affamé ; si tu lui donnes assez de nourriture, il prendra des forces et dévorera ton âme. » Bien vite, cependant, tout cela devint le paravent de la politique. Dans les couvents des derviches, dans les zaouïas d'Arabie, de Cyrénaïque, du Darfour et du Maroc, on a débattu plus de plans de campagne, de soulèvements ou de suppressions violentes, que d'interprétations coraniques. Fréquemment, soyez-en sûr, les pèlerins qui traînent leurs sandales sur la terre du Prophète sont plus anxieux de porter à destination une instruction confidentielle que de sauver leur âme. Ainsi, sans qu'un billet soit écrit, des mots d'ordre peuvent circuler de Téhéran à la Mecque, de Bagdad à Fez, de Stamboul à Calcutta. Parfois les zaouïas suivent des politiques séparées, et je n'admettrai jamais que les sociétés secrètes de Syrie soient d'accord avec les meneurs sénoussistes et les continuels tracasseurs de nos possessions africaines. Car dans le double fond de la boîte, nous trouvons de nouveau un indice : *les Arabes de Damas, de Ma'an ou de Médine détestent le Turc*.

Certes l'élite intellectuelle de la Syrie a eu envers les Ottomans un mouvement de réelle fraternité, lorsque la révolution eut renversé Abdul-Hamid. Comme nous, ils espéraient de cette révolution une aube de liberté et de justice. Comme nous, ils ont vibré d'admiration pour les jeunes audacieux du Comité Union et Progrès, et pour l'élan de l'armée de Salo-

nique. Dans l'idée de nation qui germait, ils avaient cru voir le rachat du pays et la fraternité... La volonté autocrate disparaîtrait devant celle du peuple ; le nouveau régime travaillerait à régénérer le pays, à créer des routes, à mettre les terres en valeur. Mais dès les premières séances du Parlement, ces illusions se sont évanouies comme de fugitives volutes de fumée. A la place des héros, on ne découvrit plus qu'une bande d'arrivistes sinistres, prêts à prendre pour leur compte les procédés du Sultan Rouge. L'arbitraire et la concussion continuaient, mieux organisés qu'auparavant...

Après avoir parlé de la lutte inlassable des orthodoxes russes contre notre influence en Palestine, nous en vînmes aux Israélites, et je pus me convaincre que mes observations ne m'avaient pas trompé. Askénasims, séphardims, yéménites et boukhariotes s'entendaient moins bien que ne le ferait supposer la grande solidarité d'aspirations et d'intérêts sionistes. Un fossé profond sépare en effet les Askénasims des autres sectes. Tous ces hommes, pourtant si fidèles à leur race, se sont amalgamé maints atomes des pays dont ils proviennent ; tant qu'ils restent dispersés par le monde, leur idéal peut les unir, ils se croient des frères inséparables ; mais après le retour au berceau du judaïsme, ils s'aperçoivent que le cœur, l'esprit, les tendances ne s'accordent plus aussi bien, et la prononciation latine ou tudesque de l'hébreu éveille dans leurs âmes de lointaines antipathies de peuples. Eux aussi faisaient partie du double fond syrien. Des suspicions, des colères grondaient contre ces Askénasims allemands qui, loin d'être venus pour retrouver uniquement une patrie, s'opposaient à notre influence et préparaient l'action germanique, tout comme les Templiers de Caïffa menaient la guerre contre le Carmel.

Ne soyons donc pas étonnés de lire, dans les communiqués de Syrie, que des régiments druses, arabes et israélites ont contribué, par leur grand courage, au succès des opérations. Le double fond de la boîte a été ouvert ; les Druses et les Arabes se sont élancés sur l'ennemi turc. Quant aux Juifs, ils nous montrent, en Orient comme en Europe, qu'ils n'ont rien de commun avec les faces louches arrivées de tous les ghettos d'outre-Rhin. Leur attitude est nette et loyale. Ils sont des nôtres et le prouvent, de Jérusalem à Damas, comme leurs

frères le prouvent chaque jour, héroïquement, sur les champs de bataille de France. Ils ne combattent pas les Turcs, eux, mais les Allemands qui, peu à peu, rongeaient la Turquie, lui enlevaient ses produits, ses services publics, ses chemins de fer, ses richesses archéologiques, presque sa liberté de pensée...

— Ils ont imprimé leur sceau de possession jusque dans ces ruines, dit mon compagnon en étendant la main vers le Temple de Bacchus où pendait, entre les délicates sculptures, l'horrible plaque commémorative de la visite du Kaiser.

Une lame de fond a roulé ; depuis le sud de la Palestine, elle a refoulé devant elle la horde teutonne qui s'enfuit, valise bâclée, vers l'ultime espoir de la Bagdad-Bahn.

Mais pour préparer la ruée victorieuse, réfléchit-on toujours suffisamment au travail formidable qu'ont accompli les contingents anglais d'Egypte, depuis l'époque où ils battaient, sur le canal de Suez, les colonnes turques amenées au prix de pertes énormes par les organisateurs allemands les plus réputés ? Malgré la chaleur, la sécheresse, les traîtrises du sable, et le harcèlement continu par les réguliers turcs, le désert a été dompté... Bien mieux ! Il a cessé d'exister. Car pourrions-nous encore qualifier de ce nom les territoires où passent les trains de munitions et les colonnes automobiles, où la canalisation apporte l'eau à chaque halte ?

....

Pour accompagner la marche victorieuse, une seule population de Syrie n'a pas fourni de légions ; avec les Anglo-Français ne marche aucun régiment maronite...

Ah ! quels remords doivent parfois hanter ceux qui refusèrent leur engagement au début de la guerre ! Il en serait descendu vingt, trente mille pour s'embarquer vers nous ! N'étaient-ils pas « nôtres » depuis les croisades ? Avant de quitter la Syrie, saint Louis n'avait-il pas écrit à leur Patriarche et à leur Prince : « Nous considérons les Maronites comme une partie de la nation française établie au Liban » ?... Neigeuse aux cimes, bleue de brouillard tiède aux altitudes moyennes, et si tôt rougie à ses pieds dans les ors d'automne, la montagne n'aspirait-elle pas, symboliquement, à rappeler nos trois couleurs ?

Les Maronites ont payé cher leur fidélité à notre cause. Par ordre des Allemands, une ceinture de baïonnettes fut

établie autour du Liban; aucun approvisionnement ne passa. Au-dessus des terrasses patiemment conquises sur le roc, et qui font songer à un escalier de géants, le peuple martyr voyait la plaine de Beyrouth couverte de ses mûriers, le poste où avaient veillé les gendarmes libanais aux uniformes de zouaves, le célèbre bois de pins plantés dans les dunes rouge, la grande ville lumineuse devant l'outremer de la Méditerranée ; mais, entre lui et cette délivrance, le cercle inflexible répétait : « Tu ne mangeras pas ! »

L'an passé, Monseigneur Pharès me racontait, avec des larmes plein les yeux, ce qu'il avait enfin pu apprendre. Des villages entiers étaient morts, et, dans la montagne, on en arrivait à envier ceux qui trouveraient des frères assez vigoureux pour les traîner au cimetière et ne pas laisser leurs cadavres pourrir devant les maisons.

Nous venons enfin vous rendre à la liberté, fidèles héros ! Vous avez souffert. Vous n'êtes plus qu'une poignée, mais votre race n'est pas de celles qui courbent longtemps le front sur les misères et les deuils ! Bien vite, nous verrons renaître votre montagne. Ivre de liberté, elle sera tout de suite au travail. Le soir de l'exaltation de la Croix, comme aux temps heureux, les bûchers feront de nouveau monter en une chaîne immense leurs flammes triomphantes. Déjà au printemps prochain, dans les modestes églises à double coupole, les cloches des Rameaux enverront de crête en crête, de vallée en vallée, leurs tintements joyeux ; les campagnards cueilleront les fleurs pour en orner les cierges des enfants... La vie simple, patriarcale aura recommencé, mais, cette fois, sous l'égide si longtemps désirée de la France.

. . . .

Que de souvenirs remontent à ma pensée en lisant les communiqués successifs de la victoires syrienne ! Arak-el-Emir, campé sur ses terrasses, et défendant son temple ammonite ; Derra'a et sa ville souterraine, attribuée aux Amorrhéens ; vestiges des grandes villes bâties par Rome à l'est du Jourdain, contre le désert : Masada, « la forteresse de montagne », Gérasa, Amman, qui fut Philadelphie, Pétra, plus célèbre par ces tombeaux nabatéens que par les monuments admirables massés à la sortie de l'étroite gorge; El-Kérak, la « Pierre-du-Désert », le château des croisés, encore debout

dans sa hautaine splendeur ; Sidon et ses nécropoles, où se firent inhumer les riches Assyriens et Perses. Le Haouran aux plateaux de lave et aux montagnes plus creusées qu'une éponge ; les monastères du Liban, perchés dans les sites inaccessibles et magnifiques...

Tous ces tableaux se bousculent devant moi. Sur chacun d'eux, en relisant la prose officielle et quotidienne, je vois se mouvoir Anglais, Australiens, spahis et légions locales commandées par nos officiers. Je voudrais en parler longuement, raconter leur poésie, réveiller leur histoire morte ; mais la charge, passant dans son tourbillon de sable ensoleillé, nous a emportés plus au nord, au cœur même de la Syrie, à cette ville de Damas, que les Arabes appellent Esch-Cham, comme tout le pays, pour montrer qu'elle en est le résumé radieux.

Damas ! Emanation du Paradis, cité que Mahomet regarda sans vouloir y descendre, par crainte de perdre le ciel après sa mort, s'il y habitait dès cette terre !... Damas avec sa large oasis d'arbres fruitiers, entre lesquels courent les lianes et les vignes, ses deux cents mosquées dont les minarets lancent ensemble, vers le désert fauve, la prière à Allah !...

Posséder Damas est un symbole. La mosquée des Ommiades n'est-elle pas presque aussi sainte que la mosquée d'Omar à Jérusalem, et la Kabba'a de la Mecque? « Si un homme vivait mille ans, et qu'il y entrât chaque jour, il y verrait ce jour-là ce qu'il n'aurait pas aperçu la veille », avait dit le Khalife. L'Islam concentrait là sa science, sa dévotion, ses œuvres, ses trésors et ses légendes. La medressé Achrafiŷeh possédait une pantoufle du Prophète, que vola Tamerlan. Celle de Rokniŷeh détenait, sur le tombeau de Rokn-ed-Dîn, un exemplaire miraculeux du Coran : celui qui prêtait sur lui un faux serment périssait aussitôt. Et de son sépulcre, le très saint Abou-Omar reprenait ceux qui se trompaient en lisant les sourates sacrées.

Je me rappelle une arrivée à Damas, un soir d'avril. Nous avions longé le Barada, dans la coupure étroite de l'Antiliban qu'il a transformée en un prodigieux jardin. Entre deux lignes de peupliers argentés, tous les arbres étaient en fleurs, amandiers, pêchers, abricotiers et cerisiers. Au douar d'El-Hami, quand nous eut rejoints la route postale descendue par la vallée de l'Oued Meitheloûn, nous avons gagné sur la rive

auche une piste à peine tracée et qui, par moments, se perait dans l'eau. Derrière les buissons, la large voie carrossable s'animait d'abois rageurs, de roulements, de la révolte eu glante d'un dromadaire... Le ciel jaunissait déjà lorsqu'à Doummar, nous avons quitté le fleuve pour gravir une sente ure, rocailleuse, qui nous mènerait, très haut, à un belvédère aturel du Djebel-Kasyoûn. Nos chevaux allongeaient le pas, ans s'inquiéter des cailloux qu'envoyaient rouler leurs saots, tout impatients, eux aussi, de voir au loin le désert, leur atrie, et d'en aspirer le souffle sauvage.

A notre gauche, le soleil, énorme disque d'or fondu, d'où artaient les grands rayons, très pâles mais visibles, d'une uréole, frôlait les crêtes libanaises, et il fallait toute la rapiité de notre ascension pour qu'il restât là, accroché à la monagne, comme arrêté dans sa course.

Les neiges de l'Hermon se teintaient, perdaient leur matité, e polissaient ainsi que de vieux marbres. Une brise d'ouest uivait le Barada, faisant frissonner le flot de pétales, ployant es hauts peupliers en un roulis d'écume. Grossi par une crue le fécondité, le torrent de fleurs montait entre ses berges roites et rouges, et ondulait vers Damas.

A un coude du sentier, nous mettons pied à terre pour gagner un point d'où nous pourrons admirer, sans gravir le ommet foulé par Abraham...

Une arête, maintenant toute sanglante, a enfin caché le soeil. Je monte plus vite... J'ai hâte... Tout à coup ma tête déasse le bord du roc. Je ferme les yeux. Je ne veux pas voir ela par gradins, et je ne lève les paupières que lorsque je suis lebout sur l'observatoire...

Alors je demeure en place, les mains serrées contre ma poirine. C'est beau !... C'est beau avec outrance, entièrement. C'est oétique et doux, d'une seule teinte, avec une perfection d'arangement, un rythme d'ensemble qui m'empoigne.

Le soleil couchant n'a pas enflammé le ciel. Il a laissé derière lui un ton uniforme rose, timide, qui plaque des reflets usque sur la verdure. Je domine une étendue immense. Une légringolade qui débute sous nos pieds y dévale en oblique, ans aucune trace de végétation, mais avec une brusque attéuation de couleur.

Etonné par les dimensions et l'harmonie du tableau, mon

regard court tout de suite aux lointains inquiétants où commence la solitude. Le rose s'y tempère d'un gris délicat ; il ressemble à des plumes d'oiseaux qu'on se rappelle avoir déjà vus, et se confond dans une ligne de nuages tourterelle. Malgré le coup de pinceau plus vif qui le borde, n'est-ce pas une illusion, ce bandeau très uni, tendu sur les premières steppes de sécheresse?

Vers le sud, l'horizon s'élève peu à peu, s'arrondit en courbe large d'un bleu et d'un rose superposés, qui ne se marient pas. La teinte diurne transparaît sous le lavis du couchant, à travers une atmosphère tellement pure que je distingue les détails des Touloul (1). Plus au midi encore, les monts du Haouran dressent un mur de cristal violet-rosé... Tableau merveilleux, brossé sans palette, et pour lequel un seul godet a suffi... Rose... Tout est rose, et reste dans le même rose pâli d'un grain de jaune, sans que les minutes successives l'assombrissent. Ce n'est pas la joie naïve des fleurs de pêchers, ni la violence du rose de Chine, ni l'enthousiasme du géranium-lierre, mais plutôt la résignation de l'hortensia qui commence à se flétrir... Rose, la terre qui s'enfuit à perte de vue sous mon regard. Roses, les pistes qui l'étoilent, et les douars qui la constellent. Rose, cette interminable file de chameaux qui allongent leurs ombres délicates, et me paraissent porter des charges formidables...

Mes yeux s'attardent au cadre, aux détails lointains, et reculent voluptueusement la minute d'admirer la pierre précieuse du joyau. Mais une fois qu'ils y sont ramenés, ils se fixent, s'hypnotisent. Le reste s'abolit. Je ne vois plus que Damas, large, puis rétrécie, semblable à une immense fleur de grenadier déteinte, et couchée, languide, au milieu d'une corbeille sombre où je devine des verts profonds sous la gaze mordorée qui les voile. Le Ghoûta aux noyers généreux sertit la gemme de son cercle d'abondance, vient mourir contre les parois nues de notre montagne, et serpente au loin, escortant jusqu'au Lac des Prairies le fleuve nourricier dont le miroitement plus vif perce par endroits le dôme de verdure.

Par un phénomène bizarre, l'air, si transparent lorsque je regardais les limites du tableau, interpose devant Damas un rideau d'une finesse extrême. La ville m'apparaît irréelle, ville

(1) Collines volcaniques.

de légende, de chimère. Toute rose elle aussi, ses ombres s'accentuent à peine. Cette infinité de terrasses ne se limite pas d'arêtes vives. Elles se fondent, arrondies, sans angles, sans aucune ligne nettement tracée, imprécises comme le souvenir d'un songe. Les innombrables minarets se dissolvent dans un ciel de même teinte. Entre les toits de terre, parfois, se dessine vaguement la coupole d'un arbre, l'élancement d'un palmier. Ils fixent les maisons luxueuses dont les patios suffisent à enclaver, comme un univers, toute une existence musulmane. Atténués, eux aussi, passés à travers le crible du silence, montent les mille bruits de la grande cité de trafic. Je devine la Rue Droite où passa saint Paul aveugle, les bazars encombrés, les cris, les marchandages, le tohu-bohu du conflit commercial entre dix races, au milieu de toute la pouillerie lumineuse...

Les soldats de l'Entente sont entrés à Damas! Pour la grande ville que ne purent jamais abattre les sièges ni les dévastations, s'ouvre une ère de prospérité nouvelle. Près de la Célésyrie et du Haouran si fertiles, la ville des Khalifes voit briller devant elle un avenir presque sans limites, avec l'amitié et l'aide que la France ne lui marchandera jamais.

ÉDOUARD DE KEYSER.

SOUS
LES MARRONNIERS EN FLEURS

(Suite [1])

—

IX

Ce fut pour ainsi dire sa dernière faiblesse. Rien désormais ne put avoir raison de sa sérénité. Nos vexations ne l'atteignaient plus. Il se disait que, si nous agissions ainsi, ce ne devait être qu'après avoir mûrement réfléchi. De mes silences ce n'était pas moi, mais lui seul qu'il rendait responsable : pour lui si peu adresser la parole, à quels impérieux motifs ne devais-je pas obéir ! Comme il était loin de nous qu'il imaginait autres et meilleurs que nous n'étions ! Comme il vivait dans un monde idéal ! Je ne pourrais pas affirmer que, lorsqu'il m'adressait la parole, ce ne fût pas avec lui-même qu'il s'entretînt. Et ce n'était plus pour me demander conseil au sujet de ses devoirs. C'était pour me parler — peut-être pour se parler — de l'histoire sainte qu'il commençait à apprendre en français pour les jours de catéchisme et à traduire du latin pour les jours de leçons. Mais pour sa joie intérieure il l'avait lue déjà et relue de la première à la dernière page.

Le Dieu terrible des armées, devant lequel il faut se voiler la face, tantôt parlait aux hommes environné de fumée, d'éclairs et de tonnerre, tantôt s'entretenait avec eux comme avec de petits enfants. Il y avait des plaines fécondes où les patriarches plantaient leurs tentes, et des déserts que les peuples se hâtaient de traverser. Comme si ce n'était pas assez des flam-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 488.

mes du soleil sur la morne Arabie et de leur réverbération sur les sables, il faut qu'au sommet de l'Horeb brûle en plein midi le mystérieux buisson qui ne se consume pas. Les anges descendent souvent du ciel, porteurs des conseils et des ordres de l'Eternel; ils marchent sur la terre absolument comme s'ils n'avaient pas d'ailes. Parce que les desseins du Très-Haut sont sur Rébecca, les chameaux d'Eliezer se couchent aux portes de la ville à l'heure où les jeunes filles viennent puiser de l'eau à la fontaine. Partout la présence de Jéhovah qui conduit son peuple par la main. Le merveilleux est la réalité de chaque heure. Comme les captifs de Babylone songeaient en pleurant à Sion disparue, Berlâne vivait là-bas, dans les plaines de Judée.

Puis Dieu lui-même, en une de ses trois personnes, descendait parmi nous. Et, depuis sa naissance dans une étable jusqu'au matin triomphal de sa résurrection, l'Evangile n'était qu'un long tissu d'enchantements. Par respect humain j'affectais de montrer que je n'étais pas ému par le symbolisme des cérémonies religieuses. Lui s'y abandonnait tout entier. Son visage, rayonnant pour Pâques, pour la Pentecôte, pour Noël, était couvert de tristesse dès le dimanche de la Passion, comme les statues d'un voile violet.

S'il ne lisait ni les livres de la Bibliothèque Rose, ni les œuvres de Jules Verne, d'Henri Conscience et de Paul Féval dont je faisais mes délices, il trouvait le temps de se familiariser avec les vies des saints. Il trouvait parmi eux des pontifes illustres et d'humbles moines, des reines et des paysannes, de grands savants et des ignorants qui ne pouvaient que réciter leur chapelet, des riches qui pour obéir à Dieu n'avaient pas quitté leur palais, des pauvres dont la vie s'était écoulée au fond des bois dans une grotte obscure et froide : ils se rassasiaient de pain dur et buvaient de l'eau d'une source voisine. Ils ne se seraient pas permis de cueillir les mûres des ronciers ni les prunelles des haies. Mais leurs miracles foisonnaient comme les épis d'une riche moisson. Ils commandaient aux éléments et charmaient les bêtes féroces. Leur pouvoir s'étendait même sur les anges du ciel et ils enchaînaient le démon.

C'était avec eux aussi que vivait Berlâne. Ces légendes dont je ne voulais retenir que la naïveté poétique étaient pour lui

des sujets d'édification. Il croyait au loup soudain domestiqué, à la croix apparue entre les bois du cerf.

A mesure qu'il se rendait compte de sa transformation, l'abbé Bichelonne devenait plus doux pour lui. Souvent il nous emmenait avec lui, surtout le dimanche après vêpres, dans les bois ou dans les villages les plus proches.

L'été nous prenions nos leçons dans le jardin du presbytère, sous des marronniers dont les longues branches attachées aux murs formaient berceau : leurs dernières fleurs rouges tombaient sur les pages de nos livres. C'était tout autour de nous l'habituelle torpeur des chaudes après-midi. Je songeais que ceux de mon âge s'amusaient près de l'étang du Goulot, barbotant dans l'eau tiède sous les regards des jeunes filles, que Robert et Georges se baignaient et qu'il y avait sur la chaussée, les surveillant, Mme Labrosse, et Mlle Gertrude, et d'autres demoiselles. Ici, dans ce jardin, je me sentais à l'écart de la vie de la petite ville. Des envies me prenaient de jeter ma grammaire latine sur le sable et de m'en aller. D'ailleurs je n'aurais jamais osé me baigner avec tout ce monde.

Je regardais Berlâne. Attentif aux paroles du vicaire, il ne tressaillait pas comme moi d'impatience. Rien ne manquait à son bonheur. Maintenant c'était sa tranquillité qui m'exaspérait.

Un an avant lui je fis ma première communion, au mois de mai. Et en octobre je partis pour le petit séminaire où il devait me rejoindre l'année suivante. Enfin j'allais donc être délivré de lui pour quelque temps !

X

Non : je n'en menais pas large ! Abandonné à mes propres ressources, pour faire le fanfaron, je n'avais plus Berlâne auprès de moi.

J'avais fini par m'illusionner sur moi-même. De le voir si obéissant à tous, j'étais arrivé à me considérer comme un foudre de guerre, de le voir si pieux, à me croire un cerveau d'homme libre. Maintenant qu'il me manquait, je me retrouvais tel que je n'avais jamais cessé d'être.

A l'entrée du petit séminaire, la voiture me déposa comme un colis, sous les murs de la chapelle, au milieu d'une espèce

de cour dont aucune barrière n'interdisait l'accès. Des marronniers — j'en retrouverais donc partout? — laissaient tomber en même temps leurs derniers fruits mûrs et leurs premières feuilles mortes. Je n'étais pas de voiture descendu seul, mais déjà les autres s'éparpillaient dans toutes les directions. J'en suivis quelques-uns au hasard pour aboutir à une autre cour fermée, celle-ci, de tous côtés. Je découvris le petit séminaire avec ses deux étages et ses toits mansardés. Je voulus m'habituer aux visages et aux manières de ceux que je voyais aller et venir autour de moi : j'y renonçai. J'en aperçus qui devaient être comme moi des nouveaux et avec qui j'aurais pu lier conversation : ils me paraissaient inabordables. Tous formaient des groupes. Si j'avais eu Berlâne à mes côtés, pour la première fois de ma vie j'aurais vraiment causé avec lui. Peut-être même, dans le désarroi où n'eût pas manqué de le jeter lui aussi ce brusque éloignement de notre pays, nous serions-nous juré une éternelle amitié.

Je m'ennuyai longtemps. Mes pensées se suivaient avec cette mélancolie monotone des lits alignés au dortoir sous leurs couvertures grises, quand il pleut à trois heures de l'après-midi sur les ardoises. Je n'avais pas l'habitude de la vie en commun. Par timidité mélangée d'orgueil dans mon pays je m'isolais.

Pareil à un mouton que le chien mord au jarret pour qu'il rejoigne le troupeau, je me tenais à l'écart tout en étant obligé de me mêler aux groupes de ceux qui jouaient de grand cœur. Divisés en deux camps, ils se renvoyaient balle ou ballon à coups de galoches ou d'échasses. Je me tenais toujours au dernier rang, non par peur de recevoir des coups, mais parce que ces jeux bruyants me semblaient sauvages : les plus impétueux, les chefs, avaient des échasses bardées de fer.

Je me liai avec Autissier qui me paraissait être beaucoup plus grand que moi, bien que nous fussions du même âge et qu'ayant commencé très tard à apprendre le latin il vînt d'entrer en septième : il y était avec des gamins dont le plus âgé avait trois ans de moins que lui. Parmi eux il avait vraiment l'air d'un « grand » et moi qui étais en quatrième je me considérais auprès de lui comme un élève de septième : on aurait dit que, moi aussi, j'eusse trois ans de moins que lui. La vocation à l'état ecclésiastique ne lui était venue qu'un peu avant

sa première communion. Tout de suite le vicaire de son pays — Saint-Pierre-le-Moutier — lui avait donné les premières leçons. On le disait assez intelligent pour passer, en six mois, de septième en cinquième,

En attendant, nous nous promenions ensemble, comme deux philosophes, à la récréation du matin. Je l'écoutais me parler de la ville où il était né.

Elle possédait une belle église du XIIe siècle, les restes d'un cloître et de remparts du XVe et quelques vieilles maisons. La grande ligne de Paris à Clermont la touchait en passant et, pour baigner ses murs, l'Allier n'aurait eu qu'à légèrement détourner son cours.

Plusieurs fois Autissier était allé à Moulins. Il en connaissait la cathédrale aux deux grandes flèches qu'on voit de loin, la tour mal coiffée, le Jacquemart et les vieilles maisons plus nombreuses qu'à Saint-Pierre-le-Moutier. Il avait entendu sonner les trompettes du régiment de chasseurs à cheval, et il me parlait avec enthousiasme de leurs shakos, de leurs dolmans bleus et de leurs pantalons rouges à basanes.

Il rêvait d'être lui-même un jour chasseur à cheval. Alors, pourquoi donc était-il venu au séminaire? Espérait-il pouvoir tenir d'une main le bréviaire, et le sabre de l'autre? Pour l'instant, cela ne nous inquiétait ni lui, ni moi. Je pensais seulement que j'étais beaucoup moins avancé que lui.

Il n'y avait chez nous qu'une église trop neuve, bâtie dix ans avant ma naissance. J'en trouvais trop clairs les vitraux et les fenêtres trop larges. Pas une de ces vieilles maisons pittoresques que j'aimais pour les avoir vues en images. Pour la première fois, en octobre, j'avais traversé une toute petite partie de Nevers, et je me disais que Moulins, que je connaissais pas, devait être bien mieux. Pour venir jusqu'ici, c'était la deuxième fois que je fusse monté dans un train après avoir roulé une heure et demie en diligence, et je m'étais senti pénétré d'admiration pour tous les employés du chemin de fer, depuis le dernier homme d'équipe jusqu'aux chefs de gare, sans oublier le mécanicien. Souvent j'avais rêvé au bonheur de ceux qui n'ont que quelques pas à faire pour venir s'accouder aux barrières des gares; ils entendent arriver les trains avant d'avoir vu d'eux autre chose que de la fumée. Puis la locomotive apparaît avec son large poitrail et son long cou. On ne voit pas ses

pieds ; elle préfère se servir de roues. Mère imposante des wagons qu'elle entraîne, ils la suivent, comme de petits veaux leurs mamans vaches.

Ils défilent en bon ordre, ne s'arrêtent pas toujours et font beaucoup de bruit en passant. On entre dans l'intimité des employés dont on finit par ne plus avoir peur. Le jour où l'on réussit à donner au chef de gare une poignée de main doit être marqué d'un caillou blanc. Et Autissier connaissait le chef de gare de Saint-Pierre-le-Moutier.

Nous nous promenions donc ensemble à la récréation du matin. Les autres nous regardaient tourner comme deux chevaux au manège, — deux chevaux des chasseurs de Moulins. Le reste du temps, il n'hésitait pas à se lancer dans la mêlée, au premier rang parmi les plus enragés.

J'étais au supplice quand il me fallait traverser sous les regards des autres l'étude ou la chapelle dans toute sa longueur. Mes bras ballants m'embarrassaient. Il m'arriva de trébucher d'émotion. J'attendais avec anxiété le mercredi, jour d'instruction religieuse à la chapelle pour les classes réunies de quatrième, cinquième, sixième et septième.

Je tremblais à l'idée que l'on pût m'interroger au milieu de cette assemblée : même les petits de septième m'en imposaient. Le jour où je dus me lever à l'appel de mon nom, mes dents s'entrechoquèrent. En classe même, où nous n'étions qu'une quinzaine, il me fallut plusieurs mois pour m'habituer à répondre en public. J'en arrivais à bégayer comme Berlâne. Et l'on m'eut vite fait une réputation d'ours, d'original, de pas comme les autres, pour parler comme ma mère.

Je pensais :

« Eh bien, qu'est-ce qu'ils diront de Berlâne ! »

Et j'attendais avec impatience la prochaine rentrée d'octobre.

Mais je le retrouvai avant, lors des vacances de Pâques. Je me rattrapai sur lui de ma contrainte et de mes humiliations de six mois. Non sans morgue, je lui parlai du froid qu'il fallait endurer, des jeux terribles auxquels nous nous livrions corps et âme, des études difficiles, de certains élèves redoutables et de professeurs pas commodes. A m'en croire, j'avais eu raison de tout et de tous. Je lui décrivis le dortoir comme une grande salle glaciale et sombre, éclairée seulement par

deux veilleuses et jamais chauffée, où les plus hardis sortaient de leur lit à deux heures du matin pour tirer des oreilles, pincer le nez de ceux qui ronflaient trop fort et même des paisibles dormeurs. Il me demanda comment était construite la chapelle !

Sa tranquillité m'irritant, je forçai encore la note. Mais aller au petit séminaire faisait partie de sa conception de la vie. Et je me demandais si ce n'était pas là qu'il serait dans le seul milieu qui lui convînt. Au fond j'étais confus qu'il m'écoutât comme je faisais moi-même d'Autissier : avec respect.

Trois autres mois passèrent après la rentrée. Nous pensions tous au beau jour de la distribution des prix qui serait celui du départ des grandes vacances. Encore aujourd'hui je ne m'en souviens pas sans fièvre et souvent la nuit j'en rêve. Dans ma malle que je ferme et ficelle, dans des caisses que je cloue maladroitement, je me revois empilant mon linge, mes livres, tout ce qui m'appartient, courant de la case aux chaussures à la chapelle où j'ai oublié mon Graduel et mon Vespéral. Nous nous bousculons dans les escaliers, mais déjà nous ne nous connaissons plus : chacun de nous pense à son pays qu'il va retrouver pour deux longs mois. Sur les ardoises, et sur la poussière que nous piétinons, il y a le grand soleil de juillet. Toutes les fenêtres sont ouvertes comme des portes de cages d'où les oiseaux vont s'envoler.

La distribution des prix me laissait à peu près indifférent : déséquilibré, j'avais mal travaillé. Je m'étais tenu dans une honnête médiocrité. Ce ne fut pas sans étonnement que je m'entendis appeler pour le premier prix d'instruction religieuse, — pourtant avais-je assez tremblé lors des interrogations, et la piété n'était pas mon fort, — et pour deux ou trois autres accessits. Puis, après un *Te Deum* chanté à pleine gorge à la chapelle sans le secours de nos antiphonaires emballés de la veille, en route sur la grand'route qui conduit à Nevers !

XI

Quelques mois auparavant je songeais, avec une joie ironique et mauvaise, à la rentrée d'octobre. Mais quand ce ne fut plus qu'une question de jours, quand la dernière nuit de septembre eut été emportée par le vent qui soufflait avec rage

et que le premier matin d'octobre fut dénoncé par la gelée blanche sur l'herbe, je fus envahi d'une grande mélancolie : que pouvait me faire, à présent, que Berlâne partit en même temps que moi ? Je m'occupais bien de lui, en vérité !

Je revis les deux mois que j'avais passés à courir partout, sauf en ville où je me montrais le moins possible, et presque toujours seul, tant il m'en coûtait de supporter la compagnie de Berlâne : l'expérience que j'en avais faite aux vacances de Pâques me suffisait.

J'étais tout de même obligé de le voir de temps en temps, soit qu'il vînt me surprendre avant que je fusse parti pour la promenade, soit que ma mère me dît :

— Va donc chez Albert. Ce n'est pas lui, pour sûr, qui te donnera de mauvais conseils. Je me demande ce que tu trouves de si intéressant à traîner toujours seul dans les bois.

Ces jours-là étaient pour moi marqués d'un caillou noir.

Je le voyais aussi le dimanche à la grand'messe et aux vêpres, vêtu de sa soutane rouge d'enfant de chœur, plus pieux que jamais. Au mois de mai dernier il avait fait sa première communion.

Quelquefois enfin il venait avec le vicaire me prendre. Tandis qu'ensemble ils parlaient religion, j'écoutais les guêpes bourdonner autour des grandes digitales qui poussent dans les clairières où les charbonniers jadis ont tassé leurs meules. L'abbé Bichelonne me disait :

— Sais-tu qu'Albert a fait beaucoup de progrès depuis ton départ ? Je crois que maintenant il est aussi fort que toi.

J'essayais de sourire, tout en souffrant à penser que c'était peut-être vrai. L'abbé trouvait-il que je n'avais pas eu assez de prix ? Eh bien, dès la rentrée on allait voir !

Il s'en fallait pourtant que j'attendisse ce jour avec la même impatience que Berlâne : au contraire. Lui, plus nous nous rapprochions de la date et plus son visage s'illuminait. Tout étonnée sa mère me répétait :

— Je n'y comprends rien. On croirait qu'il est heureux de me quitter.

Lorsque nous fûmes tous les deux dans la diligence, sa joie me fit mal. Il n'avait donc pas de cœur? Il ne voyait donc pas sa mère agiter son mouchoir? Il ne pensait donc pas qu'avant

de le remettre dans sa poche elle s'en essuierait les yeux? Quand je me rappelais mon premier départ, quand aujourd'hui encore, sentant la vie inexorable tirer sur moi comme avec une corde le bûcheron sur un arbre qui lui résiste, j'avais les larmes à fleur de paupières, et que je le regardais, lui, assis en face de moi, j'avais des envies de le gifler, de le griffer, de le mordre. Et il eut l'audace de dire :

— Enfin nous voici partis !

Les mains sur les genoux, sa grosse tête inclinée, il obéissait aux cahots de la diligence. Nous croisions des troupeaux d'oies grises à ventre blanc qu'effrayait le bruit des grelots sonnant aux colliers des trois chevaux.

A partir de la première gare où nous prîmes le train, à presque chaque station je ne fis que retrouver des élèves — je ne dis pas : des camarades, — plus jeunes ou plus âgés que moi. Refrogné dans un coin avec Berlâne toujours en face de moi, je les laissais causer, s'épanouir et rire. L'un d'eux me demanda :

— C'est un nouveau que tu amènes ?

Je fus sur le point de répondre :

— Oui. Et nous l'appelions Berlâne.

Je ne doutais point que le mot n'eût fait fortune. Mais, me retenant, je me contentai de dire :

— Oui. Nous sommes du même pays.

Et je fus stupéfait de le voir, toute sa timidité d'autrefois disparue, prendre contact et causer avec eux, au bout de quelques minutes, comme s'il les avait connus depuis très longtemps. C'était moi qui avais l'air d'être le nouveau.

J'affectai de me désintéresser de leur conversation et regardai défiler ces paysages qui ressemblaient de moins en moins à mes horizons familiers. Je sentais qu'à mesure que je m'éloignais de mon véritable pays, Berlâne se rapprochait de celui qui deviendrait sa terre d'élection.

Quand nous fûmes arrivés, je le laissai se dépêtrer tout seul, mais en l'épiant du coin de l'œil et de loin, m'attendant à ce qu'il vînt me demander indications et secours. Non. Il était déjà comme poisson dans l'eau. Je regrettai de lui avoir donné, lors des vacances de Pâques, trop de détails sur ma première installation : il n'en avait pas oublié un seul !

Il parvint à me rejoindre avant que nous n'entrions au réfectoire et me dit :

— Toutes mes affaires sont rangées.

Je ne le savais que trop. Mais croyait-il donc que cela pût m'intéresser? Il ajouta :

— Je t'aurais bien demandé de m'aider, mais je n'ai pas voulu te déranger.

Ainsi l'enfant qui pour la première fois marche seul se retourne, étonné, vers sa mère et s'excuserait, s'il pouvait parler, de n'avoir pas eu besoin de son soutien. J'avais eu l'air très affairé, allant d'un groupe à l'autre, affectant de serrer des mains d'élèves qui toute l'année précédente m'avaient tenu à l'écart, et de leur parler comme si nous avions été d'excellents amis; ils n'en revenaient pas. Mais je voyais bien que Berlâne, seul, trouvait cela tout naturel. Il m'avait toujours considéré comme un puits de science, et pour lui je ne pouvais point ne pas être, ici, au-dessus de tous. Il me fallait bon gré mal gré m'introduire dans la peau du nouveau personnage qu'il allait, sans le savoir, me contraindre à jouer.

XII

C'était avec satisfaction que j'entrais en troisième. Le Séminaire comprenait seulement deux divisions : les petits, les grands. Dans celle des grands il y avait les élèves de seconde et de rhétorique; dans celle des petits, tous les autres, de la septième à la troisième; parmi ces derniers, pourtant, certains que désignaient leur âge, leur taille et les premiers poils qui leur poussaient sur les joues faisaient partie des grands. Ainsi, parmi mes condisciples de quatrième, deux n'étaient pas dans l'étude des petits : Thomas et Doreau, que nous appelions « le vieux Doreau » : il avait quinze ans! Toujours le dernier, d'ailleurs. Il avait plus de barbe au menton que de jugement, mais, sachant que ce n'était point sa faute, il était fier d'être parmi les grands : peu lui importait d'être le dernier en classe. Je ne le valais pas et restai avec trois autres de mon cours chez les petits pour une année encore : nous allions être, nous quatre, les plus importants de la division.

J'occupai, à l'étude, la table du fond, comme il convient de quelqu'un qui n'a plus besoin de surveillance immédiate. Berlâne avait trouvé sa place marquée à la craie trois tables en

avant de la mienne : j'estimais que la distance entre lui et moi n'était pas suffisante.

J'ai oublié de dire qu'à la rentrée de Pâques, Autissier avait sauté de septième en cinquième; de sorte qu'en quatrième Berlâne allait être son condisciple. Il avait pris rapidement la tête de sa classe, et j'avais la consolation de penser que, du moins, avec lui Berlâne serait rarement le premier, si tant était que l'abbé Bichelonne eût dit juste en me vantant ses progrès. Dans la crainte d'être obligé de me rendre à l'évidence, je n'avais pas voulu m'en assurer par moi-même : pas une fois je ne l'avais interrogé sur le grec ni sur le latin.

Le lendemain de la rentrée, nous composâmes tous selon la coutume, sauf les élèves de septième, en version latine. Inutile de dire que les six textes étaient différents.

Puis la retraite commença le mercredi soir, pour se terminer le dimanche matin par une communion générale. Je n'aimais pas ces trois jours où nous étions occupés uniquement à des prières, à des examens de conscience, à des confessions et à écouter des sermons. Non que j'eusse à me reprocher des crimes, mais je vivais malgré moi dans ce milieu où m'avaient poussé les circonstances. J'aimais mieux étudier que prier. Il me semblait que dans un lycée j'aurais mieux travaillé. Et je fis ma retraite tant bien que mal.

Il n'en fut pas ainsi de Berlâne. A la chapelle, à l'étude, au réfectoire, au dortoir, il avait une tenue exemplaire, ne tournant jamais la tête, priant non point parce qu'il en était l'heure, mais parce qu'il en sentait le besoin, répondant du fond du cœur au surveillant qui, dès que nous étions couchés, récitait à haute voix deux dizaines du chapelet en marchant dans l'allée centrale du dortoir. Le matin, je le voyais sauter joyeusement de son lit; je l'entendais répondre d'une voix claire *Deo gratias* au *Benedicamus Domino* que le même surveillant prononçait, de son cabinet, au premier coup de cloche. En quelque saison que ce fût, me lever à cinq heures du matin était pour moi un supplice, et pas une fois encore je n'avais pu me résoudre à dire ce *Deo gratias*.

J'attendais le dimanche de clôture de la retraite, parce qu'après le repas de midi le Supérieur devait donner en public les places obtenues à la composition de rentrée. De toute l'année précédente je n'avais pas été aussi ému. Sous la table mes

genoux se heurtaient d'impatience et d'angoisse. Rhétorique. Seconde. Troisième : j'étais premier! Mais mon inquiétude ne se calma point : non que le sort du « vieux Doreau » me tracassât. Nous étions quinze, et j'entendis comme de coutume :

— Quinzième : Jules Doreau.

Seulement j'avais hâte de savoir ce qui s'était passé en quatrième. Le premier? Parbleu, ce fut Autissier. Le second? Ce fut Albert Dumas! Le second, pour moi, ce fut Berlâne qui, chez nous, à l'école des frères, occupait la place à laquelle dans mon cours tenait le vieux Doreau. Je n'avais qu'à me résigner. L'abbé avait vu juste. Le travail pouvait donc suppléer l'intelligence, l'obstination remplacer le don? Pour tout dire, à dater de cette minute, si je cessai de le mépriser, je devins jaloux de Berlâne. A une classe de distance, ce fut entre nous deux une rivalité sourde, une lutte silencieuse que personne, même pas lui, ne soupçonnait.

J'avais presque cessé, de Pâques aux grandes vacances, de me promener le matin avec Autissier, parce qu'il avait cessé, lui, de me parler de son pays et des chasseurs à cheval. Un changement s'était opéré en lui. Sa vocation, qui ne s'était si brusquement déclarée que pour chanceler aussitôt après, s'était affermie. Il ne pensait plus qu'à nous donner l'exemple de la piété, et ses conseils ne m'allaient guère. Je revins à lui et, sans en avoir l'air, lui donnai à mon tour des conseils sur son travail. Le programme de ses études était le même que l'année précédente pour moi. La Cyropédie, les Eglogues de Virgile, la Mort d'Icare étaient hérissées pour lui des mêmes difficultés qui, douze mois auparavant, m'avaient rebuté. Je les lui signalais négligemment, en évitant de lui parler de Berlâne.

J'évitais aussi Berlâne. Lui-même de nouveau recherchait moins ma société. S'était-il donc rendu compte de mes sentiments? Ou bien, ses succès lui tournant la tête, se considérait-il comme aussi fort que moi ? J'aurais dû m'estimer heureux d'être débarrassé de lui : je n'en éprouvais que dépit. Je n'en travaillais qu'avec plus d'acharnement. Dans ce combat engagé entre nous deux, moi seul marquais les points et je constatais, la rage au cœur, que je n'avais pas toujours le dessus. Et invariablement il me dépassait pour les mentions de bonne conduite.

« Qu'est-ce que cela peut me faire ? me disais-je. C'est le type du fort en thème, du bon élève sur toute la ligne, qui ne perd pas une minute parce qu'il n'est pas intelligent, qu'il n'a pas de mémoire et qu'il sait qu'il n'aura jamais trop de temps pour comprendre et apprendre. »

Et j'affectais de flâner à l'étude, de causer et rire sur les rangs, de regarder en l'air à la chapelle. Je m'arrangeais pour qu'il me vît : il n'avait pas l'air de s'en apercevoir et mon dépit ne faisait que croître. Cependant, je ne consentais à lâcher pied que sur le chapitre de la conduite, parce que de temps en temps il ne me déplaisait point de passer pour un héros rebelle à toute contrainte : idée d'enfant dont la vie a vite raison. Quant au travail, même lorsque j'avais l'air de flâner, je repassais ma leçon ou songeais à la solution d'un problème de géométrie.

La tranquillité de Berlâne m'agaçait de plus en plus. Je ne peux pas dire que nous ne nous fréquentions plus du tout. Quand nous étions ensemble, il n'y avait rien de changé dans ses manières avec moi. Mais j'aurais voulu qu'il me parlât de notre pays, et il n'en soufflait mot.

Un jour je prononçai le nom de Mlle Gertrude. Je m'attendais à ce qu'il rougît : j'avais deviné, au récit des Labrosse, qu'il l'aimait comme un gamin de dix ans peut rêver d'une petite fille du même âge que lui, comme moi-même je l'aimais parce qu'avec ses yeux verts sous ces cheveux blonds elle ressemblait à une fée. Il ne sourcilla point et me répondit :

— Je ne sais pas ce qu'elle devenait. Je ne la voyais plus du tout.

Il parlait comme si elle eût été morte. Elle l'était en effet pour lui.

Vraiment, d'un jour à l'autre, il avait fait peau neuve. Rien ne l'embarrassait. Bien qu'à côté de lui je fusse un ancien, c'était moi qui continuais de rougir et de ne savoir que faire de mes bras quand j'étais obligé de traverser l'étude, moi qui continuais de trembler à l'idée qu'au cours d'instruction religieuse je devrais me lever à l'appel de mon nom, moi qui continuais d'éviter de me mêler aux groupes bruyants, tout cela malgré ma dignité d'élève de troisième. La position que je venais de prendre à la tête de mon cours ne m'avait mis en

évidence que pour que ma prétendue « originalité » ressortît davantage encore. Je redoutais que quelqu'un se moquât de moi en présence de Berlâne ; était-il possible que déjà il ne se fût aperçu de rien? Je constatais avec colère que personne ne faisait attention à lui, sinon pour en dire du bien. Il ne tranchait pas sur les autres comme je l'avais espéré. Sa tête même, sous la casquette d'uniforme, ne paraissait plus aussi disproportionnée.

En plein silence de l'étude du soir, je pensais me lever et leur crier à tous en leur désignant :

— Celui-ci est Berlâne. C'est le nom qu'il portait dans mon pays, et qu'il mérite. Il était toujours le dernier et nous nous moquions de lui. Comment ne voyez-vous pas qu'il est ridicule et que je ne le suis pas, qu'il ne se maintient qu'à force de travailler comme un galérien, tandis que j'arrive premier en me jouant, qu'il est pieux à l'exagération et respecte le réglement jusqu'en ses moindres détails, tandis que je fais fi des ordres importuns, que je suis déjà un homme et qu'il restera toute sa vie un gamin ?

Mais pour ce long discours je manquais d'audace. Non : je n'étais pas « déjà un homme ».

Un jour d'hiver que, pour me garer du froid, je m'étais blotti sous le hangar, — comme jadis Berlâne à l'école ! — le surveillant m'y découvrit et me montra, par manière de plaisanterie, à quelques-uns qui pour se distraire lançaient au hasard des boules de neige. En moins d'une minute, ils furent tous à me viser et je fus plus mouillé et plus glacé que si j'étais resté avec eux. Bien qu'aveuglé, je cherchai à voir si Berlâne était parmi mes ennemis. Non. Mais je le découvris à quelque distance sous un marronnier. Il regardait dans ma direction. Mon humiliation, je ne puis songer à la décrire. J'aurais préféré qu'il se fût joint au groupe. Je me serais précipité non sur eux, mais sur lui. J'aurais eu un motif de lui frotter ses longues oreilles jusqu'à ce qu'elles devinssent écarlates. Je me serais enfin un peu vengé. Alors je me souvins des cris que jadis j'avais entendus : Sur Berlâne ! J'étendis le bras et ouvris la bouche. Vit-il mon geste ? Devina-t-il ma pensée ? Il se cacha derrière le tronc de l'arbre. J'eus conscience que les autres ne me comprendraient pas. Je me tus. Ils se dispersèrent. Berlâne vint à moi qui me secouais.

— Ils ne t'ont pas fait mal? me demanda-t-il. Veux-tu que je t'essuie avec mon mouchoir ?

Il s'y apprêtait quand je fis un bond de côté.

— Ne me touche pas ! Laisse-moi tranquille ! criai-je.

Il fut peiné. Il se demandait ce qu'il avait pu me faire.

— Je ne t'en ai pas jeté, me dit-il.

Je lui répondis :

— J'aurais préféré que tu m'en jettes !

Cette fois il ne comprit plus du tout. Il s'en fut avec sa grosse tête aux longues oreilles que je regrettais de n'avoir pas eu l'occasion de frotter au sang.

XIII

C'était à la récréation du soir, en mai.

Tout à l'heure, à la prière du mois de Marie, nous avions vu l'autel orné de fleurs. On nous avait lu un chapitre du merveilleux récit des apparitions à la grotte de Lourdes. Bernadette avait contemplé la Vierge vêtue d'une longue robe plus blanche que la neige des montagnes ; sur chacun de ses pieds s'épanouissait la Rose mystique, et elle portait une ceinture couleur du ciel bleu. Nous avions récité ses litanies et je l'avais vue à mon tour pâle comme l'étoile du matin qui descend vers l'horizon, rose comme la rose qui pousse non loin des vignes d'Engaddi quand, le printemps venu, les pluies se sont dissipées. Ses yeux étaient ceux des colombes. J'étais dans un pays d'enchantement. Je marchais parmi de grands lys sous les cèdres. Descendant de la montagne des aromates chantée par Salomon, des torrents de poésie soulevaient mon âme et l'emportaient comme une feuille. L'époux conjurait les filles de Jérusalem, et les chevreuils, et les cerfs de la campagne de point réveiller sa bien-aimée, et de ne la point tirer de son repos jusqu'à ce qu'elle le veuille.

Je n'avais pas été sans entendre des prédicateurs expliquer l'allégorisme de ces versets : c'était le Christ qui parlait à l'Eglise, son épouse mystique ; d'autres commentateurs y voyaient la préfiguration de la Vierge Marie. Je ne pensais pas à l'Eglise. Si je m'arrêtais quelques instants à orner l'Apparue de Lourdes de toutes les beautés de l'épouse du roi Salomon, malgré moi je revenais à Mlle Gertrude. Elle était tout à la fois la fée qui effleure la pointe des herbes sans en faire

tomber la rosée, dans un vallon romantique où les chasseurs du moyen-âge sonnent du cor, et la toute belle en qui il n'y a pas une tache et qui s'élève des déserts de l'Arabie comme une fumée montant des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur.

Plusieurs fois je l'avais aperçue pendant les dernières vacances de Pâques. Elle portait encore une robe courte, mais elle avait déjà ce charme énervant des « gamines » qui vont tout à l'heure être des jeunes filles. Elle me faisait penser — et ses yeux y étaient bien pour quelque chose — à un fruit vert où j'aurais voulu mordre. Pour cela aussi je manquais d'audace et devais me contenter de la regarder quand elle passait. J'allai plusieurs fois chez Mme Dumas, beaucoup moins pour voir Berlâne, qui occupait ses vacances à travailler, que pour stationner, surmontant ma timidité, sur le seuil de la boutique : j'espérais que Mlle Gertrude se montrerait à l'une des fenêtres du salon. J'aurais juré, sur le nombre d'années qu'il me restait à vivre, qu'elle serait mon premier et dernier amour.

J'ai aussi oublié de dire que, vers la fin de l'hiver, Berlâne s'était mis à tousser. Sans avoir besoin de nous pincer le nez ou de nous tirer les oreilles, il nous réveillait la nuit. Le médecin l'avait mis au régime de l'huile de foie de morue. On l'entourait de soins qui m'exaspéraient. Il me semblait qu'il prît de ces airs de quelqu'un à qui le monde entier s'intéresse comme si notre sort à tous eût dépendu du sien. Dumas par ci, Dumas par là, vous travaillez trop. Il faut vous ménager. Plus nous allions et moins je pouvais le sentir. Je ricanais à part moi :

« Ce serait du propre, s'il travaillait moins ! Il aurait vite fait de devenir le vieux Doreau de son cours ! »

Je pensais qu'un jour prochain Autissier et lui ne pourraient manquer de se lier d'amitié, bien qu'ils fussent rivaux, mais ne serait-ce pas pour la plus grande gloire de Dieu ? Je pris les devants, et dis à Autissier, comme si je n'avais attaché à ce détail aucune importance :

— Tu sais que dans mon pays nous l'appelions Berlâne ?

— Pourquoi donc ? me demanda-t-il, intrigué.

— Je ne sais pas, répondis-je, qui lui avait trouvé ce surnom. Mais cela lui convenait très bien, parce qu'il avait l'air

bête et qu'il l'est en réalité. S'il te suit de près, ce n'est qu'à force de travail, mais il est beaucoup moins intelligent que toi.

On pense bien que j'ajoutai tout bas :

— Et que moi.

De cette médisance je n'éprouvai aucun soulagement. En même temps je me rendis compte que je venais de commettre une méchante action, mais c'était plus fort que moi. Un instant je pensai à éclater de rire, — d'un rire qui aurait sonné faux, mais tant pis, — et à dire à Autissier :

— Ce n'est pas vrai. C'était pour voir ce que tu me répondrais.

J'hésitai trop longtemps. Une minute après, j'estimai qu'il était trop tard, et j'eus sur la conscience ce poids qui nous étouffe quand nous savons que, sans motif, nous avons tenté de nuire à notre prochain.

J'ajoutai seulement :

— Mais ne le répète pas.

Moi qui venais de me montrer si déloyal, j'avais confiance en la bonté d'Autissier.

Donc, ce soir-là, un des premiers du mois de mai, sortant du réfectoire, nous venions de nous disperser dans la cour sous les marronniers en fleurs. Il faisait encore assez clair pour que les plus acharnés pussent entamer des parties de billes que la nuit les forcerait d'interrompre avant la fin de la récréation. Les autres se promenaient ou restaient immobiles. De quelque côté qu'on regardât, on ne pouvait voir que le ciel bleu semé d'étoiles : il descendait jusqu'à l'horizon des collines, jusqu'à toucher terre, et ces lumières que j'apercevais dans la plaine c'étaient encore des étoiles parmi les peupliers sur lesquels déteignait la nuit bleue. Je me promenais avec Autissier. Nous ne causions pas beaucoup. Je rêvais à Mlle Gertrude. Lui, à quoi pensait-il? Ce que j'avais cru prévoir ne s'était pas produit : il ne s'était pas lié avec Berlâne. Devais-je me féliciter de lui avoir ouvert les yeux?

Tout à coup, comme nous passions près d'un groupe que la tombée de la nuit confondait avec l'ombre diffuse, j'entendis quelqu'un tousser : je reconnus la toux de Berlâne. J'entendis aussi Jouassin lui dire :

— C'est vrai que dans ton pays on t'appelait Berlâne?

Il toussa une autre fois, mais moins fort, comme lorsqu'on est très ému. Je tressaillis comme si j'avais reçu... non : comme si j'avais donné un coup de couteau. Je ne voyais point Berlâne, mais je me rappelai comme il devenait pâle, là-bas, chaque fois que quelqu'un lui jetait au visage ce sobriquet. Ici, grâce à son application, à sa modestie et à sa piété, du premier jour il était redevenu Albert Dumas. Et c'était de moi seul, de moi, misérable! qu'il dépendait qu'il le restât. Moi seul détenais le secret de sa vie, et je n'avais pas pu le garder. Il était dans son cours quelqu'un avec qui les autres et Autissier lui-même avaient à compter : sa grosse tête n'était-elle pas une preuve de son intelligence? Et voici qu'un brusque rappel de son passé l'atteignant en pleine poitrine, — c'est le cas de le dire, — le faisait chanceler.

Je ne regardai pas Autissier.

Jouassin était un élève brutal qui, l'année précédente, m'avait brisé d'un coup de pied le verre de ma montre dans la poche de mon gilet. C'était lui, le vieux Doreau de sa classe. Presque du même pays qu'Autissier ils se fréquentaient.

Je ne vis plus que ce groupe sombre. J'entendais tousser Berlâne. Je pensai à sa mère qui, plusieurs fois pendant les vacances de Pâques, m'avait demandé :

— Est-ce qu'il tousse comme ça, là-bas?

Je lui avais répondu :

— Ce n'est rien, madame. Cela se passera.

Je pensai à sa mère qui n'avait plus que lui. Mes yeux se brouillèrent. J'aurais voulu me tuer. Et j'entendis des cris de « Berlâne! Berlâne! » Je me crus rajeuni de trois ans, transporté par miracle dans la cour de l'école des frères. J'eus envie de me précipiter pour les disperser à coup de poings, tous ceux qui piaillaient là comme des moineaux autour d'une pauvre chouette aveuglée. Je ne sais quelle fausse honte me retint. Je continuai de faire les cent pas avec Autissier.

Heureusement la cloche sonna la fin de la récréation.

A la chapelle, Berlâne n'était qu'à un banc de distance de moi. Je pouvais en allongeant le bras le tirer par sa blouse noire. Tout le temps que dura la prière du soir, je le vis prosterné, comme affaissé. Il fut secoué par un sanglot qu'il réprima. Il toussa deux fois de suite, si fort que le Supérieur s'interrompit de lire la prière pour se tourner vers lui. Tout

le monde regarda de son côté. Il n'en vit rien. C'était moi qu'on aurait dû regarder.

De nouveau je pensai à sa mère, qui m'avait dit le jour de son premier départ :

— N'est-ce pas, je vous le confie? Vous aurez bien soin de lui?

Je lui avais répondu oui. Et qu'avais-je fait, sinon de le tenir à l'écart et, dernièrement, peut-être de briser sa vie ? Mais j'avais mon orgueil : je ne voulais pas que Berlâne arrivât chez nous, pour les grandes vacances, avec autant de prix que moi. N'aurait-il pas dû comprendre que ce n'était pas son droit ?

Le lendemain il me parut tout changé, comme s'il avait suffi d'une nuit pour qu'il fût redevenu Berlâne. Toute l'étude chuchotait ce nom. Il baissait la tête. Moi aussi.

Il continua de travailler avec ardeur, mais avec moins de succès. Il fut dixième en thème latin. Tout le monde en fut étonné, surtout les professeurs. J'aurais dû me rengorger. J'avais de quoi être fier, n'est-ce pas? J'en souffris comme s'il s'était agi de moi, à tel point que, huit jours après, j'eus une mauvaise place en composition de chimie. Et toujours ce respect humain qui me retenait d'aller à lui pour lui demander pardon et le réconforter! Je restai retranché derrière mon orgueil et mon apparente insensibilité.

J'eus même l'affreux courage de lui demander :

— Comment ont-ils pu savoir que chez nous on t'appelait Berlâne ?

— Je ne sais pas, dit-il. Mais cela ne fait rien, puisque je n'en ai plus pour longtemps à vivre.

Je le regardai, atterré. Je pensai à sa mère, à la petite boutique à devanture blanche. Une émotion dont je ne fus pas maître me bouleversa. Mes yeux se brouillèrent. Il ajouta :

— Quand je serai au ciel, je penserai à toi. Je t'aimais et je t'aime encore beaucoup. Si je t'ai ennuyé bien des fois, je ne l'ai jamais fait exprès. Il ne faut pas m'en vouloir.

Je ne sais ce qui m'empêcha de me jeter à son cou. Je me mis à trembler. A grand'peine je retenais mes larmes. Mais je ne pouvais pas encore me résoudre à lui faire l'aveu de ma méchanceté. Je lui dis seulement :

— Il ne faut pas avoir de ces idées. Tu ne vas pas mourir.

Il me répondit :

— Je le sens bien. Si l'on me laissait m'en allez chez nous!...

Jouassin passait alors à côté de nous, courant après la balle. Il cria : Berlâne ! Cette fois je me précipitai vers lui en serrant les poings, dont je me serais aussi bien martelé la poitrine.

— Essaie un peu de répéter ! lui dis-je.

Il me regarda, dut voir que pour l'instant j'avais cessé d'être celui à qui l'on peut impunément briser le verre de sa montre, et s'éloigna en haussant les épaules, mais sans rien dire.

XIV

Le lendemain, jour de la visite hebdomadaire, le médecin fit entrer Berlâne à l'infirmerie. On jugea inutile d'en avertir sa mère : cette toux, bien que persistante, n'était pas grave. J'allais le voir tous les jours. Il commençait à me parler de notre pays, des rues, des chemins, des jardins qui sont sous le cimetière. Il me disait :

— Le vôtre en est tout près. Quand tu iras...

Et il se taisait.

Et il tenait toujours son chapelet. Comme les femmes pieuses de chez nous, la sœur infirmière répétait :

— C'est un petit saint.

Mais le jour où j'appris qu'une méningite venait de se déclarer et que tout espoir était à peu près perdu, qu'on allait télégraphier à sa mère, je forçai la consigne. Je me jetai à genoux à la tête de son lit. Je lui dis à travers mes larmes :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Ce n'est pas toi qui as quelque chose à te reprocher. C'est moi qui ai dit que nous t'appelions Berlâne.

Il me passa la main sur les cheveux comme une grande personne fait à un enfant, et il me dit, n'ayant pas encore perdu connaissance :

— Je l'avais deviné. Je ne t'en ai pas voulu un seul instant. C'était moi qui t'ennuyais : je t'en demande pardon. Et puis, j'ai toujours su que je mourrais de bonne heure. Il y a des années que je le sens. Ce n'est pas du tout ta faute.

Je suffoquais. Ensuite il murmura :

— Tu diras à maman que je faisais tout mon possible pour bien travailler, pour avoir beaucoup de prix à la fin de l'an-

née et qu'elle soit contente. Toi, je sais que tu les auras tous. Tu penseras à moi le jour de la distribution des prix, et pendant les vacances tu viendras me voir au cimetière.

On dut m'emmener. Je déchirais mon mouchoir. Je voyais du sang sur ma blouse, sur ma chemise ; je les aurais déchirées. J'aurais dû m'occuper de lui. J'aurais dû le comprendre, du premier jour où je l'avais connu. J'aurais dû lui ouvrir la porte de notre maison quand je l'apercevais, le jeudi, rasant le mur des Promenades. J'aurais dû l'attirer au lieu de le repousser, lui parler affectueusement au lieu de le rudoyer. Pauvre plante délicate, il se serait épanoui peut-être au lieu de refermer presque tout de suite ses pétales : au moment où il commençait à le faire, c'était moi qui d'un coup de badine avais brisé sa tige. Le coupable, l'assassin, ce n'était ni Autissier, ni Jouassin : c'était moi seul.

Sa mère vint s'installer à son chevet. Elle espérait malgré tout en la miséricorde de Dieu. Il avait encore pu la reconnaître et lui dire :

— Maintenant tu vas être toute seule sur la terre, maman. C'est la volonté de Dieu : il faut s'y résigner. J'avais toujours pensé que je ne vivrais pas longtemps, mais je ne voulais pas te le dire.

Peu de temps après, il perdit connaissance. Je le voyais avec sa grosse tête qui enflait encore. Je voyais sa mère qui pleurait. Je me rappelais les recommandations qu'elle m'avait faites. J'aurais voulu me crever les yeux.

Après qu'un service funèbre eut été célébré à la chapelle pour le repos de son âme, nous le reconduisîmes tous jusqu'à la route. Les marronniers de la cour sans barrière secouèrent leurs fleurs rouges sur le drap blanc qui recouvrait son cercueil. C'était une chaude matinée de juin, et les abeilles de l'abbé Charlon, notre professeur de chimie, bourdonnaient un peu partout.

Nous continuâmes à quatre, avec sa mère qui trouvait toujours des larmes et le père Savelon qui était chargé de la quatrième. Il récitait son bréviaire. Autissier et moi marchions la tête basse.

A la gare, il y eut des formalités à remplir. Heureusement le père Savelon était là : à force de pleurer, la pauvre Mme Dumas n'y voyait plus clair.

L'enterrement se fit le lendemain dans notre pays, dans ce pays qui était celui de Berlâne et le mien. On avait pour deux heures exposé son cercueil dans la petite boutique blanche. Ma mère vint m'embrasser, — elle pleurait comme si c'était moi qui fusses mort, — puis mon père qui détournait de moi ses regards.

Nous avions passé devant la maison des Labrosse, et je n'avais guère pensé à regarder si Mlle Gertrude se tenait à la fenêtre du salon.

Le cortège se mit en marche vers l'église... Je me souvins du jour où Berlâne avait porté la lourde croix...

Nous passâmes sous les plus longues branches des marronniers du presbytère : eux aussi secouèrent de leurs fleurs sur le cercueil. Peut-être l'année dernière, ce même jour de juin, était-il assis à leur ombre avec l'abbé Bichelonne qui, en décembre dernier, avait repris le chemin de l'Auvergne...

On chanta la messe des morts. Au moment de l'offerte, je vis Mme Labrosse et Mlle Gertrude, Mme Chovin et Marie. Mlle Gertrude déchiffonnait un pli de son corsage ; Marie avait les yeux rouges.

Quand on le descendit dans la fosse, Mme Dumas sanglota :

— Mon petit !... Mon pauvre petit !... Tu t'en vas trop tôt.

J'étais près d'elle. Elle m'embrassa. Alors je ne pus me retenir de fondre en larmes.

Je vis ma mère qui pleurait encore.

Mon père, qui se tenait sur le bord de la fosse, mordillait sa moustache courte en regardant le petit cercueil...

Avec Autissier je portais la couronne offerte par le petit séminaire. Elle était lourde. Pour nous deux elle pesait beaucoup plus encore que son poids. Il y en avait d'autres en perles, en fleurs, en buis. Il y en avait une que déposa Marie Chovin. Ce n'étaient pas celles, hélas ! pour lesquelles il avait tant travaillé, mais je ne doutais pas qu'il n'eût déjà reçu celle qui pour lui était la plus précieuse de toutes : la couronne des élus.

HENRI BACHELIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

SCIENCES MÉDICALES

La grippe espagnole. — Cette maladie règne. Elle occupe médecins, littérateurs et journalistes. Le *Mercure* lui a fait l'honneur de deux échos. Les *Archives médicales belges*, — la vaillante et remarquable revue que j'ai déjà signalée ici, — lui consacrent, dans leur dernier numéro, deux excellents articles de Albert Dubois et L. Christophe. Enfin l'Académie de Médecine s'est longuement entretenue d'elle le 1er octobre,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre...

Elle a couché Lloyd George et, comme il seyait, a caressé le roi d'Espagne. Bien des femmes la contracteraient volontiers, car M. Netter vient de signaler à nouveau qu'elle épargne les personnes âgées, probablement parce qu'elles en furent malades en 1889-90.

L'épidémie actuelle se signale par la fréquence et la gravité de ses complications pulmonaires. Je viens de perdre un de mes amis des suites d'une broncho pneumonie grippale; un autre, athlète célèbre, se remet difficilement d'une congestion des deux poumons aggravée d'une pleurésie; un troisième est tenu depuis longtemps au lit par un de ces « cochonomes » pulmonaires qui ferait porter le diagnostic de tuberculose si l'examen des crachats n'était négatif, etc... Cependant, dans l'ensemble, la grippe évolue en quelques jours et son pronostic est fort bénin, malgré l'« asthénie post-grippale » relativement tenace.

Si tout le monde est aujourd'hui d'accord sur la banalité étiologique de l'épidémie actuelle, il n'en fut pas de même au début, et les amateurs de nouveautés — si nombreux dans le monde médical — l'assimilèrent successivement à la *fièvre des pappataci*, à la *dengue*, à la *fièvre des tranchées*.

La fièvre des pappataci ou *fièvre des trois jours* (febbre de tre giorni), bien décrite par les Italiens, sévit surtout dans le bassin de la Méditerranée. Elle se caractérise par de la céphalée, des douleurs lombaires et musculaires, de l'insomnie, de l'asthénie et des troubles intestinaux. Vous le voyez, le tableau est, en effet, d'autant plus superposable à celui de la grippe que, sauf la fatigue persistante, l'affaire est réglée en trois jours. Mais cette affection, due à la piqûre des « pappataci », diptères de très petites dimensions, à habitudes nocturnes, disparaît en hiver avec l'insecte qui la cause (febbre es-

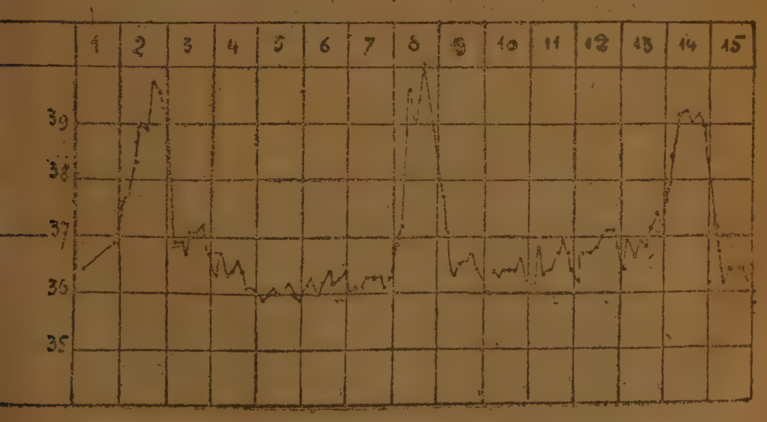
tiva) et qui en limite, on le comprend, la topographie. Elle règne à l'état endémique à Malte surtout et en Dalmatie.

Ce n'est donc pas elle qui embête les pauvres hommes à Paris, en Suisse, en Hollande, en Allemagne, à Londres, à Copenhague.

La dengue est une maladie des pays tropicaux et subtropicaux. Nos armées de Macédoine en ont souffert. Quelques cliniciens prononcèrent son nom avant que l'influenza n'eût été complètement bertillonnée. Cadeau d'un moustique du genre culex, elle n'est pas très méchante et, après une fièvre de quatre à six jours accompagnée de vives douleurs musculaires et périarticulaires, elle se termine par une éruption cutanée suivie de desquamation.

La *fièvre des tranchées,* dont vous avez certainement entendu parler, après avoir été considérée comme une quelconque « courbature fébrile » ou un banal « embarras gastrique fébrile », a conquis désormais son autonomie. Les Anglais l'appellent *French Fever,* les Allemands *Febri Volhynica,* car ils l'ont constatée d'abord en Volhynie. C'est bien là, en effet, semble-t-il, une nouveauté médicale de guerre. L'agresseur, dans la circonstance, est le pou de corps, le répugnant « toto » des poilus. Des expérimentateurs anglais ont développé la maladie chez des volontaires en écrasant des poux ou en étendant leurs excréments déssséchés sur des scarifications. (Ne vous grattez donc pas quand vous aurez des totos.) Les Allemands nous l'ont passée par l'intermédiaire des Anglais (Gott strafe England) et nous l'avons offerte aux Belges. Les Italiens la tiennent des Autrichiens. Nous en réjouirons sans doute les Américains.

La *French Fever* consiste en accès de fièvre de courte durée, séparés par des intervalles d'apyrexie de quelques jours, se répétant un nombre variable de fois. Les intervalles d'apyrexie sont de cinq jours, d'où le nom très à la mode de *fièvre des cinq jours.* La courbe ci-jointe est typique.



En dehors des accès, l'état général n'est guère troublé; on note, en même temps que la fièvre, une douleur très vive au niveau des tibias, douleur si fréquente que quelques auteurs appellent la maladie : febris tibialgica. Le pronostic est bénin.

L'évolution récurrente de la fièvre des tranchées fait, dès l'abord, penser au paludisme. Les premiers médecins allemands qui l'étudièrent parlèrent de « malaria russe », puis d'« influenza polonais. » On n'en connaît pas le microbe causal. Des travaux tout à fait récents d'un clinicien anglais, Dimond, donnent à penser que le pou pourrait n'être qu'un intermédiaire entre l'homme et le rat. Chez nos ennemis, cette maladie a été assez sérieuse pour nécessiter la création d'ambulances spéciales. Le collargol en injections intraveineuses serait un médicament spécifique.

D'avoir été baptisée *espagnole*, la *grippe* n'en garde donc pas moins son individualité classique. Ce n'est pas de 1775 qu'elle date, mais... du XIIe siècle. Quant au mot *influenza*, il a été créé pendant l'épidémie italienne de 1722. La description que l'illustre médecin anglais Sydenhame en avait faite en 1676 conserve encore toute sa valeur clinique.

La grippe a été de tout temps extrêmement contagieuse, atteignant de préférence les gens débilités ou fatigués, épargnant volontiers les personnes âgées et les enfants. Elle est transmissible directement ou indirectement. On ne saurait dire qu'on connaît son microbe spécifique même après les travaux du médecin allemand Pfeiffer. Depuis huit siècles sa symptomatologie n'a guère varié.

Sa durée oscille, quand elle n'est pas compliquée, entre deux jours et une semaine, et vous connaissez les signes de sa forme banale : frissons, fièvre, catarrhe des muqueuses, coryza, céphalée, urines rares et foncées, fatigue, courbature.

Ses complications donnent lieu à trois types très nets : *la forme pulmonaire, la forme gastro-intestinale, la forme nerveuse.*

La forme pulmonaire semble dominer dans l'épidémie actuelle où les congestions, les broncho-pneumonies, les pleurésies sont fréquentes et sérieuses.

La forme gastro-intestinale a fait prononcer à tort, par les pusillanimes, le mot choléra.

La forme nerveuse rappelle souvent la méningite, mais le médecin averti ne s'y trompe pas. Il semble qu'elle joue un rôle dans l'apparition d'une maladie qui occupe les sociétés savantes depuis le 22 mars 1918 et que le docteur Netter a décrite sous le nom d'*encéphalite léthargique*. Cette affection observée en Autriche a été dépistée depuis le printemps dernier à Paris, à Bourges, à Rouen, à Alger, à Londres, à Manchester, à Sheffield. On en connaît aujourd'hui 71 cas, 37 anglais, 34 français. Cette inflammation du cerveau com-

mence par des frissons, de la fièvre, des maux de tête, de la courbature, de légers troubles intestinaux (exactement comme la grippe) et se complète au bout de quelques jours par de la somnolence (d'où son nom) et de la paralysie de quelques muscles de l'œil, l'intelligence étant généralement obscurcie.

Le cerveau est lésé à sa partie moyenne, à l'endroit d'où émergent les nerfs de l'œil, ce qui explique les paralysies oculaires. Les méninges ne sont pas atteintes et le diagnostic différentiel avec la méningite est facile.

Je crois que c'est là une localisation rare de la grippe, qu'on ne peut observer que dans les grandes épidémies d'influenza comme l'épidémie actuelle; et ce qui confirme cette assertion, c'est que, justement, on vient de faire remarquer qu'une affection analogue fut décrite par les médecins italiens, sous un autre nom, au cours de la non moins fameuse épidémie de 1889-90.

« Au moment où l'épidémie de grippe de 1889-90 était en décroissance, dit le docteur Paul Sainton apparut, dans la province de Mantoue, une maladie mystérieuse emportant en quelques jours, ou en quelques heures, de nombreux malades à la suite d'un état léthargique et qu'on désigna sous le nom de *Nona* ».

Malgré les multiples publications prometteuses de miracles, la thérapeutique ne s'est guère modifiée et, comme jadis, la grippe banale guérit encore, les pieds sur les chenets.

Il n'y a rien à ajouter à ce que dit le professeur Collet à l'usage des étudiants :

« Les précautions prophylactiques destinées à empêcher la contagion s'adressent d'abord au sujet atteint, à ses effets, à ses appartements. Il faut isoler les grippés (c'est ce que vient de faire le Dr Martin à Brest) et désinfecter les objets ayant eu contact avec eux.

« Dans les formes bénignes, l'antipyrine (2 gr.), surtout associée à la quinine (0.50 à 1 gr.), aura raison des phénomènes douloureux et généraux. Le thé, l'alcool, les tisanes sudorifiques, le repos au lit, sont à conseiller.

« L'hydrothérapie et les toniques achèvent la convalescence. »

Quant à l'oignon que vous conseille l'écho du *Mercure* du 1er septembre (page 190), malgré la défense de Swift, vous pouvez en user... même si vous êtes amoureux.

J'ai eu la grippe espagnole. J'ai pris en trois jours trente grammes de sulfate de soude (10 chaque jour) et j'ai bu moult tisanes. Vous n'avez que l'embarras du choix, étant donné qu'on demande aux boissons chaudes, surtout, de laver les reins, d'aider à éliminer les poisons et, comme le dit un couplet d'une revue parisienne à la mode, de:

> Faire pipi sur le gazon
> Pour embêter les coccinelles.

§

Quant aux grippes compliquées, c'est, bien entendu, l'affaire de votre médecin traitant, et votre chroniqueur n'a que faire d'en « bobarder ».

Aux Armées, 2 octobre 1918.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Daniel Bellet : *Le mépris des lois et ses conséquences sociales*, Flammarion 3 fr. 50. — Maxime Leroy : *Pour gouverner*, Grasset, 3 fr. 50. — *** *Lettres sur la réforme gouvernementale*, Grasset, 3 fr. 50. — David Jayne Hill : *La reconstruction de l'Europe* (traduction Alaux), Payot, 4 fr. 50. — Memento.

Le livre de M. Daniel Bellet, **Le Mépris des lois et ses conséquences sociales**, soulève les questions les plus délicates. S'il est vrai que, comme on l'a dit, la valeur et la puissance des peuples dans l'histoire se mesurent à leur degré de respect des lois, il n'est pas moins réel qu'elles se mesurent aussi au degré de respectabilité de ces lois. M. Bellet est sévère, et justement sévère, pour la façon dont les nôtres sont faites; certaines sont des modèles d'étourderie, d'ignorance, d'outrecuidance et de partialité, mais alors faut-il leur obéir ? et le mérite des peuples ne se mesure-t-il pas davantage, pour reprendre la formule de tout à l'heure, à la façon dont les bonnes mœurs et le bon sens public réagissent contre les lois mauvaises et finissent par en avoir raison ?

Il ne faut sans doute pas exagérer ceci et poser en principe que la loi ne doit être obéie qu'au gré d'un chacun; l'idéal n'est certes pas le « bon juge » qui s'assied délibérément sur le Code parce qu'il le trouve vieux jeu, ni le fonctionnaire qui met au panier les circulaires et instructions parce qu'elles troublent son repos, ni non plus le simple citoyen qui prend *a priori* parti pour l'apache contre le sergot, pour le fraudeur contre le gabelou, pour l'embusqué contre le gendarme; la loi doit avoir ce que les juristes appellent « le privilège du préalable », mais elle n'a pas la sacro-sainteté du dogme, et si l'on peut la discuter sans être anathème, on peut également, quand on est magistrat, fonctionnaire ou simple contribuable, lui apporter dans la pratique quelques sages tempéraments, lorsque ses prescriptions sont visiblement insensées. L'auteur ne se prive pas d'ailleurs de critiquer les textes législatifs, et l'amusant de la chose, c'est qu'il pourrait bien alors, lui si sévère pour ceux qui dédaignent la loi, la mépriser à l'excès. Quand, par exemple il blâme, au nom du principe de propriété, la loi du 12 juillet 1912 qui a combattu l'abus des panneaux-réclames dans les champs, ou le projet de loi qui substituerait dans les expropriations à l'indemnité fixée arbitrairement

par le jury une indemnité calculée d'après un barême, il me semble presque aussi excessif que quand il exige, pour obéir à la loi sur les déclarations de naissance, que le père ou la sage-femme trimballe le nouveau-né dans les couloirs de la maison commune pour le faire voir au maire en personne ; cet article 55 du Code Civil est un excellent exemple des lois qu'il ne faut pas appliquer, et il y a longtemps que l'enfant n'est pas présenté à l'officier de l'état civil, mais au médecin municipal, qui se déplace pour constater son existence.

Pour les lois pénales, les plaintes de M. Daniel Bellet sont plus justifiées. Depuis longtemps il y a une sorte de faussement de tout notre système répressif ; les dispositions légales sur le sursis, la libération conditionnelle, la surveillance de la police ne sont pas observées ou sont appliquées contre l'esprit de la loi; mais là encore il ne faut pas s'exagérer les choses. Montesquieu avait parfaitement raison de dire, dans une phrase que l'auteur donne pour épigraphe à son livre, que ce qui importe, ce n'est pas la sévérité de la peine, c'est la non impunité du délit ; mais ceci n'est pas affaire de mépris de la loi, c'est affaire de bonne organisation de la police et de meilleure conception du rôle du jury ; si on faisait des jurés de vrais juges maîtres de la peine, on ne verrait pas de ces acquittements scandaleux qui sont un véritable encouragement au crime. Mais même en ce domaine où ses critiques sont en principes très justes, M. Bellet ne dépasse-t-il pas la mesure ? soit quand, à propos de la discipline militaire, il la demande « féroce » (comme ce mot sonne mal en ce temps d'héroïsme spontané et splendide !), soit quand, à propos de la discipline sociale, il s'élève contre les garanties accordées à l'inculpé, présence d'un avocat à l'instruction, examen du médecin légiste pouvant conclure à une demi-responsabilité, suppression du « résumé » du président de Cour d'assises, etc. Il semble que toutes ces mesures non pas même d'indulgence, mais de bienveillance préalable peuvent se concilier parfaitement avec une efficace répression absolue.

§

M. Maxime Leroy, l'auteur du livre **Pour gouverner**, est un de ceux que M. Bellet vitupérait assez vivement en l'accusant d'élever un Droit ouvrier au-dessus du Droit des simples honnêtes gens, ce qui serait en effet une forme assez blâmable du mépris de la loi et même de la morale. Et il se pourrait bien que sinon M. Leroy, qui, étant magistrat, doit donner l'exemple de ce respect, du moins certains de ceux qui se réclament de lui allassent jusque-là. Mais la thèse de cet auteur, telle qu'elle ressort soit de ses anciens livres dont j'ai parlé ici (*Mercure*, janvier 1910), soit de ce nouveau, consiste simplement à développer le principe que les gouvernements modernes sont des gouvernements d'opinion et de coopération, et que, suivant la phrase qu'il met en sous-titre à son volume, « dans une

démocratie le gouvernement est partout où il y a des groupes d'hommes qui pensent et agissent autour d'une grande idée technique ou économique, morale ou politique ». Il semble seulement qu'au lieu d'affirmer, M. Leroy aurait dû se contenter de souhaiter : ... « Ce gouvernement devrait être partout où... », car il ne faut pas cheminer bien loin pour trouver des gens qui, quelque groupés qu'ils soient autour d'une grande idée, n'ont pu la faire passer dans les textes de lois, ce qui est à vrai dire gouverner, et c'est d'ailleurs pour cela que tous tant que nous sommes, M. Leroy le premier, nous écrivons des articles ou des livres pour convaincre nos maîtres de l'heure et les décider à voter ces textes sans lesquels les grandes idées ne sont que rêves. S'il suffisait de fonder une *Ligue française* ou une *Action de Probus* pour devenir le gouvernement, le salut public serait trop facile à réaliser ; le malheur, c'est que les grands intérêts généraux que défendent ces ligues ou associations se heurtent aux intérêts particuliers dont dépendent électoralement parlant nos députés et sénateurs et qu'il est bien difficile de remédier à ceci ; sans compter que ces intérêts particuliers ont également de puissantes ligues et fédérations à leur service. Le remède ne consisterait pas seulement, comme on pourrait le croire en lisant un peu trop vite M. Leroy, à diminuer la puissance des fonctionnaires au profit des « fonctionnés », ni à appeler les compétences intéressées qui sont parfois trop intéressées à l'exercice du gouvernement, il résulterait d'une réorganisation d'ensemble de toutes les actions nationales, réorganisation que j'ai esquissée dans ma *Nouvelle cité de France*, et dans laquelle trouverait d'ailleurs placé le développement de cette collaboration loyale que demande avec tant de raison l'auteur entre gouvernants et gouvernés, entre producteurs et consommateurs, entre fonctionnaires publics et simples contribuables ; il y a là tout un esprit nouveau dont l'ancien esprit politicien, qui a intoxiqué les deux ou trois générations précédentes, était la négation même, et qu'il s'agit de faire naître, et surtout de faire vivre.

§

C'est aussi « pour gouverner » qu'aurait pu intituler son livre l'anonyme auteur des **Lettres sur la réforme gouvernementale**, que publia naguère *la Revue de Paris*. Cette réforme est très approuvable dans ses grandes lignes. Le président du conseil déchargé de tout portefeuille et se consacrant uniquement à la direction de la politique générale, en prenant bien en mains le travail administratif de ses ministres et le travail législatif des parlementaires, ceci est parfait. De même les sages conseils sur la bonne hygiène politique, la confiance réciproque, l'étude sérieuse des projets de loi, l'abandon des habitudes avocassières. On approuvera encore de fines remarques sur l'excès du fétichisme de la compé-

tence; le bon ministre n'est pas tant un spécialiste qu'un homme d'une haute, vaste, souple et pratique intelligence. Ceci dit, je crois que,sur deux points, notre anonyme auteur ne voit plus aussi juste, en dépit de sa très grande connaissance du sujet. D'abord l'existence de partis sérieux, différents et alternants que l'auteur souhaite,à la mode anglaise, mode qui passe d'ailleurs, est irréalisable en France; il n'y a chez nous qu'un seul parti qui est au pouvoir depuis près de quarante ans (a-t-on jamais vu de différence entre un cabinet opportuniste, un cabinet radical et un cabinet socialiste?) et qui gouverne contre l'extrême droite et l'extrême gauche, lesquelles n'arriveront jamais à ce pouvoir tant qu'elles resteront l'une royaliste ou impérialiste, l'autre marxiste et défaitiste; pour obtenir une certaine stabilité gouvernementale,il faut compter non pas sur la création de partis doctrinaux, mais sur la prise de bonnes habitudes parlementaires consistant à nommer les cabinets pour des périodes fixes et à ne les renverser en cours de période que pour des motifs tout à fait graves. Le second point,c'est qu'il faut se résigner au règne des commissions, pour l'excellente raison qu'on ne peut pas l'empêcher, et qu'alors il faut en tirer parti; des commissions qui seraient nommées au scrutin proportionnel pourraient devenir de vrais petits parlements spéciaux travaillant dans les meilleures conditions sous la surveillance du grand Parlement; celui-ci poserait, d'accord avec le gouvernement,le principe de la loi à faire sous forme d'une résolution en quelques lignes, et la loi serait rédigée par le Conseil d'Etat d'accord avec les commissions respectives. Ainsi les parlementaires, en se partageant la besogne, pourraient suffire à un travail trop étendu et pour lequel le temps matériel manque.

§

Réorganiser la France ne suffit pas; allons jusqu'à la **Reconstruction de l'Europe** avec M. David Jayne Hill, ambassadeur des Etats-Unis. Cette reconstruction, nous explique-t-il, sera la gloire de la jeune Amérique, puisqu'elle consistera à répudier « l'héritage néfaste » de la vieille Europe, militaire et autoritaire, et à faire éclater « le pouvoir constructeur de la démocratie ». Soit! Malheureusement chez nous ce pouvoir constructeur se heurte au pouvoir destructeur de tous nos politiciens tant démocrates qu'antidémocrates. Chez eux l'esprit public est remplacé par l'esprit de haine et de vengeance. C'est ainsi que certains n'auront vu cette effroyable guerre de quatre ans qu'à travers l'affaire Malvy, pressentie, savourée ou remâchée sans fin, mais sans en tirer les leçons les plus simples. Cette affaire, par exemple, nous a appris à tous que le fait de méconnaître, violer et trahir ses devoirs de ministre n'était pas défendu, puisqu'il a fallu instantanément ériger la chose en délit pour la punir.Eh bien, pourquoi n'a-t-on pas immédiatement régularisé la répression? L'idée de

déposer une proposition de loi n'est venue à aucun de nos huit à neuf cents députés ou sénateurs. Mais pas davantage l'idée ne leur est venue que cette juridiction de la Haute-Cour était inacceptable dans un État civilisé, qu'une assemblée politique ne pouvait en aucun cas être un tribunal répressif, et que les crimes politiques devraient relever d'un grand jury national, comme les crimes ordinaires relèvent du jury habituel des cours d'assises. Le jury national, nous l'avions sous la Constitution de 1852, et c'est vraiment une honte que notre régime républicain soit sur ce point inférieur au régime du second empire; mais ici encore l'idée n'est venue à aucun de nos législateurs, ni d'ailleurs à aucun de nos publicistes (du moins n'ai-je vu aucun article de journal ou de revue), de proposer cette amélioration de nos mœurs publiques. Vraiment ce double exemple montre que nous sommes encore loin d'avoir le véritable esprit public qui caractérise les saines démocraties.

M. David Jayne Hill oppose démocratie à autocratie, et il est certain qu'entre elles il n'y a pas d'hésitation possible; où le choix est plus délicat, c'est entre les diverses démocraties, la parlementaire comme chez nous, la directoriale comme en Suisse, la consulaire comme aux États-Unis, la royale comme en Angleterre, en Belgiqu et ailleurs. Je persiste à croire que notre système, corrigé de ses abus, et la correction serait très facile, est préférable aux autres; et aussi que les trois premières conceptions ont moins d'inconvénients que la quatrième : l'aventure de la Grèce nous a montré combien une royauté machiavélique peut arriver non seulement à gouverner contre l'opinion du pays, mais encore à créer dans le pays le plus démocratique du monde une fausse opinion publique; si depuis un temps suffisant dans les autres pays alliés la royauté avait voulu agir de même, qui sait si ces pays seraient nos alliés, et aussi qui sait si la neutralité au fond germanophile de certaines autres monarchies n'est pas due à l'action obscure et tenace du souverain?

Memento. — Paul Descamps : *Cours de méthode de science sociale, IV, La Nomenclature (Modes d'existence, phases d'existence, patronage).* Science sociale, 56, rue Jacob, 3 fr. 50. Il suffit de reproduire ce titre pour indiquer la valeur du travail. M. Descamps est le digne continuateur d'Henri de Tourville et de Philippe Champault dont on devrait bien réunir aussi les articles en volume. — René Bossière : *Essai d'équilibre économique et social positif*, Rousseau. L'auteur, qui a déjà donné autrefois une bonne étude sur les Ports de commerce, s'élève ici aux idées générales, très générales même, puisqu'il nomme Dieu (son livre se termine sur ce mot grandiose) cette force d'équilibre qu'il voudrait voir fonctionner de façon automatique et indépendante de l'homme. — E. Poisson : *Comment on fonde une Coopérative*. Fait de la Semaine, 0 fr. 75, Grasset. Un guide pratique tout à fait utile et tout à fait sensé d'ailleurs; comme le dit M. Daudé-Bancel dans sa préface, un bon épicier vaut mieux qu'un mauvais coopé-

rateur; il faut donc que les coopérateurs sachent leur affaire, eux aussi. — Georges Delahache : *Petite histoire de l'Alsace-Lorraine*. Fait de la Semaine, 1 fr., Grasset. L'auteur de la brochure fameuse « La Carte au liseré vert » était tout à fait indiqué pour écrire ce substantiel petit volume. — Albert Métin : *L'Inde d'aujourd'hui, étude sociale* (*nouvelle édition mise à jour*), A. Colin, 5 fr. Livre d'observation, auquel il ne faudrait demander ni grande originalité de vues, ni éclat magique du style; l'auteur était un laborieux et un consciencieux ; il fut plusieurs fois ministre, et beaucoup de nos ministres devraient bien prendre exemple sur lui. — Comte de Périgny : *La République de Costa-Rica. Son avenir économique et le canal de Panama*, Alcan, 5 fr. Excellente monographie qui fait partie de la collection « France-Amérique », dirigée par MM. Hanotaux et Jaray. La petite république de Costa-Rica se trouve, on le sait, entre celle de Panama qui a son canal et celle de Nicaragua qui aura le sien; la situation est donc à la fois délicate et pleine d'avenir; pays fertile d'ailleurs et pourvu de hauts plateaux qui font de San José et Cartago le sanatorium de toute l'Amérique centrale. — Gabriel Séailles : *La Réforme démocratique de la Constitution*, Ligue des Droits de l'homme, 0 fr. 30. L'auteur se prononce contre toute réforme consulaire et demande qu'on remédie par des procédés démocratiques (représentation proportionnelle, décentralisation, choix des ministres hors du Parlement et surtout bonne éducation de l'esprit public) aux abus qu'il est loin de nier : chasse aux portefeuilles, favoritisme, tyrannie des partis, en un mot politicianisme. — Dans la *Revue des sciences politiques*, je signale, à propos de réforme de la constitution, un article de M. Caudel sur la prochaine disparition de la Chambre des lords, qui sera remplacée par un Sénat de 327 membres, dont 81 seulement pris parmi les lords actuels; les autres seraient élus par les membres de la Chambre des communes groupés par vastes régions; ceci me semble très judicieux et j'ai de même proposé de faire élire chez nous les sénateurs par les députés; les successeurs des nobles lords seraient élus pour douze ans et se trouveraient en somme plus subordonnés aux Communes que nos sénateurs à nous le sont aux députés. Ce serait une réforme radicale à la fois politique et sociale, complétant la transformation démocratique de l'Angleterre qui s'opère avec une intensité croissante depuis une dizaine d'années : chaque semaine, chaque jour presque, voit mettre en vente quelque ancien grand domaine aristocratique.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS RELIGIEUSES

La Scolastique dans l'Enseignement secondaire. — La *Croix* avait publié l'an dernier, sous la signature de « Miles Christi », une série d'articles tendant à démontrer qu'il fallait enseigner désormais la philosophie scolastique aux élèves de philosophie de l'enseignement secondaire; les articles viennent de paraître en brochure avec une belle préface de M. l'abbé Peillaube, doyen de la Faculté libre de philosophie à l'Institut catholique de Paris. Ils ont été vivement applaudis par certains évêques et par la masse du

clergé. Vont-ils déterminer une orientation nouvelle de l'enseignement de la philosophie dans les maisons libres? — Peut-être. Mais à coup sûr la formation philosophique de la jeunesse élevée dans les maisons religieuses est une question de haute importance.

L'auteur signe « Miles Christi ». Pourquoi ce pseudonyme saintement belliqueux? L'auteur prétend avoir réussi par son système à obtenir beaucoup de succès au baccalauréat ; le nom de l'auteur, auréolé de sa réputation de préparateur heureux, eût ajouté au poids de la thèse.

Passons sur cette objection d'ordre très secondaire. Miles Christi oublie pas mal de précisions. Il faut, dit-il, enseigner la philosophie scolastique. Oui, mais que faut-il entendre par là? C'est ce qu'il dit mal. La période scolastique embrasse plusieurs philosophies ou même plus justement elle n'en comprend aucune. Les penseurs chrétiens du XIIIe siècle étaient des théologiens ; saint Thomas n'a jamais fait un cours de philosophie, au sens où nous l'entendons ; ses discussions psychologiques étaient le préambule de problèmes théologiques. La philosophie n'était conçue que comme « Ancilla théologiæ ». Il faudrait donc entendre par scolastique les philosophies rédigées postérieurément « ad mentem Divi Thomæ », telles que Sanseverino, Zigliara, sans oublier Goudin beaucoup plus ancien.

Ces philosophies reflètent donc une face de la pensée catholique au XIIIe siècle; elles sont d'inspiration thomiste et aristotélicienne. Mais sur bien des points elles ont ajouté à la doctrine de l'époque scolastique. Il y aurait là un point d'histoire pas banal à discuter : montrer tout l'élément hétérogène et même cartésien surajouté à la pensée thomiste, dans les manuels dits « ad mentem Divi Thomæ ». Glissons sur ce problème, trop long à discuter ici.

Voilà donc notre professeur convaincu par Miles Christi ; il va inaugurer pour ses futurs bacheliers un cours nourri de la pure moelle de Sanseverino. Mais d'abord les exigences du programme vont l'amener à être très infidèle à son vénérable auteur. Et la morale? Elle occupe une large place dans l'enseignement philosophique actuel. La morale n'a jamais été discutée par les scolastiques autrement que comme commentaire du Décalogue. Parler d'un cours scolastique de morale, c'est ou bien rêver d'une impossibilité, ou bien dire simplement qu'on va discuter les problèmes moraux actuels à la lumière de la Somme théologique. Ce qui équivaut à dire ou qu'un professeur de maison libre biffera les problèmes les plus actuels de la philosophie morale, ou les résoudra dans un esprit catholique. Ce qui au fond est, pour lui, la seule attitude à adopter. De fait, il faudra pour la morale en revenir à ce qu'on faisait avant la découverte de Miles Christi. Et la logique ? Mais pour les scolastiques,

elle se réduit au syllogisme avec, bien entendu, les théories qui le fondent : théorie des genres, etc., etc.

Et depuis, que de problèmes nouveaux ! La théorie de la Science, le problème de l'induction, la logique de l'histoire, la méthode de la sociologie. Où trouvera-t-on tout cela dans la scolastique? On dira : n'en tenons pas compte. Apprenons à nos élèves à raisonner logiquement, initions-les à l'arbre de Porphyre, à tous les modes et à toutes les figures du syllogisme et, mis en face des problèmes nouveaux, ils s'en tireront par la vigueur de leur logique. C'est oublier qu'il ne s'agit pas seulement de raisonner, mais qu'il s'agit aussi de connaître.

Pour la psychologie, il y a les mêmes remarques à faire. En définitive, prise en son sens absolu, la thèse de Miles Christi équivaut à dire que la philosophie depuis saint Thomas n'a rien dit qui vaille. Elle oublie toute l'évolution de la pensée philosophique de plusieurs siècles, elle enferme ce paradoxe outrancier que la philosophie serait la seule science qui depuis sept siècles n'aurait pas progressé. C'est aller bien loin. Supposer, comme certains, qu'Aristote et saint Thomas ont tout dit, se livrer au jeu de Société qui consiste à réduire aux idées de saint Thomas ou d'Aristote toutes les thèses de la philosophie contemporaine est singulière besogne. Je sais bien que certains philosophes néo-scolastiques, tels que Mgr Elie Blanc, Mgr Farges, sont devenus maîtres en ce sport. Mais cela ne prouve pas que la pensée humaine leur doive beaucoup.

Il y a aussi un côté pratique à la question. Même dans un collège libre, le professeur a en face de lui des jeunes gens qui ont surtout un objectif, « devenir bacheliers ». Quoi qu'en dise Miles Christi, je soutiens que leur préparation ne sera possible qu'à la condition de la donner conforme aux programmes. Un professeur qui voudra s'en tenir pour le syllogisme à la logique du XIII[e] siècle, pour la psychologie à ce qu'a dit saint Thomas, en laissant de côté et les travaux des logiciens modernes et les remarquables études des psychologues contemporains, pourra peut-être réussir une fois par un heureux hasard à conduire un élève au baccalauréat, mais normalement il offrira à sa classe d'excellents éléments d'insuccès.

Ce qui revient à dire que, par la force des choses, il faudra sortir de la scolastique et faire sa classe en professeur du XX[e] siècle et non en maître du XIII[e]. Evidemment, dans les maisons religieuses, l'enseignement philosophique sera à base thomiste, inspiré par l'intellectualisme aristotélicien. Tout simplement parce que le courant kantien est aux antipodes, quoi qu'on en ait dit, de la pensée chrétienne et parce que la philosophie pragmatiste, qu'elle suive ou Bergson ou W. James, est très loin d'amener à la foi catholique ; tout au plus pourrait-elle conduire au vestibule du temple. Mais elle renferme tout

ce qu'il faut pour que la foi d'un chrétien, ainsi étayée, soit tout à fait instable et provisoire.

Mais il est très possible à un professeur chrétien de donner à ses élèves une forte discipline intellectuelle, de les préserver des écueils du kantisme — danger du reste assez désuet — sans les éduquer en escholiers du XIIIe siècle. Miles Christi paraît oublier que les maisons libres avaient jusqu'à ce jour d'excellents manuels de philosophie, ceux du P. Lahr, de Sortais, de Levêque, auxquels vient se joindre la remarquable psychologie de Baudin, avec lesquels on a formé et des bacheliers et des esprits très droits. Ils s'inspirent de la doctrine thomiste, sans oublier ni méconnaître le reste.

Si l'on forme des esprits très logiques avec la dialectique du moyen-âge, on formera des esprits aussi droits, et même mieux éclairés, en ajoutant à ce qu'il y a de solide dans l'argumentation de l'Ecole tout ce qu'ont apporté de clair, de profond, de très compréhensif les travaux des logiciens modernes.

Evidemment, au point de vue des convictions religieuses, il y a un danger dans une formation philosophique trop éclectique, dans une doctrine qui laisse la foi en suspens sans assises rationnelles. Mais il y a un danger égal à vouloir faire des jeunes gens des esprits du XIIIe siècle. Il y a d'abord à craindre la réaction qui suivra quand il se trouveront en contact avec la pensée contemporaine, réaction qui ne sera pas alors au profit de la foi. Former des esprits étroits n'est jamais servir une doctrine. Apprenons aux jeunes gens à penser, à penser juste, mais faisons-leur comprendre tout ce qu'il y a de vrai, d'instructif dans l'évolution des idées.

On se demande quelle serait la mentalité exceptionnelle d'un jeune homme qui envisagerait de nos jours la science au point de vue d'Aristote, sans savoir ce qu'ont pu dire Boutroux ou Poincaré, par exemple.

En définitive, il est vrai de dire qu'il faut enseigner dans les écoles catholiques la solide doctrine de l'Ecole. Mais cet enseignement ne doit pas être une *restauration archéologique*, il doit être une *adaptation*.

Prise en son sens littéral, la thèse de Miles Christi est au fond dangereuse et pour la formation intellectuelle de la jeunesse catholique et, ce qui paraît paradoxal, pour l'avenir même des convictions religieuses des esprits éduqués de telle sorte. Je ne voudrais pas être trop irrévérencieux envers la sincérité d'un écrivain qui a voulu être un bon soldat de ses convictions, mais franchement son intervention me fait un peu l'effet du pavé de l'ours.

ABBÉ MANO.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Emile Ripert : *Au pays de Joffre*, édit. Bossard, 43, rue Madame, 3.60. — Les villes abîmées par la guerre : Beauvais.

Le titre du petit volume de M. Emile Ripert, **au Pays de Joffre**, a été surtout, je crois, un bon prétexte, car il est en somme fort peu question du maréchal dans cette histoire, — à peine de quoi justifier l'apparition du nom sur la couverture, — et surtout du Roussillon, de la Catalogne française, — selon l'expression officielle, des Pyrénées-Orientales. « Perpignan et l'Espagne », lit-on sur une pancarte dans la gare de Narbonne. L'auteur se trouve appelé dans la région par les hasards du service de guerre et il en profite pour étudier longuement le pays, qui offre nombre d'endroits curieux, depuis Narbonne que nous venons de nommer, — autrefois un port comme Ostie, Ravenne ou Fréjus, maintenant dans les terres avec ses églises Saint-Paul, Serge et Saint-Just; un Hôtel de Ville qui est l'ancien évêché fortifié, et même un musée lapidaire, installé dans une vieille église. Narbonne fut assiégée par les Maures, jadis, — pendant dix-ans, — et fut pris, enfin, par trahison. Nous arrivons pourtant à Perpignan, qu'on écrivait autrefois *Perpinyan*, — et qui est encore une ville massacrée, du fait du Progrès sinon des guerres. Le XIXe siècle a détruit ses remparts « qui ne servaient à rien », — des remparts en pierre rousse, d'allure espagnole et médiévale, et où la végétation envahissait les fossés de Vauban. Il n'est resté que le nom des portes, — porte de Canet, porte d'Espagne, avec quelques bribes des murailles, et le Castillet élevé par Louis XI, — « qui porte encore avec ses murailles, ses voûtes, ses portes et ses grilles les traces de son sinistre génie »; — le château, qui défendait la porte Notre-Dame, — cependant qu'à la place des vieux murs on a bâti d'infâmes bicoques en stuc. On a conservé seulement, — et c'est une chance encore, — les vieux arbres de la promenade des Platanes, qui ont 40 mètres de hauteur et s'étendent sur un demi-kilomètre ; puis, à côté du Castillet, c'est la « Loge », — ancienne bourse des armateurs au temps où la ville, que Louis XIII assiégea durant neuf mois, faisait du commerce maritime ; la citadelle transformée par Vauban ; les églises Saint-Jacques et Saint-Jean, l'Université, — devenue un Musée, — « les restes du royaume de Majorque, qui comprenait le comté de Montpellier et les Baléares, et dont Perpignan était la capitale ». La « Loge » est encore signalée par un navire de pierre, à l'angle du bâtiment; l'Hôtel de Ville a de jolies fenêtres anciennes, et près de la cathédrale Saint-Jean, on montre la place où furent ensevelis la belle Saurimonde et le poète Guillaume de Cabestang, — dont la fin tragique est racontée par un de ces romans d'amour que goûtait tant le Moyen-Age. Per-

pignan, on le rappelle encore, fut la patrie du grand peintre de Louis XIV, Hyacinthe Rigaud, dont le musée possède quelques toiles.

Après cette excursion dans la ville, l'auteur nous montre le pays du Maréchal, — Rivesaltes, gros village ou cité minuscule qui est une des capitales de ce pays du vin, mais en somme n'a rien de remarquable. Il parle encore d'Arago, « républicain et astronome », qui fut de l'Assemblée Nationale en 1848, puis, en suivant le cours de l'Agly, arrive dans la plaine de la Salanque, où venait jadis la mer. Tout le Roussillon devait, aux vieilles époques, former un vaste golfe que délimitaient les Corbières, les Albères et les pentes de Canigou et dont il resta, à l'époque historique, des étangs comme ceux de Salces et de Leucate. Les ports de ce côté, c'est Collioure, Port-Vendres, Banyuls, dont le vin est célèbre (1). A Cerbère, on arrive aux limites du pays, et au delà, c'est la Catalogne espagnole, le chemin de Barcelone. Après avoir passé en revue, — pour varier son récit, — la littérature régionale, M. Emile Ripert remonte les cours de la Têt par Soler, Millas, Ille, Vinça, Prades, Villefranche de Conflent, — qui est encore une des places fortes de la région. Il monte au vieux village de Vernet, qui garde un donjon à demi ruiné, et à Saint-Martin du Canigou, ancienne abbaye de Bénédictins qui a été, paraît-il, habilement restaurée. Plus loin, c'est Mont-Louis, une citadelle du temps de Louis XIV, — d'où l'on découvre tout le panorama des montagnes et le Cambre d'Ase, auréolé de neige, — et qui conserve également le souvenir de Joffre alors qu'il était chef du génie, de même que Villefranche. De là M. Emile Ripert pousse une pointe en Espagne, vers la Cerdagne, dont une partie est nôtre depuis le traité des Pyrénées, tandis que l'enclave de Livia reste terre étrangère. De ce côté encore, se trouve Enveigt, dont l'église possède une Vierge drapée dans une mantille noire et cérémonieuse comme une dame espagnole. On revient cependant à la vallée de la Tech, et de ce côté se trouve Elne, autrefois *Illibris*, — un îlot dressé au milieu du grand vignoble qui s'étend des Albères aux Corbières. Elne, qui fut le siège épiscopal du Roussillon, possède un cloître célèbre, — malheureusement très retapé — et à côté duquel sont des remparts croulants, des portes ogivales, une église romane au clocher crénelé. C'est le côté de la frontière où se trouvent le Perthus, le fort de Bellegarde, — encore un travail de Vauban ; plus bas Céret, qui garde une porte du XVIIIe siècle et un pont d'une seule arche remontant au Moyen-Age, — peut-être même à l'époque romaine ; enfin Arles-sur-Tech, dont le cloître rappelle fort

(1) Les femmes de Banyuls ont, paraît-il, une façon plutôt désinvolte de manifester leurs sentiments. A l'arrivée d'un personnage politique impopulaire, raconte l'auteur, elles se réunirent à la gare et pour lui témoigner leur mépris se tournèrent toutes ensemble, « lui montrant d'un geste rabelaisien l'envers de leur visage ».

celui de Sainte-Trophime, tandis que l'église possède un Christ mort d'un réalisme tout espagnol et les châsses d'argent de Saint-Abdon et de Saint-Sennen (1). M. Emile Ripert passe encore à Thuir, qui est le pays du *byrrh*, dont il raconte l'invention curieuse, et aux dernières pages de son livre parle encore du maréchal Joffre, à propos duquel sont contées quelques anecdotes. Il quitte ensuite la France et c'est d'outre-mer qu'il écrit ces souvenirs. — Son petit volume est en somme curieux et surtout il apporte des indications, — souvent précieuses, — sur une région qui vaut par son pittoresque comme par son histoire et dont on parle assez rarement.

Beauvais, qui n'a pas été compté parmi les villes du front jusqu'ici, a, paraît-il, souffert du bombardement de l'ennemi, surtout par avions, et c'est grand dommage, car il y a là une vieille ville précieuse, où le passé se retrouve à chaque pas, malgré les médiocres arrangements de la vie moderne. Je me souviens, à mon premier passage, y être arrivé dans un mauvais omnibus d'hôtel, la nuit tombée, et il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour retrouver, avec le décor des rues anciennes conduisant à la place de l'Hôtel-de ville, l'impression qu'on devait ressentir vers 1820 lorsqu'on y débarquait en diligence. Des rues entières y gardent le décor d'autrefois. L'Hôtel de Ville reconstruit au XVIII[e] siècle gâtait sans doute la vieille place où subsistent encore des immeubles précieux, comme la *maison des Trois Piliers* (1268), *l'hôtel du Cygne*, la maison Renaissance de *l'Image saint Jean*. Mais par-dessus les pigeons et les toits on aperçoit la masse énorme de la cathédrale, — église inachevée, élevant sa toiture à 68 mètres du sol, « *la folie de Bauvais* », qu'accompagnent seuls les portails gothiques du transept. La nef ne fut jamais construite et en somme c'est une chance, car il eût fallu sacrifier un très vieux bâtiment, *la Basse Œuvre*, indiquée comme étant la cathédrale primitive et qui remonte peut-être au X[e] siècle, et probablement aussi les tours d'accès du Palais épiscopal. L'intérieur de la cathédrale de Beauvais est surtout remarquable par ses très beaux vitraux ; la collection de tapisseries qui cache la muraille élevée à l'ouest, où devait s'étendre la nef ; une horloge à carillon du XIV[e] siècle, enfin l'élévation prodigieuse des voûtes. Lors de mon premier passage à Beauvais, des instruments à cordes répétaient à l'orgue, — placé en hauteur du côté du transept sud, — comme je me trouvais dans la cathédrale, et l'impression était si délicieuse, avec

(1) Ces saints sont d'origine persane ; très populaires dans le pays, ils ont l'habitude, paraît-il, comme preuve de leur pouvoir miraculeux, d'emplir continuellement « d'une eau dont on ne peut expliquer l'origine, une sorte de sarcophage placé à la porte de l'église », — légende ou miracle qu'on a eu le bon esprit de ne pas examiner de trop près. On peut constater d'ailleurs que ni les saints Abdon et Sennen, ni leur cuve miraculeuse ne sont mentionnés dans le *Dictionnaire des reliques*, etc., de Collin de Plancy.

les sons qui montaient, filaient sous les voûtes, emplissant ce vaisseau énorme d'une harmonie presque surnaturelle, que des paysans balourds qui pénétraient à ce moment dans l'église assourdirent instinctivement leurs pas, restèrent dans l'extase de ce moment unique. Du côté du transept nord, on allait voir cependant, derrière une palissade de bois blanc qui permettait de réclamer le pourboire, une énorme horloge astronomique, chef-d'œuvre d'un des habitants, et qui compte 52 cadrans et un total de 90.000 mouvements. Mais il y a aussi des personnages qui actionnent cette mécanique, — tout un peuple de marionnettes comme à l'horloge de Strasbourg, — tant qu'on voit la comédie du jugement, l'âme jetée en enfer, saint Michel tenant la balance, tandis que des flammes en formes de carottes sortent de toutes les fenêtres. De braves bonnes sœurs étaient entrées après nous dans l'enclos de l'horloge et, joignant les mains, s'extasiaient naïvement : « Ah ! ma sœur, Notre-Seigneur va parler ! » Mais Notre-Seigneur ne parla pas. Il se contenta de remuer les bras avec un petit bruit de mécanique, et le sacristain, — il avait dû « déjeuner fort », tant qu'il rotait entre deux phrases, — déclara en donnant un tour de clef : « Ça ! c'est le côté amusant de la construction ! » Le côté amusant ! Les yeux des bonnes sœurs lui jetèrent un singulier regard et il dut ensuite se faire houspiller par son évêque. — Devant la cathédrale et à la place où devait s'élever la nef, se trouve la *Basse Œuvre*, l'église primitive, qui n'est qu'une sorte de hangar dont la façade porte au-dessus d'une fenêtre trois personnages de haute taille et une croix ancrée dans le fronton. Une rue sépare simplement cette construction des tours flanquant la porte du palais épiscopal, devenu palais de Justice, et qui élève en arrière sa délicieuse façade de la première Renaissance. Le rempart de la ville s'étendait en arrière. — Plus bas et en redescendant derrière la place de l'Hôtel de ville, on arrive à l'église *Saint-Etienne*, que j'ai vue à mon dernier passage en pleine restauration (1) et qui comporte une nef romane et un chœur ogival. La nef offre sur le côté nord un délicieux portail roman ; le transept du même côté, au-dessous du pignon à dessin réticulé, une *Roue de la Fortune*, autour de laquelle montent et descendent des personnages, comme au transept sud d'Amiens (2). L'intérieur offre de très remarquables vitraux, *tout un arbre de Jessé* d'Engrand Leprince, des peintures de Primitifs, un *Ecce Homo* du XVe siècle, et dans le bas-côté un monument curieux : une sainte barbue, crucifiée, sainte Wilgeforte, qui aurait prié Dieu

(1) Couverte de bâches, de plâtras, masquée de palissades ; on n'accédait qu'au chœur et la plupart des œuvres précieuses avaient été retirées.

(2) C'est au pied de ce transept, dans le cimetière entourant l'église, que se trouvait la *tribune aux Harangues*. Le maire sortant de charge venait y rendre compte de son mandat, — attestant les morts. Cette tribune fut supprimée, — naturellement, — par la Révolution.

de l'enlaidir de cet appendice. Huysmans nous a d'ailleurs raconté qu'un sacristain, scandalisé dans sa bêtise par les réflexions de quelques curieux, avait fini par faire gratter la barbe qu'il ne jugeait pas utile. — Détail curieux, c'est à Saint-Etienne qu'on célébrait au Moyen-Age l'*office de l'Ane*, et le décor des rues que suivait le cortège depuis la cathédrale existe encore en grande partie. La rue Baurégard, par exemple, ne s'est guère modifiée. Les rues voisines conservent également nombre de vieux immeubles, des maisons canoniales aux portes sculptées et blasonnées, tandis que sur la place saint Pierre, devant la cathédrale, on peut voir encore une maison aux fenêtres romanes. — Des remparts anciens de la ville, il n'a subsisté que des vestiges comme la tour Boileau, dans une île du Thérain. La plupart des églises d'autrefois ont également disparu, ou n'ont laissé que des fragments, comme le transept de *l'église Saint Barthélemy*, transformé en maison, rue Saint-Pierre. Hors de la ville, on retrouve encore une tour de *l'abbaye de Saint-Lucien*, au sud, passé la rivière, des restes de *l'abbaye de Saint-Symphorien*. Mais les vieilles maisons subsistent en grand nombre à Beauvais, surtout dans les rues de la Manufacture, de l'Ecu, rue de l'Abbé-Gelée, rue Saint-Laurent, rue Saint-Pantaléon, etc. A côté de la Basse-Œuvre enfin, contigu au cloître de la cathédrale, on a installé un curieux musée, surtout archéologique, avec des pierres recueillies dans les démolitions, des statues, quelques peintures, des curiosités diverses, parmi lesquelles une série d'enseignes : les *quatre fils Aymon*, campés sur leur cheval; un *saint Maurice* patron des teinturiers, gratifié d'une rutilante trogne de pochard, et une enseigne de marchand de moutarde qui vaut d'être spécialement signalée : un personnage laissant tomber son offrande dans un récipient en forme de baratte, tandis que deux autres, dont un singe, d'un bras vigoureux remuent cette marchandise.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Cahiers idéalistes français : « Mon chant de guerre », par M. Marcel Sauvage. — *La Sève* : fragment d'un poème biblique de M. Ed. Fleg. — *La Revue de Paris* : M. Louis Barthou, prospecteur des amours de Victor Hugo. — *Les lettres parisiennes* : un poème chinois et une élégie de M. Georges Duhamel. — *Les Marges* : deux sonnets héroï-comiques de M. Vincent Muselli. — Nouveautés : *l'Art*, *les Annales de l'Amitié française*, *Revue baltique*. — Memento.

Les Cahiers idéalistes français (août-septembre) publient cette belle page lyrique de M. Marcel Sauvage :

MON CHANT DE GUERRE

Pour mon ami A. Delemer.

Je laisse à d'autres la splendeur du crime, la beauté des massacres. Ils feront le récit merveilleux des morts triomphantes. Ils diront l'élan sauvage

des haines, les couleurs mordantes des drapeaux et des uniformes, les éclairs enragés des canons, des fusils, des couteaux. Ils chanteront les mêlées monstrueuses, et les morts, par leur voix assurées, proclameront des paroles sublimes. Leurs vers en strophes seront, sur les tombes des héros, — les pauvres diables, — comme des lauriers et la gloire des martyrs.

Je ne vends pas mes chansons ; aussi, je ne fais point au gré de l'heure et du badaud des idylles ou de l'épopée : Poètes maudits qui sussuriez l'amour et vous pâmez de haine, poètes maudits qui ne méritez plus même du mépris. Mon cœur chante, chante tout seul, mon cœur saigne et pleure. Ma bouche a connu les grimaces et les rictus de la souffrance. J'ai parfois porté le masque froid de la mort. Je veux clamer mon chant de guerre, mon chant d'angoisse, mon chant de misère, mon chant de torture, mon chant de guerre.

Mon chant est rouge comme l'appel des clairons, le sang des bêtes, le drapeau des révoltes. Les notes de mon chant s'envolent du sanglot bas des mères au cri fou du soldat qui s'écroule. Dans ces notes-là, il y a les petits qui pleurent, il y a les femmes aux longs plis de deuil et qui gémissent, il y a les blessés qui hurlent, il y a tous les morts qui râlent. C'est mon chant de guerre, entendez-vous ? qui monte et lutte au long du bruit de l'or, des lâches péroraisons, de l'orgie nouvelle, c'est mon chant de guerre qui frémit comme des ailes.

Moi je veux dire, la nuit, sur le brancard, près des brancardiers morts, dans la brume âcre et noire des obus éclatés, dans les flammes de phosphore des obus éclatants, le corps au ventre défoncé et puis le cri de l'homme : c'est bien plus vrai et c'est bien plus triste, — ce que vous ne dites pas ! Je veux dire dans la petite mansarde sale les vieux qui se consument et meurent désespérément, les mains ratatinées sur leurs poitrines sèches, en songeant aux absents. Je veux chanter les tout petits qui crèvent de froid, de faim et d'hébétude, en toussant leur vie : c'est bien plus noir hélas ! mais c'est bien plus vrai. Moi je dis ma pitié virile : les notes de mon chant pleurent les larmes des hommes.

Poètes maudits et qui souillez le nom d'amour, vous faites, — au goût de l'auditoire étoilé d'or, — vibrer les cordes en longs frissons, aux bois creux des violons, des guitares, et vous tendez votre chapeau à la ronde. Soit !

Je n'attends pas les échos de l'heure pour porter des mots menteurs de lèvre en lèvre : c'est au creux vivant et rouge de mon cœur que sonne ma chanson. Je l'ai saigné parmi les champs, mon chant de guerre.

§

Dans **La Sève** (septembre), M. Edmond Fleg publie : *La mort de Shimshonn.* Ecrire un poème sur la fin de Samson, après Vigny, c'est une belle audace de poète. L'œuvre de M. Fleg justifie par sa grandeur cette audace. On pourrait reprocher à l'auteur un usage peut-être excessif de mots hébreux dans un poème français. Mais, on ne saurait qu'admirer ces railleries de Dalila et la réponse de

Samson où il y a une invention vraiment sublime, de celles qui révèlent, par l'enrichissement d'un thème ancien, un grand poète :

Elle dit : « Fort entre les forts,
Raconte un secret, s'il t'en reste encor.
J'ai dénoué ma ceinture odorante :
Caresse, à ton front, mes genoux;
Imite les baisers qui montent jusqu'à nous;
Mais ne mens plus à ta servante!

« A quoi bon mentir, shefète farouche ?
Elle est pauvre, ta ruse, auprès de Dalila;
La dent de ton secret dévorerait ta bouche :
Elohim n'est plus Dieu, quand tu es dans mes bras ! »

Mais, comme un chêne de Bashan
Géant
Sous son casque d'écorce,
L'homme est debout.— Et ses poings ont saisi les piliers,
Et le cri de Shimhonn a crié :

« Tu ne l'as pas connu, le secret de ma force ;
Ma lèvre, à ta lèvre, ne l'a pas balbutié;
Je mentais : quand tes bras se formaient sur mon torse,
Le secret de Shimshonn n'était pas prisonnier.

« Tu croyais mon sommeil, sous la tente obscure!
Je ne dormais pas ; j'épiais vos murmures,
Et le bruissement des armures,
Et le ciseau, sur mes boucles impures.

« C'est que ta chair, entre mon âme et Dieu,
Dressait un mur, où s'arrêtaient mes yeux.
Il fallait, sur ma prunelle, la piqûre
Du poignard,
Et je savais, quand tu fauchais ma chevelure,
Qu'avant l'aube du soir,
Je perdrais ma faiblesse, en perdant mon regard.

« Maintenant je ne vois plus ta lèvre bleue de fard,
Ton ventre souillé, sur ton lit d'aromates,
Ni l'éclat défaillant des lunes sans mémoire,
Ni le jour aveuglé du soleil écarlate.
Mais mon poing redevient la peur des Pélishtim :
De mes deux yeux crevés, je revois Elohim ! »

§

La Revue de Paris (15 septembre) poursuit la publication du long travail que M. Louis Barthou a cru devoir consacrer à la vie privée de Victor Hugo : *Les amours d'un poète.* C'est une besogne inélégante. Elle choquerait, même de la part d'un bohême obligé par la faim ; car il n'est pas d'excuse à tripoter parmi les secrets d'un mort, demeurât-il le plus illustre des morts.

Quand on songe à l'écrasant mépris de Hugo pour la goujate indiscrétion de Sainte-Beuve, on peut imaginer de quelle plume vengeresse il châtierait un amateur d'autographes qui épilogue à leur sujet et, sous prétexte d'apport à la critique littéraire ou à la biographie du plus glorieux poète français, rédige un procès-verbal d'huissier sur les épisodes galants d'une large, haute et belle vie.

Ah ! si M. Louis Barthou s'était borné à publier les inédits de Victor Hugo qu'il a l'honneur et la fortune de posséder ! Non : il a voulu « faire » un livre, et un gros livre. Encore une victime de l'Académie Française ! Elle l'a admis dans sa compagnie. Il a la tardive politesse de vouloir justifier cette faveur. Alors, avec pièces à l'appui, il prouve que Victor Hugo, tout comme un petit député ou un marchand de légumes, n'a été bridé par le mariage ni par une liaison publique. Dire, mon Dieu ! que M. Barthou eût pu se tirer d'affaire, très honnêtement, par la publication d'un nouveau recueil de ses discours. Il a eu la modestie de prévoir qu'on les aurait peut-être trop peu lus. On lira davantage ses digressions scandaleuses. C'est tant pis pour lui. Hugo n'en saurait être atteint que dans l'opinion des sots ou des réactionnaires impénitents qui emploient à le dénigrer tous les moyens.

Nous devons pourtant à M. Louis Barthou de connaître ces trois strophes écrites par Hugo pour Mme Juliette Drouet, le 1er janvier 1842 :

Janvier est revenu. — Ne crains rien, noble femme !
Qu'importe l'an qui passe et ceux qui passeront !
Mon amour toujours jeune est en fleur dans mon âme :
Ta beauté toujours jeune est en fleur sur ton front.

Sois toujours grave et douce, ô toi que j'idolâtre ;
Que ton humble auréole éblouisse les yeux !
Comme on verse un lait pur dans un vase d'albâtre,
Emplis de dignité ton cœur religieux.

Brave le temps qui fuit ! Ta beauté te protège.
Brave l'hiver ! Bientôt Mai sera de retour.
Dieu, pour effacer l'âge et pour fondre la neige,
Nous rendra le printemps et nous laisse l'amour.

Auprès de ces vers, épinglons une phrase de M. Louis Barthou. En vérité, nous n'exagérons rien, en lui prêtant l'état d'âme d'un huissier méticuleux qui instrumente :

Y avait-il un canapé dans la chambre du passage Saint-Roch où un commissaire de police se présenta le 5 juillet 1845 pour constater un flagrant délit d'adultère ?

Grâce à M. Louis Barthou, l'univers saura que Victor Hugo a vainement désiré Alice Ozy et que la jolie cabotine lui préféra Charles Hugo. Toutefois, nous sommes redevables à M. Louis Barthou de

ette page, inédite jusqu'à lui, que le poète écrivit « en tête des preuves de *la Légende des Siècles* » :

L'ordre de me fusiller si j'étais pris avait été donné dans les journées de écembre 1851. J'en avais été prévenu dans la réunion qui eut lieu chez .andrio, le 3 décembre, par le représentant Napoléon, fils de Jérôme, couin de Louis Bonaparte et faisant alors cause commune avec nous contre la rahison du président. Il m'avait même offert un asile chez lui, rue d'Alger • 5. Je n'ai pas usé de cet asile, mais je m'en suis souvenu, et c'est pour es motifs que je n'ai nommé ni Jérôme Napoléon, ni son père, quand j'ai û attaquer l'Empire.

Si je n'ai pas été pris et, par conséquent, fusillé, si je suis vivant ette heure, je le dois à madame Juliette Drouet qui, au péril de sa propre berté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans elâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable inelligence, avec quel zèle, avec quelle héroïque bravoure, Dieu le sait et en récompensera ! Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, déstait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la itraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, e retrouvait toujours. Un mandat d'amener a été lancé contre elle et elle aie aujourd'hui de l'exil son dévouement.

Elle ne veut pas qu'on parle de toutes ces choses, mais il faut pourtant ue cela soit connu.

Je la supplie de me permettre de lui rendre ici respectueusement témoinage, du fond de mon cœur et de mon âme, et de trouver bon que je pose ce livre à ses pieds.

Victor Hugo. Hauteville House, 1er janvier 1860, au commencement de neuvième année d'exil.

Dessous ces lignes, M. Barthou écrit :

De tels documents ont une valeur morale et une force probante qui se ffisent à elles-mêmes.

Que n'a-t-il choisi toujours avec le tact qui lui permet de distiner le document de valeur morale, d'entre les papiers dont la force obante contribue à la mise au point d'événements intimes ?

M. Louis Barthou, qui appartient encore, je crois, au Parlement, vrait préparer un projet de loi pour protéger, au delà des tombeaux, vie privée des morts contre le crochet des chiffonniers.

§

Les lettres parisiennes (1er septembre) donnent des « Poèmes oisis » dus au pinceau de Po-Chu-I. M. A.-D. Waley en a publié, ns le *Bulletin of the School of oriental Studies*, une transcripn anglaise qu'à son tour M. Charles Vildrac vient de traduire en nçais :

POUR L'ARRIVÉE DU CH'ÉN HSIUNG

La note du jaune oiseau s'était presque tue
Et le fruit vert du prunier était à demi formé.

J'étais assis et chagrin que les choses du printemps soient finies.
Je me levai et franchis la grille du jardin d'Est.
Je tenais ma tasse et, maussade, je buvais seul
Quand j'entendis tout à coup un bruit sonore à ma porte.
Vivant retiré je fus heureux que quelqu'un m'arrivât,
Mais combien plus, quand je vis que c'était Ch'èn Hsiung !

Aisément, calmement tout le jour nous causâmes,
Assemblant et heurtant les sentiments de maintes années.

Comme c'est une grande chose, une simple tasse de vin,
Qui nous fait dire l'histoire de toute une vie !

Dirait-on pas l'œuvre d'un intimiste d'aujourd'hui? Po-Chu-I était contemporain de Charlemagne.

Dans la même revue, ce beau poème de M. Georges Duhamel :

ÉLÉGIE VII

Je ressusciterai à l'heure
Où la fin de l'après-midi
Défaille, à force de durer,
Dans les villes ivres d'affaires.

Moi qui n'ai chéri que la terre
Parée d'herbe heureuse et de vent,
Je ressusciterai pourtant,
Un jour, dans ma ville natale.

Je surgirai le soir, parmi
Les hommes occupés à vivre,
Je ne serai pas étonné,
Mais plein d'une tendre amertume.

L'odeur familière du monde
Me rappellera l'atelier
Où l'on revient s'emprisonner
Après une course au printemps.

Et l'étrange soleil du soir,
Baisant le faîte des maisons,
Fera, dans le fond d'une chambre,
Briller tristement toutes choses.

§

Si le poète Po-Chu-I, au IXe siècle de notre ère, composait en Chine des pièces qui semblent de notre temps, le bien vivant M. Vincent Muselli se plaît à rimer de nos jours des poèmes d'un tour ancien qui ont la forte saveur des œuvres de Saint-Amant et la tenue ferme à quoi un Mathurin Régnier et un Malherbe doivent leur inaltérable jeunesse.

M. Muselli donne aux **Marges** (15 octobre) six sonnets héroï-comiques sous le titre général : *les Masques*. Nous nous faisons un plaisir de publier ici les deux premières de ces pièces :

LE GARGOTIER

Mieux que des Potentats les pompeuses demeures,
Ta gargote m'est chère et, libre de soucis,
Sous un plafond tombant entre les murs noircis,
J'y coule sans compter les plus belles des heures.

Que j'aime ton ardoise où sur tes fiers menus
Avec un vin fameux le miroton voisine,
Où paraissent aussi, gloire de ta cuisine,
Maints chats qui par tes soins sont lièvres devenus.

Tout chez toi nous maintient dans une douce extase,
Mais que dire du feu qui nos âmes embrase
Quand certains soirs, parée et pleine de rubans,

Savoureux avant-goût des suprêmes bitures,
La patronne joyeuse, en passant dans les bancs,
Mêle sa forte odeur à l'odeur des fritures !

COMPENSATION

Sans craindre des parents les reproches arides,
Ni que même leurs coups te pussent émouvoir,
Charmante, et déployant un précoce savoir,
Tu caressas, enfant, de vénérables rides.

Plus tard, quand ton désir de tous feux éclatait,
Quand les baisers reçus rendais avec usure,
Des galants dont Venus te fis pleine mesure,
L'âge alla descendant comme le tien montait.

Maintenant que par toi du fil des destinées,
La Parque a déroulé tout près de cent années,
Tu ne renonces point tes lubriques amours,

Mais courant fièrement ton extrême carrière,
Belle comme autrefois l'on te voit tous les jours
A de jeunes garçons montrer ton vieux derrière !

§

NOUVEAUTÉS

L'Art (Hiérarchie-Fraternité-Liberté), nº 1, août. 5 *bis*, rue Schœlcher. Le Comité de Rédaction signe un article-manifeste qui a pour titre : « l'Artiste et la Société » et se termine par ces mots :

Nul n'a droit au superflu avant que tout le monde, et l'élite d'abord, ait le nécessaire. Nul n'a droit à l'opulence quand le génie a faim et quand la Patrie manque de chefs-d'œuvres.

Dans ce numéro, une « Nativité », d'Olivier Hourcade, un « Essai sur le Lyrisme », par M. Carlos Larronde, une étude de M. O.-W. Milocz sur le peintre Elmiro Celli, une étude sur le poète O.-W. Milocz par M. Francis de Miomandre, un conte délicieux de M. Henri Strentz : « Les Porteuses de Poupées », etc., etc.

Les Annàles de l'amitié française, n° 1, 15 septembre, 4, rue Paillet, Paris. C'est, mensuel, « un magazine des rapports du monde français avec les peuples amis ». Il publie un poème de M. René Fauchois : « Nous t'attendions, sœur Italie »,et des articles signés : A. Tisbo, R. de Bermingham, C. Convard de Prolles.

Revue baltique, n° 1, septembre, 5 *bis*, rue Schœlcher. Directeur-Fondateur M. Arthur Toupine. Mensuelle, politique, littéraire, cette publication

se propose d'apporter des études et des documents relatifs à la vie politique, économique et littéraire des nations lettone, lithuanienne et esthonienne.

MM. E. Doumergue, Toupine, Pusta, L. de Labunovas, Warthur, collaborent au premier numéro.

MEMENTO. — *La Grande Revue* (août) imprime une ode « A un poète mort »,dédiée à Emmanuel Signoret par M. Louis Le Cardonnel et qui est une des œuvres les plus hautes de ce noble poète. M. A. Castagnou lui consacre un article de grand mérite.

Le Verbe (août-septembre) : « Poucette et trois permissions », une très fine, très exquise nouvelle de M. André Maurois. — « Intermède du Graal et de la Forêt », par M. F. Divoire. — Un poème posthume de Maurice Bertrand, tué à l'ennemi.

L'Europe nouvelle (14 septembre) : « L'avenir du théâtre en France », par M. Marc-Henry. Réponses à une enquête, par MM. Edmond Sée, A. Aderer et W. Speth.

La Revue Fédéraliste (septembre) : « Régionalisme », par M. J. Nantet. — « La Marseillaise », par M. B. Bourdin. — « Sonnets », par MM. F. Vindry, C. Quéret, P. Michel, A. Gentil.

Ariste (septembre) : « Amour perdu », poème en prose de M. Frédéric Lefèvre.

Les Lectures (septembre) : « Quelques « exemples » d'Etienne de Bourbon, du diocèse de Lyon », mis en français par M. L. Fougerat, d'après le texte latin publié par Leroy de la Marche pour « la Société de l'Histoire de France ».

Les Cahiers d'Août (n° 3) : Poèmes de MM. F. Severin, Ch. Vildrac, L. Durtain, E. de Bongnie, J. Rivière, M. Butaye, etc.

La Revue belge (15 septembre) : « Les 4 glorieuses de 1830 », par M. Maurice des Ombiaux. — « Les travaux hydrauliques belges », par M. L. Zeuvels de Vos.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : M. H. Welschinger : « F. de Dietrich, maire de Strasbourg ». — « F. Buloz et ses amis », par Mme M.-L. Pailleron qui publie des billets de Mérimée, de Heine et parle de Cousin.

L'Instant (septembre) : « Un grand poète catalan : Josep Carner », par M. J. Cerez Jorba. — « La civilisation de la mort », par M. J. Novicow.

La Nouvelle Revue (15 septembre) : M. A. Callet : « Jules Vallès et ses amis », Souvenirs et Lettres inédites.

La Revue hebdomadaire (14 septembre) : M. L. Madelin : « Bismarck ». — M. A. Duboscq : « Une escale à Ceylan ».

Je sais tout (15 septembre) : « Vers les patries d'outre-mer », par M. P.-L. Hervier. — « L'Arche », comédie par La Bouquetière. — « A la fenêtre », nouvelle de M. G. de Voisins.

La Vie (septembre) : « Le sentiment de la liberté dans la Poésie anglaise », par M. G. Sarrazin. — Suite de « Dans le puits », le très curieux et vivant mémoire de Mme Rachilde sur ces années de guerre.

La Presqu'île (septembre) : Suite des réponses à une enquête sur la vie d'après guerre. Un correspondant qui signe Ranz écrit :

« ... J'ai bien ri de lire les insipides élucubrations que suggère la vie d'après guerre à nos contemporains. Aucun d'entre eux n'a même senti à quel point nous sommes empestés pour le demi-siècle qu'il nous reste à vivre. Je ne parle pas des « off. 1, hommes 10, chevaux 3 » que chaque chaumière gardera en enseigne, ni des feuillées-chambrées à gaz, etc. Mais nous n'échappons pas à l'intoxication de la guerre, triste sort que d'être condamnés à remâcher durant des années des actes d'héroïsme. Notre vocabulaire gardera le stigmate de quatre ans de chicanes.

Il ne nous sera pas même épargné de voir à la boutonnière des moindres citoyens l'écarlate des Légions d'honneur distribuées aux ex-officiers près les armées de la République. J'espère avoir le courage après cette affaire d'aller vivre chez les Hurons. »

C'est effroyablement triste !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

ODÉON : *La Chartreuse de Parme*, pièce en 5 actes, 9 tableaux et un prologue, d'après le roman de Stendhal, par M. Paul Ginisty (5 octobre).

Stendhal ! l'enchantement de ma jeunesse, l'enchantement de mon âge mûr. Stendhal ! l'intelligence, la sensibilité, l'observation et l'analyse faites littérature au plus haut degré. Stendhal ! l'écrivain inimitable, car on imite une rhétorique, un vocabulaire, on n'imite pas les facultés intellectuelles, la personnalité supérieure. *Arrigo Beyle, Milanese*... Qu'elle m'émeut, cette épitaphe, qu'elle me donne de pensées ! Grand esprit, âme libre et voluptueuse. Pas d'autre patrie que la patrie du cœur et de l'esprit. Là où a été le bonheur, là est la seule et vraie patrie. Justement, ces derniers soirs, dégoûté plus que jamais des livres d'aujourd'hui, — la guerre favorise beaucoup la mauvaise littérature et les ouvrages niais sur des questions soi-disant sérieuses, — je relisais au hasard la *Correspondance*. Même dans les courts billets d'amour, quelle maîtrise de l'esprit sur le sentiment, et en même temps quelle profondeur de sentiment sous l'esprit qui persifle et se raille soi-même, — (et quel plaisir il devait avoir en les écrivant). Et partout, quelle brièveté, quelle rapidité, quel naturel, — le ton de la causerie ! — quelle plénitude,

quelle correspondance parfaite entre l'expression et l'idée, le sentiment ou la sensation, que de mots touchants, que d'idées fortes, que d'observations profondes, et qu'il est pénétrant et qu'il excite l'esprit à quelque endroit de son œuvre qu'on le lise ! Comment ne pas l'adorer, l'homme qui a pensé, senti de tels livres, imaginé et réalisé de telles figures, car jamais cela n'a été plus vrai qu'avec lui qu'un véritable écrivain n'écrit qu'à sa ressemblance intime et secrète. Tous tant que nous sommes aujourd'hui, mes chers confrères, mais oui, tous, ceux qui sont de l'Académie et ceux qui n'en sont pas, nous ne sommes à côté de lui que des zéros, d'incontestables zéros. Qu'on mette au pilon tous les romantiques, qui ont abîmé notre littérature, déformé, vicié, abêti notre esprit. Qu'on me donne Chamfort, La Rochefoucauld, *Le Neveu de Rameau* (Diderot bien supérieur pour moi à ce phraseur et pleurard de Rousseau), quelques Stendhals, la *Correspondance*, le *Brulard* et *La Chartreuse* en tête, qu'on joigne à cela de quoi faire des cigarettes, ce qu'il faut pour écrivasser de temps en temps, une belle image voluptueuse d'une jolie femme nue pour me consoler de la réalité que je n'ai pas, qu'on m'assure avec cela ma subsistance, et je consens à vivre enfermé entre quatre murs, sans plus voir personne et sans jamais m'ennuyer. Ce que je dis là est d'ailleurs pur superflu. J'ai ce bonheur de pouvoir rester enfermé aussi longtemps qu'on voudra, sans livres ni papiers ni aucune société, sans m'ennuyer jamais, tant j'ai dans la tête de quoi m'occuper.

On ne peut parler de Stendhal sans penser à la question du style. Des gens qu'un style sans ornements, sans redondance, simplement précis et net, déconcerte, lui ont beaucoup reproché le sien. C'est qu'on est en général extrêmement sensible à la forme, dans le plus mauvais sens du mot. Des phrases chantantes, cadencées, nombreuses, comme on dit, font pâmer le lecteur. Qu'importe que dix mots eussent pu suffire là où l'auteur a mis dix lignes et qu'avec des métaphores chaque chose à tout bout de champ soit dite deux fois, comme dans Flaubert. Si par surcroît vous y ajoutez un peu de pathos romantique, d'enflure verbale, vous êtes sacré grand écrivain. J'en ai eu récemment un exemple qui m'a bien amusé. On sait que les Allemands ont déménagé de Saint-Quentin les pastels de La Tour, pour les installer dans un petit musée occasionnel à Maubeuge. Ils ont également publié un ouvrage de reproductions de ces pastels, accompagnées d'une étude d'un réserviste allemand, Hermann Ehrard, sur le pastelliste. J'ai une passion pour La Tour, et c'est ce qui m'a fait lire, dans la *Revue hebdomadaire*, un article sur ce sujet, de M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, qui, lui, préfère le beau style obscur et bavard, au style exact et précis. Le réserviste Ehrard fait reproche à La Tour, dans son étude, du carac-

tère un peu superficiel de son art, et exprime cette critique que le pastelliste n'a rendu trop uniquement que l'aspect extérieur de ses modèles. Cela en ces termes, d'après M. Elie Fleury lui-même :

Son art, écrit M. Erhard, trouve ses limites dans ses propres dispositions d'esprit ; les personnes qu'il représente sont toutes animées par un but extérieur ; il ne connaît que le regard de celui qui observe avec vivacité. Presque toujours, un regard, une réflexion, un simple coup d'œil servent à lui faire tendre les traits de son modèle. Il n'a pas perçu l'homme intérieur, la profondeur d'un esprit plongé en ses réflexions, le secret d'un œil qui regarde en soi-même.

Or, il se trouve que M. Maurice Barrès a formulé sur La Tour la même critique, dans une « pensée lapidaire », c'est l'avis de M. Elie Fleury. On va voir la différence de style. Je cite encore, toujours d'après M. Elie Fleury :

La Tour n'était pas doué pour saisir cette âme du monde qu'il entrevoyait. Ce merveilleux physionomiste prêtait à l'univers une figure insuffisante. Je ne m'en étonne pas, ayant vu à ce musée de Saint-Quentin son portrait par Peronneau. « La Tour, écrivais-je aux marges du Catalogue, fait l'insolent, mais ne domine pas ; c'est un valet qui observe les invités, ce n'est pas Saint-Simon. » Pensée exprimée trop durement. Mais on entendra qu'il ne s'agit ici que de hiérarchie intellectuelle, je veux dire que La Tour n'était pas de force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer. (*Trois stations de psychothérapie.*)

On le voit : c'est absolument la même idée, le même point de vue. Il y a seulement cette différence : ce que l'écrivain allemand a exprimé avec clarté, précision, M. Maurice Barrès l'a écrit en beau style maniéré et obscur, et bien plus longuement. Comme c'est vrai que Molière est de tous les temps ! Nous avons là, encore une fois, le pendant, en prose, du sonnet d'Oronte, et on pourrait récrire la scène avec variantes. Qu'est-ce que *cette âme du monde?* et *prêtait à l'univers une figure insuffisante?* et cette *hiérarchie intellectuelle* si imposante? et cette *force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer?* Tout cela à propos des pastels de La Tour, qui sont la clarté même, la légèreté même ! Parlez-moi du réserviste Ehrard. Voilà un homme qui a un bon cerveau, qui pense et qui écrit clairement, qui dit avec justesse ce qu'il a à dire. M. Maurice Barrès, sur le même sujet, n'a fait que du charabia romantique, comme il y en a beaucoup dans son œuvre.

A ce propos, Stendhal s'est bien trompé, une fois. C'est dans sa lettre à Balzac, pour le remercier de son étude sur *La Chartreuse*. « La part de la forme devient plus mince chaque jour, écrivait-il. A mesure que les demi-sots deviennent plus nombreux la part de la forme diminue. » Les demi-sots (il voulait dire les demi-intelligents) sont devenus plus nombreux, en effet, on ne saurait le nier, et ils

sont aujourd'hui plus nombreux à lire qu'autrefois, mais la part de la forme n'en a pas diminué, au contraire. Tout le monde parle de style sans y rien connaître, et l'expression : c'est bien écrit, est dans la bouche de gens presque illettrés. C'est qu'il est plus facile, et à la portée du plus grand nombre, de sentir le côté joli, romance, d'une phrase bien enjolivée, que la valeur d'une idée originale, d'un sentiment vrai, d'une observation juste, exprimés tels qu'ils ont été sentis ou pensés. La plupart des lecteurs ne voient rien des mérites d'un style naturel, clair, spontané, pourtant autrement éloquent et pénétrant, comme tout ce qui est simple et vrai. Ils ne se doutent pas de la merveille d'un style comme celui de Tallemant, par exemple, dont pas une tournure n'a vieilli, qui semble écrit d'hier. N'éprouvant pas le besoin, et pour cause, de rien comprendre à ce qu'ils lisent, il leur suffit d'être éblouis. Ils béent d'admiration devant les écrivains emphatiques, obscurs, maniérés, bavards, faiseurs de périodes et de métaphores, qui cherchent l'effet plus que la vérité. M. Maurice Barrès devient à leurs yeux l'auteur d'une « pensée lapidaire » pour avoir écrit le petit morceau cité plus haut et poussé la recherche littéraire jusqu'à appeler des *objets* les modèles de La Tour.

Autre exemple. Ces derniers soirs, également, je feuilletais un Manuel de littérature. Ces ouvrages sont souvent fort amusants. Je tombai, sans l'avoir cherché, sur le chapitre Stendhal. On y explique sa manière : la vérité des petits faits. Il y est dit quelques mots du chapitre célèbre de *La Chartreuse*, sur la bataille de Waterloo, dont Fabrice, explique-t-on, ne voit que de « minces détails ». Citation de quelques lignes comme exemple. Puis cette appréciation : « On est loin des grands tableaux de Victor Hugo. » Ces grands tableaux se trouvent, je crois, dans *Les Misérables*. J'ai lu cela autrefois. Tout comme l'histoire de Michelet, c'est uniquement œuvre de poète, d'imaginatif, c'est-à-dire rien de vrai, rien de réellement observé, rien d'humain. C'est fait après coup, en artiste, par quelqu'un qui n'a pas vu, et cela n'a de prix que celui de l'éloquence et du lyrisme. Pour tout dire, c'est du beau style et rien de plus. Je reste de l'avis de Stendhal : la vérité des petits faits a autrement d'importance. Preuve : les mémoires plus importants pour connaître une époque que l'histoire écrite par les historiens. Ce n'est même pas assez dire que la vérité des petits faits a autrement d'importance, on peut ajouter qu'elle a autrement de charme : on saisit, avec eux, les gens, les événements, les mœurs, les choses, sur le vif. Les conditions de la guerre ont certainement beaucoup changé. Mais je voudrais qu'on prenne un soldat d'aujourd'hui, homme intelligent, sensible et observateur, qu'on lui donne à lire la description d'un coin de la bataille de Waterloo par Stendhal, et la même description emphatique par Victor Hugo, et qu'on lui demande laquelle est la plus près de ses

propres observations et sensations dans la présente guerre. Nul doute qu'il répondra : celle de Stendhal. Chaque combattant ne connaît, en effet, que son petit coin, que ce qui se passe autour de lui, ne voit de la bataille, comme Fabrice, que de « minces détails ». Soyez sûr qu'il n'a aucun lyrisme, qu'il n'entend pas du tout la France l'appeler à son aide parce qu'elle meurt, ni autres niaiseries littéraires. Il a un travail autrement significatif et important que cette phraséologie : celui de faire de son mieux ce qu'on lui a dit de faire, en s'arrangeant de façon à en revenir, autant que possible. On peut même dire que plus il a de sang-froid et de clairvoyance, meilleur et plus utile soldat il sera. C'est ce qu'a peint Stendhal dans son récit des aventures de Fabrice pendant la bataille de Waterloo, et c'est ce qui donne à ce récit une telle couleur, un tel accent de vérité. Victor Hugo, lui, a fait du grand style, du lyrisme, de l'épopée, du roman, des phrases, de la farce, tout ce qu'on voudra, sauf de l'observation vraie, vécue et juste, en grand ce que nous appelons aujourd'hui du « bourrage de crâne ».

Je crois qu'il est temps que j'arrive à **La Chartreuse de Parme**, la pièce tirée par M. Paul Ginisty du roman de Stendhal. C'est un beau travail. Cela ressemble au roman comme une femme vertueuse à une femme aimable. M. Paul Ginisty a tout arrangé à sa façon. Il a modifié les faits, changé les circonstances, dénaturé les caractères, fondu les épisodes, supprimé d'un côté, ajouté d'un autre. Ces hommes de théâtre ont une grande force. Ils ne doutent de rien, ils ne reculent devant rien. Dénaturer les caractères, modifier, changer, ajouter, supprimer, dans une telle œuvre et d'un tel écrivain! Pour nous autres lecteurs d'une certaine espèce, qui lisons de pareils livres avec un intérêt toujours croissant et dont les réflexions augmentent et se renouvellent à chaque lecture, il y a vraiment dans ces procédés un genre littéraire déconcertant. Je ne sais si je m'adresse à des lecteurs du roman de Stendhal. Je ne puis entreprendre de le raconter, d'en donner le développement. Je n'aurais pas le talent pour un pareil travail, ni la place. Et d'ailleurs, un roman de Stendhal ne peut être raconté. C'est dire s'il est encore moins susceptible d'être mis au théâtre. Je ne dis pas que la pièce de M. Paul Ginisty est ennuyeuse, sans aucun intérêt pour le spectateur venu l'entendre pour passer sa soirée. Je dis qu'elle est sans rapport avec le roman et qu'il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. La grande figure du Comte Mosca, fin, spirituel, moqueur, le modèle des amants sur le retour, diplomate et politique de grande allure, en même temps sachant ne rien prendre au sérieux de ses fonctions ni de lui-même, dans lequel Balzac voyait un portrait du Prince de Metternich, n'est plus, dans la pièce de M. Paul Ginisty, qu'un personnage secondaire, d'allure médiocre, avec un petit air de traître de mélodrame. La Sansévérina,

jolie, passionnée, amoureuse, la femme de grand esprit, au cerveau politique, intrigante, adroite et aventureuse, qu'on ne peut connaître sans rêver à elle le restant de ses jours, n'est plus qu'une femme de quarante ans qui se désole d'aimer sans être aimée. Le Prince de Parme, qui, dans le roman, n'est nullement un sot et un grotesque, mais un petit tyranneau poltron, affecté et à cheval sur l'étiquette, nous est montré sous les aspects d'un comique qui touche à l'outrance. Et Fabrice, « cet être singulier, vif, original », et la touchante et ardente Clélia, ne sont plus que deux amoureux comme on en voit dans toutes les pièces. Rien non plus, du grand romanesque passionné qui anime tout le roman, des nuances, des détails, de l'intrigue dans ses phases si diverses et si mouvementées, de la merveilleuse peinture des intrigues et des rivalités de la cour de Parme, de l'immoralité délicieuse de certaines situations et de certaines actions des personnages. Rien non plus, à plus forte raison, de cette part de l'auteur qui est peut-être le plus grand attrait du livre : réflexions, observations, comparaisons, moqueries, tout un à-parte charmant, profond, plein de bonhomie, qui montre le véritable écrivain, supérieur encore à ce qu'il écrit. Et ces mots vifs, ces mots profonds, ces mots spirituels ou touchants dont le roman est rempli ! Par exemple, celui-ci, quand la Duchesse comprend qu'elle ne peut être aimée par Fabrice, et [illegible] se peint, comme disait Stendhal, une impuissance de tendresse : « Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour ceux qui l'ont aimée dans sa jeunesse ». De ces mots, rien également. Je me doute bien que M. Paul Ginisty, en lisant ce nouveau compte rendu défavorable, va hausser les épaules et, agacé, se dire pour lui qu'on ne l'a pas compris, qu'il n'a pas prétendu mettre à la scène le roman de Stendhal, mais seulement faire une pièce d'après ce roman. Je me permettrai encore de ne pas l'approuver. On doit laisser les œuvres littéraires dans la forme que leur ont donnée leurs auteurs, qui étaient, sur ce point, les meilleurs juges. Leur en donner une autre ne peut que les dénaturer et les amoindrir, la scène ne pouvant exprimer tout ce que contient le livre. Ce sont là des procédés littéraires déplorables. Lisez la *Chartreuse de Parme*. Allez voir la pièce de l'Odéon. Le diable si vous n'êtes pas de mon avis.

On voudra bien ne pas prendre mauvaise opinion de moi parce que je me suis occupé aujourd'hui de théâtre. Je prends cette précaution parce que M. Paul Adam, à quelqu'un qui l'interrogeait récemment sur l'avenir du théâtre, a répondu que s'occuper de ces questions en ce moment, c'est trahir. Bigre ! il y a trahir et trahir, et il y a longtemps que M. Paul Adam, comme écrivain, trahit la France, — dans sa langue.

MAURICE BOISSARD.

LETTRES ANGLAISES

Jonah Barrington : *Recollections*, nouvelle édition préparée par George Birmingham, The Talbot Press, 3 s. — B.-H. Streeter, A. Clutton Brock, etc. : *Immortality*, Macmillan, 10 s. 6 d. — George C. Williamson : *Life and Works of Ozias Humphry*, R. A., John Lane, £ 3.3. net. — R.-H. Gretton : *The English Middle Class*, G. Bell and Sons, 8 s. 6 d.

Les éditeurs de *Every Irishman's Library* ajoutent à leur liste : **The Recollections of Jonah Barrington**. C'est une collection d'anecdotes, un tableau superficiel mais amusant de la société irlandaise à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Si l'on en croit leur auteur, digne avocat et membre de la Chambre des Communes de Dublin, les mœurs des habitants de l'île commençaient alors à s'adoucir, et le pays n'offrait plus le spectacle de désordre et de sauvagerie qui en 1690 mettait l'Erin en dehors des nations civilisées. Sir Jonah donne comme exemple de cet état des affaires l'histoire de sa grand'tante. Chacun faisait la guerre à son voisin et parmi les châteaux assiégés se trouvait celui d'Elizabeth Fitzgerald. Cette dame organisa avec sang-froid la défense de la place et ses ennemis durent se retirer en grande déconfiture, à moitié brûlés et à moitié assommés par les projectiles que leur jetaient ses défenseurs. Cependant les quelques assaillants qui survécurent ne se tinrent pas pour battus ; ils firent le guet en attendant que la chance de venger leurs morts s'offrît à eux. Le châtelain, qui ne partageait point le goût de son intrépide épouse pour les occupations militaires, avait laissé ses hommes fêter leur victoire et était sorti respirer l'air calme de la nuit. Mal lui en prit, il fut entouré par les factieux, les O'Cahils, et emmené prisonnier. Comme l'Irlandais ne remet jamais au lendemain l'exécution de sa vengeance, on crut au château que le malheureux était déjà en tête à tête avec le portier céleste. Quelle fut donc la surprise de la garnison quand le lendemain on vit paraître le seigneur tremblant, mais sain et sauf, au milieu de ses adversaires, et qu'un parlementaire s'avança avec un drapeau blanc :

— Madame, je suis un parlementaire, et (en montrant le seigneur terrifié) voici votre mari que nous avons fait prisonnier. Vous, vous avez votre château. Eh bien, changeons s'il vous plaît. Nous vous rendrons votre seigneur, vous nous donnerez le donjon. Sinon, dans une demi-heure, nous étranglerons le squire sous vos *deux* yeux.

— Parlementaire, — répondit l'héroïne sans hésitation et avec la dignité qui convenait, — écoutez bien les parolos d'Elizabeth Fitzgerald, de Moret Castle, afin qu'elles servent à votre propre femme à l'avenir. Parlementaire, je ne vous rendrai pas le donjon et je vais vous dire pourquoi. Elizabeth Fitzgerald peut trouver un autre mari, mais Elizabeth Fitzgerald ne retrouvera jamais un autre château. Aussi garderai-je ce que je possède

et, si vous ne vous retirez à toute allure, mes défenseurs essaieront d
trouver ce qu'il y a de plus dur : votre crâne ou un boulet de pierre.

Les O'Cahils tinrent parole et bientôt on vit le vieux seigneur Stephe
Fitzgerald danser et accomplir des évolutions variées dans l'air au gran
amusement des Jacobites, à la mortification de la garnison et au chagri
(qui n'était point sans un mélange de satisfaction) de ma grand-tante Eli
zabeth.

Les circonstances les plus défavorables ne découragent jamai
l'Irlandais. Le château était une trop belle proie pour l'abandonne
aux mains d'une femme, même de la race des dragons. Tous le
seigneurs du voisinage demandèrent la main de la veuve par parle
mentaire, car ils n'osaient s'approcher. Elle les refusa tous. Ils réso
lurent donc de tirer au sort pour savoir qui enlèverait la dame
mais elle eut vent de la chose et le téméraire fut envoyé en Paradi
avant d'avoir connu les joies de l'Enfer.

La génération de Jonah Barrington recourait moins souvent
des moyens aussi radicaux. A son époque, on se contentait de s
battre en duel avec ou surtout sans raison. Personne n'échappait au
provocations et, malgré les lois, depuis les Lords Chanceliers jus-
qu'à l'étudiant le plus remuant, tous devaient croiser l'épée ou s
servir du pistolet. Plusieurs chapitres des *Recollections* sont consa-
crés à ces rencontres où s'entremêlent incidents tragiques et comi-
ques.

L'esprit et la fantaisie des Irlandais sont célèbres, et leur humou
est tel qu'au XVIII[e] siècle, ils allaient jusqu'à sacrifier des vies hu-
maines par plaisanterie. Un bon mot, une réflexion jetant le ridicul
sur un adversaire, suffisaient, il est vrai, à sauver de la mort un cri-
minel avéré ou à faire oublier toutes les différences d'opinion dan
un rire général. L'éloquence est aussi naturelle à ce peuple que l
gaieté, mais ses orateurs se laissent parfois entraîner à des déclama-
tions extraordinaires. Sir Boyle Roche était renommé pour son ar-
gumentation. Un jour que l'on attaquait une mesure financièr
qui devait imposer de lourdes charges au pays à l'avenir, il s'écria

— Comment ! nous nous réduirions à la mendicité par crainte de vexe
la postérité ! Je demande à cet honorable Monsieur (le Président) et à cett
chambre *plus* honorable encore, pourquoi nous nous gênerions pour l
postérité ? Qu'est-ce que la postérité a fait pour nous ?

En entendant l'éclat de rire qui salua cette phrase, Sir Boyle re-
prit :

— Par postérité, je ne veux pas dire nos ancêtres, mais ceux qui devaien
venir immédiatement après eux.

Cette explication empêcha les députés de s'appliquer à toute be-
sogne sérieuse pendant au moins une demi-heure.

Sir Jonah Barrington fournit quelques détails intéressants sur l'amie du duc de Clarence, Mrs. Jordan, la fameuse actrice, et sur le monde louche que fréquentait Fouché. Mais, dans ses portraits français comme dans ceux de ses compatriotes, l'auteur reste le narrateur de salon qui veut amuser et à qui les causes profondes échappent. Est-ce volontaire, comme George Birmingham veut nous le faire croire lorsqu'il lui attribue l'état d'esprit de Figaro? Il y a certes des remarques caustiques qui par moment prêtent à le croire, mais ce ne sont que de brefs éclairs et non l'expression de réflexions mûries, ou le résultat d'observations pénétrantes. C'est pourquoi, il ne faudrait point juger les Irlandais d'après ces récits qui ne représentent que le côté mondain et indiscipliné de ce peuple. N'oublions pas que Wellington était fils de l'Erin et contemporain de Barrington.

§

Immortality paraît une tentative de conciliation entre les conceptions modernes de l'éternité et les chrétiennes. L'ouvrage est publié sous la direction du chanoine anglican Streeter. Mr. Clutton-Brock résume avec esprit les opinions les plus répandues et essaie de démontrer que la position de l'agnostique vis-à-vis de la vie future est impossible. Personne ne peut être indifférent sur une question qui touche l'individu d'aussi près. C'est certain, mais la résoudre est, aujourd'hui, tout aussi impossible. Ni l'article du docteur Hadfield, précieux à cause des expériences qui y sont décrites, ni la science historique, ni la largeur d'esprit de Mr. Streeter (qui abandonne nettement le dogme d'un enfer éternel), ni les études de Miss Lily Dougall sur les religions de l'Orient, n'amènent plus près de la solution, quoiqu'ils dépeignent l'attitude religieuse de bon nombre d'Anglais.

§

Ozias Humphry s'était peu à peu enfoncé dans l'oubli. Le grand public ignorait jusqu'à son nom. Ses œuvres étaient souvent, soit attribuées à des peintres plus à la mode, soit reléguées dans des collections particulières et, pour ainsi dire, inaccessibles aux curieux. L'année dernière pourtant, il jouit d'un regain de célébrité lorsqu'un Américain intenta un procès à de grands marchands londoniens qui lui avaient vendu un portrait soi-disant de Mrs. Siddons et de sa sœur, par Romney. La cour devait décider de l'authenticité de l'œuvre. Collectionneurs et commerçants attendaient le verdict avec anxiété. Les critiques d'art, les marchands, les directeurs de musées se succédèrent et exprimèrent des opinions contradictoires à la grande joie des malins qui n'auraient pu eux-mêmes distinguer un Romney d'un Rembrandt et que l'embarras évident de ces experts remplissait de satisfaction. Le jury hésitait. Suivant l'opinion la plus ré-

pandue, le tableau ne représentait pas Mrs. Siddons et n'était point de Romney, mais on n'en avait aucune preuve irréfutable et, si l'on rejetait l'attribution des marchands, quel était alors l'auteur inconnu ? Les doutes furent bientôt éclaircis. Au cours de recherches sur la vie d'Ozias Humphry, le Dr. Williamson venait de découvrir, dans les papiers de ce peintre conservés à l'Académie Royale de Londres, un dessin à la plume qui n'était autre que l'esquisse du portrait discuté, et qui représentait les *Ladies Waldegrave*, nièces de Walpole.

La paternité de l'œuvre est donc indiscutable, mais il est possible que la peinture à l'huile ait été retouchée par Romney, ami d'Humphry. L'intérêt que souleva ce procès décida le Dr. Williamson à publier, en dépit de la guerre, l'ouvrage auquel il travaillait depuis 1904 : **Life and Works of Ozias Humphry, R.-A.** et certes il n'y a point de peintre au XVIIIe siècle dont on ait écrit une biographie aussi complète, imprimée d'une manière aussi luxueuse. On a murmuré qu'il était malheureux d'avoir dépensé tant de science, de labeur et d'années à l'étude d'un peintre de second ordre dont le caractère personnel n'a rien d'attrayant, mais un travail aussi soigné au point de vue historique que celui de Mr. Williamson fournit des documents sur des peintres dont le génie est incontesté, comme Gainsborough et Reynolds, et sur d'autres qu'on devrait mieux connaître. De plus, il renseigne sur les relations entre les artistes et leurs patrons à la fin du XVIIIe siècle.

Au moral, Humphry ne partageait ni les qualités ni les défauts qui distinguent, croit-on, ses confrères. Il était froid, sans générosité, fort attaché à l'argent. Ses affaires d'amour ne lui font guère honneur, il y entre toujours plus de calcul que de sentiment. Ses lettres respirent un snobisme assez ridicule, et sont remplies de potins sans importance. Jamais une idée élevée, une noble conception. Ces défauts : manque de profondeur, de passion, et de force, se retrouvent dans son art. Le Dr. Williamson d'ailleurs ne fait pas de critique proprement dite et s'occupe peu de la méthode de travail et de la technique d'Humphry. En revanche, les amateurs feront bien, avant d'acheter un « Romney », de consulter le catalogue des œuvres d'Ozias qu'il a dressé et d'examiner les magnifiques photographies qui ornent le volume.

§

Une histoire de la bourgeoisie d'Angleterre promettait d'être intéressante : voyages, belles-lettres, commerce et industrie, tout y avait sa place. Malheureusement, Mr. Gretton se borne à un résumé de la situation financière des marchands et des banquiers anglais à travers les âges. En outre, limitant son récit à 231 pages, il s'appuie sur des considérations beaucoup trop restreintes pour convaincre le

lecteur de la justesse de ses conclusions. Il n'accorde pas assez d'importance aux influences du dehors, son point de vue est tout à fait insulaire. Or, le commerce n'est après tout que l'exploitation des goûts, des besoins et des habitudes des autres et, en particulier, des peuples étrangers. La caractéristique des marchands dans tous les pays du monde, que ce soit au xve siècle ou au xxe, c'est leur cosmopolitisme, non pas pour le partage des profits, mais dans leurs relations et leurs échanges. Passer légèrement sur l'action que ce contact perpétuel avec des mœurs et des coutumes différentes a certainement exercé sur le développement de l'Angleterre, c'est vicier d'emblée notre jugement. Mr. Gretton qui n'a point une très haute opinion, semble-t-il, de **The English Midde Class** (ou du moins de la caste qu'il nomme ainsi) assure que l'esprit national y était faible, qu'elle sacrifiait toujours l'intérêt du pays aux siens, comme, par exemple, lorsqu'elle s'opposait à la création d'industries anglaises pour sauvegarder ses propres transactions financières. Il a raison, mais cependant était-elle exempte de tout patriotisme ? C'est ce double courant d'influences étrangères et de patriotisme qu'il faudrait définir pour se faire une idée juste du commerçant.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

La mort d'Arrigo Boito. — D'Annunzio, *La Beffa di Baccari*, Milan, Trêves. — D'Annunzio, *La Riscossa*, Milan, Bestetti et Tuminelli. — A. Soffici, *Kobilek*; *La Giostra dei Sensi*, Florence, La Voce. — M. Puccini, *Dal Carso al Piave*, Florence, Bemporad. — G. Ferrero, *La vecchia Europa e la nuova*, Milan, Treves. — A. Vivanti, *Zingaresca*, Milan, Quintieri. — G. Pascoli, *Carmina*, Bologne, Zanichelli. — G. Pascoli, *Poesie*, Bologne, Zanichelli. — A. Galletti, *L'Arte e la poesia di G. Pascoli*, Rome, Formiggini. — C. Govoni, *Poesie Scelte*, Ferrare, Taddei. — G. Lipparini, *Stati d'Animo*, Bologne, Zanichelli. — F.-T. Marinetti, *Scelta di poesie*, Milan, Inst. Edit. Ital. — N. Moscardelli, *Gioielleria notturna*, Milan, Studio Edit. Lombardo. — F. Tozzi, *Bestie*, Milan, Treves. — G. Ravegnani, *Sinfoniale*, Ferrare, Taddei. — M. Venditti, *Il Burattinaio*, Ferrare, Taddei. — G. Deledda, *L'Incendio nell'oliveto*, Milan, Treves. — A. Panzini, *Novelle d'ambo i sessi*, Milan, Treves. — A. Panzini, *Dizionario Moderno*, Milan, Hœpli. — G. Gozzano, *L'Altare del Passato*, Milan, Treves. — L. E. Morselli, *Storie da ridere e da piangere*. — B. Cicognani, *Gente di Conoscenza*, Florence, La Voce. — Rosso, *La Fuga*; *La Morsa*, Milan, Treves. — M. Moretti, *Guenda*, Milan, Treves. — B. Corra, *Io ti amo*, Milan, Studio Edit. Lombardo. — B. Croce, *Conversazioni Critiche*, Bari, Laterza. — E. Romagnoli, *Teatro Greco*, Milan, Treves. — Ecrits sur Mazzini et sur Marx. — E. Masi, *Storia del Risorgimento*, Florence, Sansoni. — G. Papini, *Testimonianze*, Milan, Studio Edit. Lombardo. — G. Papini, *L'Uomo Carducci*, Bologne, Zanichelli. — Les Revues.

La mort d'**Arrigo Boito** (1842-1918) n'est pas seulement une perte pour la musique à laquelle il avait donné un chef-d'œuvre : *Mefistofele*. Il était aussi un poète, un poète romantique, le dernier de nos romantiques : il y a quelqu'un qui le tenait pour le premier et le seul des romantiques italiens. Il n'avait montré son goût de l'étrange et du bizarre, son adresse remarquable de versificateur que

dans les *libretti* qu'il a composés pour Verdi et autres maëstri. Il avait aussi publié dans sa jeunesse deux petits livres de vers (*Libro dei versi*; *Re Orso*, 1865) où il y a de la fantaisie et de l'humour. C'est du Victor Hugo et du Heine mêlés, mais il a aussi quelque chose de bien personnel. Dans ses veines il y avait du sang slave (sa mère était polonaise) et le penchant aux rêveries bizarres du Nord était en lui presque spontané. Il avait publié en 1901 le poème dramatique *Nerone*, dont il a laissé — dit-on — la musique, que tous les Italiens attendent depuis longtemps avec impatience.

§

L'aîné de nos écrivains, Gabriele d'Annunzio, est tout adonné à la guerre. Il a publié seulement, ces derniers temps, deux brochures : **La Beffa di Buccari**, récit d'un hardi exploit de nos marins sur la côte de l'Istrie, et **La Riscossa**, recueil des discours de propagande qu'il a faits aux soldats depuis les douloureuses journées de Caporetto.

Parmi les livres de guerre — qui sévissent chez nous comme partout — le **Kobilek** d'Ardengo Soffici tient, jusqu'ici, la première place. C'est la narration très simple de quelques journées de bataille sur le Carso en août 1917 : c'est de l'histoire sans pathos, mais sans rhétorique. On respire. Il n'y a pas assez d'émotion, il y a des longueurs et quelques naïvetés, mais l'ensemble est vivant et tracé de main d'artiste. M. Soffici est un des meilleurs prosateurs de nos jours ; son dernier livre, **La Giostra dei Sensi**, qui réunit ses notes et ses esquisses des dernières années, est un savoureux chef-d'œuvre de poésie et d'esprit, qu'on voudra relire souvent.

Dans le fatras de la littérature guerresque on peut relever aussi le livre de Mario Puccini, **Dal Carso al Piave**, qui raconte dans une prose colorée, mais très poignante la retraite d'octobre 1917, et les essais de Guglielmo Ferrero, **La Vecchia Europa e la Nuova**, qui résument les opinions du célèbre historien de Rome sur les causes et les caractères de la guerre.

Mme Annie Vivanti, qui écrit en anglais et en italien, a tâché d'exploiter la guerre avec des drames (*L'Invasore ; Vœ Victis ; Bocche Inutili*), qui se supportent assez mal au théâtre et pas du tout à la lecture. Mais elle nous a donné dans le même temps un volume de souvenirs grotesques et humoresques, **Zingaresca**, où l'on rencontre des pages alertes et piquantes et qui est peut-être le meilleur qui soit sorti de la plume de l'ancienne amie de Carducci.

§

Giovanni Pascoli, six ans après sa mort, est déjà en train de devenir un de nos classiques. On vient de publier une édition de grand luxe de ses **Carmina**, c'est-à-dire de ces poèmes latins qui lui ont valu plusieurs fois le prix d'Amsterdam. On a fait aussi un choix

de ses **Poesie** avec un commentaire de M. Pietrobono, et le professeur A. Galletti, qui lui a succédé dans la chaire de littérature italienne à l'université de Bologne, a consacré un essai très savant et très étendu à l'**Arte e la Poesia di G. Pascoli**, où il s'efforce de démêler les éléments de son art, dont il fait ressortir les rapports avec la poésie européenne moderne. Il y a dans ce livre beaucoup d'érudition et de bonne volonté, mais on y cherche vainement une synthèse définitive et concluante de l'œuvre de celui qui a été sans contredit, après Carducci, le plus intimement poète de sa génération.

Corrado Govoni, dont les livres étaient devenus presque introuvables, nous présente ses **Poesie Scelte**. J'ai parlé ici même de ce jeune poète qui compte parmi les meilleurs. Avec ce livre, il nous offre le moyen de le connaître dans son ensemble. Le choix n'est pas tout à fait de mon goût : il aurait dû écourter certaines pièces et n'en donner que des fragments de quelques vers. Car il n'y a presque jamais dans ces poèmes une véritable unité d'inspiration qui soit donnée par le sentiment de la pensée. Il transforme le réel avec des images souvent étonnantes qui sont d'un enfant très doué ou d'un sauvage très profond. Mais il est le poète du détail ; ses poésies tombent quelquefois dans la simple énumération des objets extérieurs et il faut aller chercher les paillettes d'or dans les rebuts et les déchets.

Giuseppe Lipparini, qui avait été jusqu'ici un excellent parnassien, veut se rajeunir. Il s'est rallié aux poètes d'avant-garde avec ses **Stati d'Animo**, mais il a plutôt renouvelé sa forme que sa sensibilité.

F. T. Marinetti, qui se tait depuis quelque temps, nous donne aussi, comme Govoni, les plus belles pages de son œuvre lyrique et une nouvelle collection des anciens manifestes futuristes.

Dans **Gioielleria Notturna**, de N. Moscardelli, il y a des images nouvelles et des pensées très délicates, mais la guerre, où il a été blessé, n'a pas assez remué le fond de son âme qui se complaît toujours dans un sentimentalisme mélancolique qui n'arrive pas à réaliser la forte originalité de la passion.

M. Federico Tozzi a beaucoup progressé depuis son poème sur Sienne qui s'appelait *La città della Vergine*. Il nous donne aujourd'hui des petits poèmes en prose, **Bestie**, où l'on peut admirer souvent le goût sûr de la parole simple et toscane et, par ci par là, même des lueurs de poésie.

M. Giuseppe Ravegnani a quitté le vers, mais on n'a pas beaucoup gagné au change. Dans son touffu et fatigant **Sinfoniale**, on voit des efforts louables, mais désespérés pour s'évader de l'imitation du lyrisme courant, qui est devenu désormais une « manière » fort ennuyeuse. Il y a plus d'esprit dans les proses de Mario Venditti, Il

Burattinaio e la sua pialla, où l'on voit poindre parfois un commencement de personnalité.

§

Mme Grazia Deledda nous raconte encore une histoire de son île dans l'**Incendio nell'oliveto**, qui n'ajoute rien à sa renommée. On peut dire la même chose des **Novelle d'ambo i sessi**, de M. Alfredo Panzini, qui a publié aussi une nouvelle édition de son **Dizionario Moderno**, supplément très original à tous les dictionnaires italiens, car on y trouve tous les mots et les expressions étrangères et dialectales qui sont entrés dans l'usage, mais que les puristes n'accueillent pas dans leurs vénérables lexiques.

Ceux qui aiment le poète disparu des *Colloqui*, Guido Gozzano, liront avec plaisir ces mélanges posthumes (contes et souvenirs) qu'on vient de publier sous le titre **L'Altare del Passato**.

Luigi Ercole Morselli, qui avait eu un début retentissant au théâtre avec une étrange pièce mythologique (*Orione*), réapparaît maintenant comme conteur avec ses charmantes **Storie da ridere e da piangere**.

Gente di Conoscenza est le titre du nouveau livre de Bruno Cicognani, dont nous avons signalé ici, l'année dernière, les *Storielle di novo conio*, qu'on vient de rééditer. Ce nouveau recueil de portraits et de contes florentins est peut-être meilleur que l'autre, mais la substance est la même. M. Cicognani est un véritable écrivain et un humoriste de premier ordre. Ses récits, ses souvenirs sont vifs, primesautiers et, bien que la matière en soit presque toujours humble et provinciale, ils se haussent souvent jusqu'à la poésie. Il y a dans Cicognani un observateur qui sourit pour cacher un moraliste qui voudrait éclater et un poète qui aurait presque envie de pleurer.

On pourrait dire presque le contraire de M. Rosso di San Secondo, dont le talent n'égale malheureusement pas la fécondité. Ses derniers romans, **La Fuga**, **La Morsa**, voudraient être des romans psychologiques, philosophiques, profonds, et sa première pièce, **Marionette che passione!** un drame métaphysique et peut-être symbolique. Mais son écriture débraillée et prétentieuse ne révèle ni un poète, ni un penseur, mais plutôt un esprit sec et ambitieux qui tourne à vide toujours dans la même poussière d'idées mal comprises et d'images surannées.

Avec son nouveau roman, **Guenda**, Marino Moretti n'a pas égalé *Il Sole del Sabato*. C'est une délicate histoire d'amour au milieu de la vie d'une petite ville de province et la ville est presque plus vivante que les protagonistes. On y retrouve le charme des rues solitaires et des pauvres jardins de la Romagne, mais il faut avouer que

M. Moretti est plus heureux quand ses personnages vivent dans le cadre plus étroit de la nouvelle.

M. Bruno Corra avait fait beaucoup espérer avec son premier roman fantaisiste, *Sam Dunn è morto*. Mais son nouveau livre, **Io ti amo**, qu'il appelle le roman de l'amour moderne, est une histoire assez banale où il y a, comme partout, un écrivain pauvre, une coquette, un vieux libertin, un courtier corrompu, un théâtre de cinéma et quelques théories pas assez nouvelles sur l'amour avant et après le mariage. Le style est très peu soigné : il faut donc attendre une œuvre nouvelle pour montrer notre sympathie à ce jeune romancier qui ne manque pas de talent.

§

Benedetto Croce, le philosophe, réunit les notes de sa revue *La Critica* dans deux volumes de **Conversazioni Critiche**, où il y a parfois plus de vie et de vérité que dans son système.

Un helléniste révolutionnaire qui nous a donné une excellente traduction d'Aristophane et un très amusant pamphlet contre la philologie allemande (*Minerva e lo Scimmione*) vient de publier un clair résumé sur le **Teatro Greco**, puisé directement aux textes anciens. La grande collection des *Scrittori d'Italia* (Bari, Laterza) ne chôme pas : elle vient de s'enrichir des **Memorie** de l'aventurier Jacopo da Ponte, contemporain et ami de Casanova, et du **Commento della Divina commedia** de Giovanni Boccaccio.

Mazzini est à la mode : les livres de MM. Salvemini, Monnigliano, Della Seta et Alessandro Levi, qu'on a publiés ces derniers mois, sont très sérieux et témoignent de l'influence toujours vivante du grand apôtre génois. Le centenaire de K. Marx nous a laissé une bonne monographie de M. Olgiati sur la vie et le système de l'auteur du *Capital* (Milan, Vita e Pensiero), assez objective, bien que l'auteur soit catholique, et une nouvelle édition des essais bien connus même en France de M. Benedetto Croce sur le **Materialismo Storico e l'Economia Marxistica**.

Il ne faut pas oublier les leçons sur la **Storia del Risorgimento** du regretté historien E. Masi, qui s'ouvrent avec un excellent exposé des idées françaises du XVIIIe siècle et de leur rayonnement en Italie.

Qu'il me soit permis, enfin, d'annoncer un nouveau recueil de vingt-quatre essais non critiques de Giovanni Papini, **Testimonianze** (dont un consacré à Maeterlinck et un autre à Paul Fort), et un livre sur l'**Uomo Carducci**, où il a tâché de faire revivre, en dehors des cadres usés de la critique et de la biographie, la vaillante figure du grand écrivain.

§

MEMENTO. — Il faut signaler deux nouvelles revues bibliographiques : *L'Italia che scrive* (Roma, Formiggini) et *I Libri del Giorno* (Milan, Treves), assez bien faites, surtout la première, et qui rendront beaucoup de services. Parmi les revues nouvelles : La *Rivista di Milano* (Milan) ; la *Rassegna Italiana* (Rome), dans le genre de la *Nuova Antologia ;* la *Raccolta* (Bologne) ; *Ars Nova* (Rome) ; *Lo Specchio dell' Ora* (Rome) qui sont maintenant les seules jeunes revues qui paraissent en Italie.

On a fondé deux revues consacrées entièrement aux études anglaises : *La Vita Britannica* (Florence) et la *Rassegna Italo-Britannica* (Milan).

L'Idea Latina (Milan) est consacrée aux relations entre la France et l'Italie, à l'égal de son aînée, *La Revue des Nations Latines* (Florence). L'entente intellectuelle entre les Alliés a aussi son organe dans l'*Intesa Intellectuale* (Bologne), où l'on remarque, dans le 2e no, un article de Mgr Duchesne sur la transformation des universités françaises.

GIOVANNI PAPINI.

LETTRES AMÉRICAINES

Lane Cooper : *Louis Agassiz as a Teacher*, Ithaca, Comstock, 1 dollar. — Lane Cooper : *The Greek Genius and its Influence,* New Haven, Yale University Press, 3 dollars 50. — Joseph Quincy Adams : *Shakespearean Playhouses*, Boston, Houghton Mifflin, 3 dollors. — Brander Matthews et Ashley Thorndike : *Shaksperian Studies*, New-York, Columbia University Press, 2 dollars 25. — George L. Kittredge : *Shakespeare*, Cambridge, Harvard University Press, 50 cents. — John Walter Good : *Studies in the Milton Tradition*, Urbana, Illinois University Press, 1 dollar 75. — Mary Rebecca Thayer : *The Influence of Horace on the Chief English Poets of the 19 th. Century*, New Haven, Yale University Press, 50 cents. — Elbert Thompson : *Essays on Milton*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar 50. — Elbert Thompson : *John Milton, Topical Bibliography*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar 15. — Charles Hall Grandgent : *The Ladies of Dante's Lyrics*, Cambridge, Harvard University Press, 1 dollar 35. — Edward B. Reed : *English Lyrical Poetry*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars 25. — Thomas R. Lounsbury : *The Life and Times of Tennyson*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars 50. — Frederick E. Pierce : *Selections from the Symbolic Poems of William Blake*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars 50. — Jacob Zeitlin : *Select Prose of Robert Southey*, New-York, Macmillan, 1 dollar 50. — Memento.

M. Lane Cooper, de l'université de Cornell, est une des meilleures autorités aux Etats-Unis sur les questions d'instruction supérieure, et ses deux plus récents volumes vont augmenter ce prestige. **Louis Agassiz as a Teacher** est, dit justement son auteur, un recueil « d'extraits illustrant les méthodes d'enseigner d'Agassiz », le grand naturaliste suisse-américain. L'observation et la comparaison étaient les deux caractéristiques essentielles de tout son enseignement des sciences, et le professeur Cooper est d'avis que la même règle devrait être appliquée à l'enseignement des humanités. Voir, par exemple, son étude, « Two Views of Education », dans le dernier numéro de la *Sewanee Review*, celui de juillet-septembre.

Nous trouvons les mêmes idées bien appuyées dans le second livre de M. Cooper, **The Greek Genius and its Influence**. Au-

ourd'hui la Grèce semble étrangement éloignée de ceux de nous qui 'avons qu'une connaissance ordinaire de l'histoire ancienne et de a langue grecque. Il a été donné à quelques modernes, toutefois, de onnaître la vie de l'âge d'or et c'est dans des extraits de leurs interrétations que le professeur Cooper a fait son choix pour ce volume. 'est à des sources aussi variées que Browning, le Professeur Gilert Murray, d'Oxford, le Professeur Gildersleeve, le savant helléiste des Etats-Unis, le Cardinal Newman et le critique Chesterton ue le professeur Cooper a recueilli des chapitres remarquables conacrés à la gloire du génie et de la vie grecs.

Un collègue de M. Cooper à Cornell et l'un des professeurs de la ittérature anglaise dans cette institution, M. Joseph Quincy Adams, ient de faire paraître un travail notable, **Shakespearean Playouses**. C'est la première histoire complète des théâtres de Londres l'époque d'Elisabeth qui ait paru. Le sujet est présenté d'une açon à la fois érudite et intéressante. Nous avons ici les annales de ix-sept théâtres permanents et de cinq temporaires de la capitale nglaise. Le volume est le produit d'un examen personnel de soures nouvelles. L'auteur félicite justement un autre érudit américain ui a fait des travaux importants sur ce même terrain, le professeur Charles William Wallace, de l'Université de Nebraska. Le livre est bien illustré avec des cartes, des portraits et des gravures d'anciennes alles de spectacle des plus connues ; il s'y trouve aussi une excelente bibliographie. En un mot, cet ouvrage fait grand honneur à M. Adams et à l'érudition américaine.

Quelques-uns des points traités par M. Adams se retrouvent dans e gros volume, **Shakesperian Studies**, écrit par des profeseurs du département de la littérature anglaise et de la littérature omparée de l'université de Columbia de New-York. Le livre est mprimé sous la haute direction des professeurs Brander Matthews et Thorndike et on peut le déclarer un des ouvrages les plus imporants et les plus approfondis parus en Amérique depuis bien longemps. Le volume s'ouvre par un sonnet original, « Shakspere Dead », par le Professeur J.-B. Fletcher, suivi de dix-huit essais embrassant toutes les phases de la vie et de l'œuvre du poète.

Toutes ces idées sur le grand dramaturge sont bien résumées dans une magistrale conférence, **Shakespeare**, faite par le professeur George L. Kittredge il y a quelques mois devant la faculté et les étudiants de l'université de Harvard.

Milton a toujours été un autre grand poète anglais que les savants américains ont étudié avec avidité. M. Cooper, par exemple, le cite longuement dans l'article dont il est question plus haut, tandis que M. John Walter Good trouve chez lui le sujet de sa thèse pour le doctorat en philosophie. **Studies in the Milton Tradition**

est une brillante contribution à la littérature miltonienne. Le senti-ment qui anime cet essai et ses conclusions peuvent se résumer dan ces lignes qui le terminent :

« La grande voix de Milton se fit entendre dans cet immense e magnifique message de liberté qui imprégna et transforma la vi de l'Angleterre, envoyant ses nombreux courants dans les grande ramifications du mouvement romantique. »

The Influence of Horace on the Chief Englis Poets of the 19 th. Century est une autre thèse de doctorat provenant du département d'anglais de Cornell et paraissant sou l'autorité spéciale de M. Lane Cooper. L'auteur de ce travail, Mis Thayer, est de Vassar, un des principaux collèges de femmes d'Amé-rique, et elle limite son étude sur l'influence d'Horace sur les poète anglais à Wordsworth, Coleridge, Byron, Shelley, Keats, Tennyson et Browning. Elle arrive à conclure qu'Horace a été le poète le plu apprécié dans les lettres anglaises.

Mais revenons à Milton. Dr. Elbert Thompson, professeur d'an-glais à l'université d'Iowa, est l'auteur des **Essays on Milto** qu'il considère comme « une introduction à la poésie de Milton » Le sujet principal en est le « Paradis Perdu », « sa structure, se sources et son thème ». En écrivant ces essais, M. Thompson s'aper-çut de la nécessité d'une bibliographie des œuvres du poète. Voil l'origine de son **Topical Bibliography of Milton**. Asse curieusement, aucun travail de ce genre n'avait encore été fait e M. Thompson en prépara un pour son propre usage ; puis il senti que cela pourrait être utile comme guide sommaire pour les recher-ches sur Milton et sur l'époque où il vécut. Ce livre devrait être d la plus grande utilité non seulement pour les étudiants de Milton mais encore pour les bibliothécaires, comme un catalogue de toute les œuvres ayant rapport au grand poète anglais. Parmi les livre d'auteurs français inscrits par M. Thompson se trouvent ceux d Bovet, Brunetière, Chassang, Chauvet, R. de Véricour, Mirabeau e E. Monod.

Un collègue de M. Kittredge à Harvard, le professeur Charle H. Grandgent, est une autorité américaine en ce qui touche un autr grand barde universel, le Dante, et son dernier volume, **The La-dies of Dante's Lyrics**, sera fort goûté par les amoureux d fameux Italien. Ces essais sont en effet particulièrement charmant et M. Grandgent mentionne d'une plume délicate les apparition mystérieuses de Violetta, Matelda, Pietra, Beatrice et Lisetta qu flottèrent un instant à travers la vie du mystique Florentin.

Ce que fait M. Grandgent pour les lyriques de Dante, le profes-seur Edward B. Reed, de Yale, le fait dans son important ouvrage **English Lyrical Poetry**, d'une manière beaucoup plus à fon

pour les lyriques en général de l'Angleterre. Jusqu'à la publication de ce volume, il n'existait pas une histoire de la poësie lyrique anglaise, qui ici se trouve tracée depuis ses origines jusqu'aux temps actuels ; même les poètes contemporains, tels que Bridges, Kipling et Alfred Noyes, ne sont pas oubliés. Le Professeur Reed termine son intéressante étude par ces mots :

Le grand don de l'esprit de la race anglaise est la poésie. D'autres nations ont peint de plus beaux tableaux, modelé de plus belles statues, composé de la plus belle musique, mais aucun pays n'a produit un tel groupe de chanteurs inspirés. L'Angleterre ne peut pas oublier l'héritage qui est dans son sang. Nous pouvons avec confiance attendre son nouveau poète lyrique, car il apparaîtra certainement.

Un autre professeur de Yale, feu Thomas R. Lounsbury, nous a laissé un ouvrage sur un des grands lyriques anglais. **The Life and Times of Tennyson** couvre seulement la période de 1809 à 1850, mais c'est la meilleure étude sur Tennyson depuis la biographie par son fils. La partie principale du livre traite de la vie littéraire du poète ; c'est en somme une étude littéraire et critique de l'écrivain pour lequel M. Lounsbury avait une grande admiration. Le professeur Cross, de Yale, qui a préparé le volume pour l'impression, M. Lounsbury étant mort à mi-chemin de son travail, estime que son collègue fut parmi les prosateurs contemporains les plus distingués. Cet ouvrage est, en effet, très bien présenté et montre un vrai maître du style et de la composition.

Le professeur Frederick E. Pierce est aussi de Yale et son dernier volume, **Selections from the Symbolic Poems of William Blake**, se rapporte à un poète anglais. Cet ouvrage, bien imprimé, est correctement décrit dans les premières lignes de la préface où M. Pierce dit :

Ceux qui trouvent que la poésie des *Prophetic Books* se confine dans ces passages isolés peuvent considérer cette édition comme un essai pour tâcher d'arranger ces passages en un ordre d'ensemble, autant toutefois que cette œuvre assez réfractaire s'y prête.

On doit se rappeler que Blake fut un original et un excentrique poète, peintre et illustrateur anglais, qui a vécu de 1757 à 1827.

Southey était poète aussi bien que prosateur ; mais dans **Select Prose of Robert Southey**, le professeur Jacob Zeitlin présente pour la première fois des passages de la prose de ce copieux écrivain anglais, choix basé sur un examen de son œuvre entière. Le choix a été fait au point de vue de la variété. Il s'y trouve donc des morceaux appartenant au domaine de l'essai, en majorité, et des histoires et biographies. Il y a aussi une bonne préface qui nous donne ce qui nous manquait jusqu'ici, une étude systématique de la prose de Robert Southey.

Memento. — *Nation*, 25 mai : « Tribute to the Art and Enterprise France », à propos d'une récente exposition artistique française à Ne York. « Depuis la guerre, la France a fait beaucoup de choses étonnant mais rien qui soit plus étonnant que son organisation dans le terri automne de 1914 de cette section artistique pour la France et la Belgiq qui a d'abord figuré si dignement à l'exposition de San Francisco. »— *Scr ner*, juillet : « A Romance in the Early Life of Van Dyck », par Carroll Bertha Beckwith. C'est l'histoire du tableau de Van Dyck à Saventhe Belgique, « Saint Martin, partageant son Manteau avec le Mendiant dont l'esquisse originale se trouve dans le musée de Toledo, Ohio. — *T Plowshare*, juillet : « Debout les Morts », par le poète américain Herv White. Vers élogieux de la France guerrière basés sur le fameux cri Lieutenant Péricard :

« Debout les Morts », the call sounds everywhere.
The dead arise. Behold the Teuton pest
Crawl back befouled to its unhallowed nest!

— *Sewanee Review*, juillet-septembre : « Allan Seegar », par Fra Luther Mott, qui cite ces deux vers du poète-légionnaire, deux vers résument sa courte mais vaillante vie :

I lived in strict devotion all along
To my three idols, — Love, and Arms, and Song.

Little Review, août et septembre, entièrement consacré à l'écriva américain feu Henry James, où Miss Mayne, Ezra Pound, T. S. Eliot et d'a tres critiques littéraires anglo-américains donnent leurs appréciations l'œuvre de M. James. En somme on le loue. — *New Republic*, 17 aoû « Ezra Pound », par le poète new-yorkais Louis Untermeyer, à propos récent livre de M. Pound, *Pavannes and Divisions*. « Un assommeur p sérieux. »

THÉODORE STANTON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Etudes d'Histoire et de Folklore. — José de la Riva Aguero : *Elogio del In Garcilaso*, Revista Universitaria, numéro spécial, Lima. — Julio Vicuna Cifue tes : *Mitos y Supersticiones recogidos de la tradicion oral chilena*, Imprimer universitaire, Santiago (Chili). — Memento.

L'histoire est pour les peuples neufs d'aujourd'hui ce que l'épop était pour ceux d'hier : un moyen précieux de perpétuer leurs tr dition et d'exalter leurs gloires nationales. Ainsi dans les jeunes pa sud-américains, ce genre a toujours été cultivé avec ferveur. l'époque de la domination espagnole, il y eut parmi ces peupl beaucoup d'auteurs de chroniques, et pendant le premier siècle la République il y a eu une légion d'historiographes qui ont accor pli un labeur aux proportions monumentales. Actuellement, nombreux historiens unissent à l'enthousiasme des aînés un espr plus scientifique et une conception de la forme plus artistiqu

rmi eux, certains, se spécialisant, se consacrent, plutôt qu'à l'his-re même, aux études de ce genre; tandis que d'autres s'en écar-nt, se vouent à des travaux plus ou moins en rapport avec l'his-ire, comme ceux du folklore. Parlons donc, à propos de certains vres, de quelques auteurs d'**Etudes d'Histoire et de Folk-re.**

Parmi nos écrivains nouveaux qui cultivent les études historiques, . José de la Riva Aguero, péruvien, est au premier rang. Esprit périeur, large et cultivé, il possède les qualités de l'historien comme ous le concevons aujourd'hui : jugement clair, libre de dogmatique, ouvoir évocateur, vue synthétique, et les dons de l'écrivain artiste : tuition créatrice, perfection du style. Par son tempérament pondéré son souci de correction, il s'appuie sur le classicisme éternel, ais par son goût nuancé et par son amour de la phrase brillante, rentre dans notre mouvement moderne. Inquiet de toutes les ées, il s'est adonné, aussi bien qu'aux études historiques, à la cri-que philosophique et littéraire. Ainsi dans son premier livre, *la istoria en el Peru*, qui, bien qu'une simple thèse pour le doctorat s-lettres, est un ouvrage de souffle et de valeur, il réalisa un travail critique historique et littéraire dans lequel, d'après M. F. Garcia odoy, il montra autant de connaissance et de sagacité que de sereine impartialité », sauf peut-être en ce qui touche au rôle joué ar Bolivar dans l'indépendance péruvienne. Dans le *Concepto del erecho*, il offre ensuite un essai de « philosophie juridique » rempli, elon le même critique, « de savoir et d'observations pénétrantes », ans lequel il étudie l'évolution de cette science « en ses aspects ariés et naturels ». En même temps, il a publié dans les revues dif-érentes études ou articles critiques substantiels et beaux. En parlant es jeunes poètes péruviens, nous avons cité son jugement clair-oyant.

L'Elegio del Inca Garcilaso, que M. de la Riva Aguero a crit à l'occasion du troisième centenaire de l'ancien écrivain péru-ien, est un travail vigoureux et suggestif, vêtu d'une forme resplen-dissante, digne de l'auteur épique dont il traite. Fils de l'un des Conquistadores et d'une princesse Inca, Garcilaso de la Vega a été le premier des Péruviens représentatifs et le premier écrivain caracté-istique de cette nationalité. Né et élevé à Cuzco, la ville sacrée des ncas, trait d'union entre la race des triomphateurs et celle des vaincus, et conduit par son origine dans les classes élevées, Gar-cilaso vécut l'existence agitée et splendide des conquistadores altiers; l assista aux événements mémorables : la guerre civile entre le vice-roi Nunez Vela et Gonzalo Pizarre, la ténébreuse conjuration de Francisco Hernandez; il vit les fêtes solennelles : la célébration ma-gnifique du triomphe du vice-roi, la fastueuse réception faite à Frans-

cisco de Miranda, où l'on porta des parures de pierreries pour une valeur de 360.000 ducats ; il connut de près les hommes éminents : le turbulent frère du Descubridor, le sinistre vieillard Carvajal qui « ne se lassait pas de concerter les apprêts belliqueux et les exécutions capitales » ; en même temps, il connaissait la vie mystérieuse et dolente des Incas asservis ; il assistait aux incidents intimes et aux cérémonies traditionnelles, aux éternelles lamentations sur la suprématie perdue, aux cortèges chantants, « parés de plumages et plaqués d'or et d'argent » ; il s'initiait aux traditions et aux mythes, aux exploits de « l'invincible Huayna Capac », à « la suave et radieuse légende » des Fils du Soleil fondateurs de Cuzco ; il entendait des chefs survivants les souvenirs inoubliables : le tableau de la splendeur de la cour d'Atahualpa, ou « les mystérieux présages qui annoncèrent la chute de l'empire ». Il était donc désigné pour écrire l'épopée de cette époque d'or et de fer. Ainsi, en sa maturité, se trouvant en Espagne, se consacrant à la piété et aux lettres, désillusionné des faveurs de la cour et nostalgique, peut-être, de son pays lointain, son œuvre fameuse, les *Comentarios Reales*, surgit sous sa plume, spontanément comme les arbres de sa terre vierge, quoique, comme ceux-ci mêmes, elle nécessita de longues années pour arriver à sa fin. Toutefois cette œuvre a été jugée durement par la critique du XIXe siècle. Comme Hérodote, son auteur a été qualifié d'ingénu et même d'artificieux. Sans doute, de même que l'historien grec, Garcilaso, imbu des idées de son temps, ne put toujours juger avec clarté et, abusé par la mémoire ou l'imagination, tomba parfois dans l'erreur ou l'exagération. Mais son récit contient ces « vérités générales », noyau de l'histoire vivante, véridique. Il est un de ces « historiens à l'âme de poète qui se trompent et s'égarent sur les accessoires, mais qui sauvent et traduisent l'essentiel ». Les *Comentarios Reales* extériorisent admirablement l'esprit des événements qu'ils racontent et sont imprégnés du sentiment du pays et de la race péruvienne. La première partie de cet éloge, la partie biographique et historique, est aussi suggestive que complète. M. de la Riva Aguero montre une profonde connaissance du sujet ; même par moments il semble trop chargé de renseignements ; sa documentation aurait exigé l'ampleur d'un livre. Nous n'en pouvons dire autant de la partie critique. Sans doute, le jugement est sûr, les conclusions sont en général justes. Mais il manque ici un véritable exposé de l'œuvre, ce qui, même en un discours commémoratif, constitue un vide, et dans l'appréciation finale en relation avec la littérature hispano-américaine, il y a des idées qui nous paraissent inexactes. Poussé par son amour des lettres classiques, en louant le classicisme de son auteur, M. de la Riva Aguero affirme que cette modalité est celle qui convient à l'esprit de l'Amérique espagnole, et paraît vouloir dire que, comme le

gongorisme, le modernisme n'a pas été fécond chez nous. Or il est un fait que nos vieux lettrés formés à la discipline classique, même ceux de grand talent, sont arrivés rarement à être personnels, cependant que plusieurs de nos écrivains modernes sont parvenus à montrer une personnalité singulière. Il suffit pour le voir de comparer Bello avec Ruben Dario, Olmedo avec José A. Silva. Oui, notre esprit (le péruvien compris, naturellement), avec tout son lest de latinisme, peut aussi cueillir des fruits « dans les régions incertaines de la pénombre ».

Parmi les écrivains qui se sont consacrés aux études de folklore, M. Julio Vieuna Cifuentes, Chilien, se distingue particulièrement. Amateur de belles-lettres, il a écrit quelques travaux littéraires : un petit drame héroïque, *Lantaro*, une traduction en vers des poèmes du Brésilien Gonçalves Dias, *Poesias Americanas*. Mais c'est dans ses études de folklore de son pays qu'il a déployé ses meilleurs efforts. Dans ce genre, il a publié un curieux vocabulaire des délinquants chiliens, *Coa*, et un recueil de *Romances Populares e Vulgares* courantes au Chili, dans lequel il y a de nombreux fragments de ces poèmes si typiquement castillans, près de cent archaïques, espagnols, et environ soixante modernes ou nationaux ; œuvre de haute importance, la première de ce genre achevée en Amérique Latine.

Dans **Mitos y Supersticiones recogidos de la tradicion oral chilena**, M. Vieuna Cifuentes nous offre un véritable traité du folklore du Chili, copieux, méthodique, et, ce qui est rare dans ce genre de livres, bien écrit. Il existe au Chili beaucoup de mythes et de croyances superstitieuses, certaines de provenance espagnole, un peu modifiées par le milieu, d'autres d'origine araucanienne. C'est toute une mythologie profondément curieuse et suggestive, malheureusement peu étudiée jusqu'ici. On y retrouve conjointement à des mythes connus, comme le basilic, les lutins, les revenants, d'autres qui sont originaux, comme le *chonchon*, oiseau sorcier, invisible; le *pihuchen*, sorte de dragon qui tue du regard; le *colocolo*, bestiole maléfique qui, lorsqu'elle entre dans une maison, extermine la famille, et à côté de superstitions généralisées, comme celle de la fascination, ou celle de la sorcellerie, d'autres régionales, comme celle de l'*espanto*, mal mystérieux ayant pour origine la vue des « choses de l'autre monde », ou celle des *entierros*, trésors enterrés par les anciens, gardés par les sorciers. La littérature chilienne n'a pas utilisé encore ces éléments précieux de l'imagination, ou, mieux, du don de merveilleux et de la psychologie populaires, car ce qui a été fait à ce propos ne peut être considéré que comme des essais. Nous qui connaissons bien la matière pour avoir toujours passé les vacances à la campagne, dans la hacienda de notre famille, nous

préparons en ce moment une série de romans autochtones dont le premier, *El Pueblo Maravilloso*, paraîtra bientôt, où nous utilisons les trésors inédits de notre folklore. Nous pouvons donc juger du travail de M. Vieuna Cifuentes. Eh bien, cet ouvrage est un amas très ample de nos mythes et de nos croyances superstitieuses, présentés en des relations populaires pittoresques, toujours caractéristiques. Cependant, il s'y trouve des lacunes. Divers mythes régionaux n'y figurent pas : le renard sorcier, très répandu dans le département d'Itata ; le *Culpeo*, animal hybride de renard et de lion ; la baguette « des vertus » familière aux enfants ; la *Ciudad Deleitosa*, notre Pays de Cocagne, et encore un très généralisé que M. Vieuna doit connaître, le *Cuco*, notre Croquemitaine. Certaines superstitions n'y apparaissent pas non plus : celles du *paquen*, oiseau nocturne, celles de la chauve-souris, celles de la chouette, pareilles à celles du *Chuncho*. Assurément, nous n'en faisons pas reproche à M. Vieuna Cifuentes ; nous savons que dans ce genre de travaux il est presque impossible d'être complet, nous le disons simplement par désir de l'aider à compléter son admirable tableau dans une nouvelle édition de son livre ; il peut facilement vérifier nos observations. M. Vieuna mérite tous éloges pour son livre, d'autant plus qu'il a exécuté sa belle besogne, comparable à celle du botaniste, sans conscience de sa transcendance : comme les professeurs rationalistes d'hier, il croit que les mythes et les superstitions sont des produits de l'ignorance populaire, et que, par conséquent, dans les époques de culture, elles ne doivent se développer ; ainsi le dit la préface de son livre. Nous pensons, au contraire, que ces phénomènes de la psychologie unanime sont des manifeststions de l'esprit religieux, dans le véritable sens de ce mot ; qu'ils surgissent en tous les temps et tous les milieux et que, s'ils ne constituent des vérités concrètes que pour un certain nombre d'hommes, ils sont pour tous ces vérités symboliques, clefs du secret de la vie ; ainsi le disons-nous dans l'avant-propos de *El Pueblo Maravilloso*.

Memento. — Ruben Dario : *Canto Epico a las Glorias de Chile* Imprimerie du Globe, Santiago (Chili). Œuvre de jeunesse du grand poète, pleine de force et de fraîcheur, que M. S. Ossa Borne eut l'heureuse idée d'exhumer de la presse de l'époque. *Cuarto Congreso Cientifico : (1o Panamericano)*, compte rendu complet publié par le secrétaire général M. Eduardo Poirier, écrivain et diplomate chilien, auteur de diverses œuvres importantes sur l'Amérique Latine.

La revue *America Latina*, qui paraît en même temps à Londres et à Paris sous la direction de M. Benjamin Barrios, remplit admirablement son noble but de soutenir la cause des Alliés dans les républiques hispano-américaines. Elle publie les documents officiels les plus importants et, en outre, d'intétessantes collaborations. Dans le numéro du 1er juin, nous trouvons la reproduction d'une éloquente lettre de M. Renato Sanchez,

distingué homme politique chilien, adressée au Ministre d'Allemagne à Santiago pour envoyer à l'Empire allemand la décoration de l'Aigle Rouge que Guillaume II lui avait donnée sans qu'il l'eût « sollicitée », « voulant faire en cela, dit-il, une manifestation de réprobation ouverte à la politique inhumaine et contre le Droit, que pratique le gouvernement allemand dans l'effroyable guerre engagée en Europe, et qui trahit le plus cynique mépris des lois morales et de la décence humaine ». — *Cervantès*, revue littéraire hispano-américaine fondée à Madrid il y a quelque temps, vient de reparaître sous la direction du critique espagnol bien connu, M. A. Gonzalez Blanco, et de l'écrivain équatorien M. César Arroyo. M. Gonzalez Blanco tient la rubrique bibliographique, ce qui donne à cette revue un intérêt particulier. Dans les numéros que nous avons reçus, il y a une abondante et bonne collaboration ; signalons un intéressant article de M. Edmundo Gonzalez Blanco : « Aspect social de la neutralité espagnole » (juillet), une série de silhouettes fermes des « modernes poètes mexicains », par M. C. Arroyo (juillet-août), et de beaux poèmes, « Floraisons spirituelles », de M. B. Lasso de la Verga (août). — La revue *Espana*, qui paraît à Madrid sous la direction de l'écrivain bien connu Luis Araquistain, et qui fait campagne pour la rénovation nationale, sert aussi la cause des Alliés en Espagne et dans l'Amérique Latine où elle est très lue. Elle publie des études d'intérêt national, des articles littéraires et de courageux commentaires sur la guerre. Dans le numéro d'août, nous trouvons une émouvante correspondance du front français, « les horloges de la France dévastée », par M. Araquistain, dans celui du 12 septembre, une curieuse silhouette de Maximilien Harden, par M. Pedroso, et un bel article de M. E. Diez Canedo sur les « chants du peuple bulgare ».

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Victor Kuhne : *Les Bulgares peints par eux-mêmes*, préface d'Auguste Gauvain, Payot et Cie, 5 fr. — Charles Stiénon : *Les Campagnes d'Orient et les Intérêts de l'Entente*, avec 15 cartes, Payot et Cie, 7 fr. 50. — Charles Daniélou : *Responsabilités et Buts de Guerre*, Eugène Figuière, 6 fr. — Divers : *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe*, Alcan, 3 fr. 50 — Pierre Daye : *Avec les Vainqueurs de Tabora*, Préface de Jules Renkin, Perrin et Cie, 3 fr. 50. — Adolphe Retté : *Ceux qui saignent*, Bloud et Gay. — Auguste Gauvain : *La question yougoslave*, Bossard, 2 fr. 40. — Divers : *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe*, Alcan, 3 fr. 50. — Gustave Rageot : *Thomas Bartlett en France*, Berger-Levrault, 1 fr. — Vital Magne : *Heures de guerre d'Afrique en Flandre et en Champagne*, Perrin, 3 fr. 50. — Capitaine Delvert : *Histoire d'une Compagnie*, Berger-Levrault, 3 fr. 50 — Gilbert Arvengas : *Entre les fils de fer, Carnet d'un prisonnier de guerre*, Jouve, 3 fr. 50.

M. Victor Kuhne, comme l'indique le titre de ces pages : **Les Bulgares peints par eux-mêmes**, a voulu laisser l'histoire actuelle de la Bulgarie se composer, en quelque sorte, toute seule, dans son livre, avec des documents bulgares. Il s'efface. Il laisse parler ou écrire les hommes d'Etat, publicistes, généraux bulgares, et met en ordre leurs déclarations. Son ouvrage, en grande partie, est, somme toute, un recueil de coupures de journaux et publications

bulgares. Ces extraits confirment, de la manière la plus irréfutable, l'erreur des hommes d'Etat de l'Entente au sujet de ce que fut toujours la véritable politique du Gouvernement de Sofia, allié de l'Austro-Allemagne et ennemi de la Russie. (Il a fallu trois ans de guerre pour conjurer les suites de cette erreur.) Tous les traits de caractère politique afférents à cette situation s'accusent clairement dans ces reproductions et les commentaires qui les accompagnent.

En ce qui concerne la Russie, particulièrement, il est intéressant de suivre ici la trace des opinions et des actes qui peuvent avoir été les erreurs de la dernière heure. Les impérialistes de gauche (les libéraux bourgeois) ménagèrent les Bulgares, au détriment de la Serbie et de la Grèce, afin de s'aider, sur la route chimérique de Constantinople, de leur bon vouloir présumé. Mais, précisément, les prétentions de la Russie sur Constantinople et les Détroits, à nouveau proclamées par Milioukov, étaient ce qui pouvait indisposer les Bulgares, leur pays, au cas où la Russie eût mis la main sur la capitale ottomane, ne devant plus être, dans leur opinion, qu'une province russe.

On peut se demander, à ce propos, si l'effondrement de la Russie n'est pas pour quelque chose dans les ouvertures de paix que la Bulgarie vient de faire. Contre une Russie actuellement inexistante dans les Balkans, la Bulgarie n'a plus besoin de l'appui des Empires centraux. Une paix faite *à temps* avec l'Entente pourrait offrir quelque avantage? Etc. Ce sont là des suppositions jetées en courant sur le papier, et que je donne pour ce qu'elles valent, la situation, à l'heure où j'écris, et malgré l'armistice de Salonique, étant encore obscure.

Les publications documentaires du gouvernement anglais ont permis à M. Charles Stiénon d'écrire ce livre sur **Les Campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente**. (Avec 15 cartes.) Il y a, dans ces pages, un récit et des opinions, ces dernières d'ailleurs peu développées. Le récit, très suivi, est celui des opérations de l'armée anglaise en Orient : campagne d'Arménie, conquête de la Mésopotamie, campagne d'Egypte et de Palestine. L'intérêt de cette narration n'a pas besoin d'être souligné. La physionomie de ces expéditions lointaines y apparaît. On s'en fait une idée. Entreprises par l'Entente, et, d'une façon générale, pour conjurer les dangers de la politique allemande en Asie, ces campagnes doivent sauvegarder des intérêts politiques et économiques qui se rattachent à la question d'Orient. Ou plutôt, par eux, cette question dépasse le cadre balkanique. Car la question d'Orient, c'est aussi l'indépendance de la Perse, c'est l'avenir de la race arabe, celui de l'Arménie, de la Palestine (Sionisme) et de la Syrie (Chrétiens, France); enfin, c'est, au point de vue stratégique, la sûreté des antiques et éternelles routes d'Alexandre et de Rome. Ajoutez l'intérêt économique, non moins

vaste, que l'auteur indique en une brillante esquisse (pp. 321 et suiv.)

Au point de vue militaire, l'auteur attribue aux campagnes d'Orient un caractère général de diversion. « Elles nous empêchèrent d'être vaincus ici », estime-t-il. Les résultats obtenus ne prendront toute leur valeur qu'en cas de victoire en Occident. Il faudra que les Alliés connaissent bien cette valeur, — et se connaissent eux-mêmes. « Jamais, dit M. Charles Stiénon, l'ignorance ne fut plus dangereuse qu'en pareille matière... Il faut, d'abord, savoir ce que chacun fit. » Et le livre s'achève sur un hommage et sur un regret. Hommage à l'Angleterre pour son action militaire en Orient, où la situation acquise par elle est de première valeur. Regret en ce qui concerne la France. « Savez-vous ce qu'il nous arrive de dire, quand nous veillons la nuit ? » disait un chef bédouin au représentant de la France à Jérusalem. « Il est regrettable que l'armée française ne soit pas davantage représentée parmi les Alliés, en Palestine. Cependant, notre espoir reste en elle, parce que, seule, la France... se bat pour les autres. » Regrettable...

M. Charles Daniélou, ancien député, en réunissant dans un ordre logique diverses pièces et documents relatifs aux **Responsabilités et Buts de Guerre**, rend service aux publicistes et à l'opinion. Ce recueil est comme le dossier de la question de la Paix. Je cite les rubriques, dans la succession adoptée par M. Daniélou : « Paix allemande, Paix prématurée, Paix des Soviets, Paix du Vatican, Paix socialiste, Paix américaine, Paix des Alliés. » Les documents classés sous ces rubriques ont été recueillis du 1er octobre 1917 au 30 avril 1918. Je donne ce sommaire, j'avertis, en ce qui dépend de moi, le public ; c'est tout ce que je peux faire, car on n'attend pas de moi que j'entre, ici, dans l'analyse de ces textes, ne fût-ce même que des principaux. Probablement n'a-t-on pas besoin, non plus, de mon impression. La voici toutefois après avoir parcouru ces textes : elle est mélancolique et indignée ; elle se résume en ceci : Absence de volonté réelle de s'entendre (sauf chez les socialistes et chez le Pape). Pauvres peuples !

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

C'est un chaos de revendications, de vues, de prétentions, de récriminations absolument impossible à débrouiller, sans un minimum de bon vouloir.

Il est constant que le Pangermanisme trouve son expression concrète dans le traité de Brest-Litowsk. Ce qui subsiste de ce pangermanisme, à cette heure, reste, par la fortune des armes, polarisé en quelque sorte vers l'ouest russe. La réponse du Chancelier Hertling au Président Wilson, à cet égard, est certainement une échappatoire.

(*Censuré.*)

Les deux moments importants de cette pénible histoire des buts de guerre (arrêtée au 30 avril 1918) peuvent sembler avoir été celui où le Président Wilson proposa ses quatorze conditions (8 janvier 1918) et celui de la réponse du Chancelier Hertling (24 janvier 1918). Ils sont passés... La politique américaine s'est, depuis, développée en une politique de garanties, et les nouvelles questions ainsi posées sont devenues de plus en plus considérables, et à vrai dire insolubles autrement que par l'épée (1).

Les conférences faites, au cours de la guerre, sur **Les Ambitions de l'Allemagne en Europe** par divers publicistes forment, réunies par la librairie Alcan sous une même couverture, un exposé politique et polémique bon à lire. M. Henri Lichtenberger étudie la question de la Mitteleuropa; M. Georges Blondel, parlant des ambitions germaniques, en déduit ce que serait la paix allemande. Puis voici MM. Joseph-Barthélemy, Georges Bienaimé, Fernand Engerand, Emile Haumant, avec de substantielles études sur le Militarisme allemand, sur les Appétits de la Prusse, sur la Politique houillière de l'Allemagne, enfin sur l'agression allemande et les buts de guerre russes. Je ne sais ce que les gouvernements peuvent faire ou ne pas faire des travaux de nos publicistes. Mais des livres comme celui-ci sont d'utiles tableaux récapitulatifs, des aide-mémoires à se mettre sous les yeux. M. Georges Blondel, dans son étude sur la paix allemande, dit à propos de l'offre de paix faite par l'Allemagne après la défaite de la Roumanie, que « c'était la première fois, dans l'histoire du monde, qu'on voyait une nation, qui se prétendait victorieuse, demander (offrir) la paix ». Ce n'est pas exact. Louis XIV offrit la paix qui aboutit au traité de Nimègue. Bonaparte, au cours de ses succès d'Italie, fit des ouvertures à l'Archiduc Charles : « Les braves militaires font la guerre et demandent la paix, etc. ». (*Censuré.*)

Nous venons de citer la paix de Nimègue. Une réflexion, à ce sujet. Le droit public de ces temps-là était basé sur la convoitise et la force, c'est une affaire entendue, et infiniment moins suave que le droit public de nos « époques éclairées » (à l'acétylène); cependant les transactions au cours et à l'issue des guerres ne furent jamais marquées de cet esprit funeste que l'on est obligé de constater aujourd'hui. Le jeu de restitution ou d'échange de territoires (comme dans la paix de Nimègue) restait assez souple. J'entends le cliché : « Disposer des territoires et des peuples comme d'un bétail. »

(*Censuré.*)

M. Pierre Daye, officier colonial belge, dans une suite de notes

(1) Ces lignes étaient rédigées avant la réponse du Président Wilson aux récentes ouvertures des Empires Centraux, — réponse inaugurant une nouvelle et, tous les amis de l'Humanité l'espèrent fermement, dernière phase.

pittoresques, raconte ses campagnes **Avec les vainqueurs de Tabora** (Tabora était la capitale de l'Est Africain allemand). M. Jules Renkin, dans sa préface, résume ainsi ce chapitre colonial de la grande Guerre : « L'Allemagne voulait envahir notre colonie (le Congo), l'occuper au moins partiellement à la paix, et en imposer ainsi, suivant l'occurrence, le partage ou l'abandon. Or, notre frontière a été défendue, et c'est nous qui, par un juste retour, avons envahi sa colonie et qui en occupons une partie une fois plus grande que la Belgique. » Les troupes belges du général Tombeur, parties de la frontière orientale du Congo belge, entrèrent dans Tabora le 19 septembre 1916. Ce récit d'un combattant est très propre à nous donner une idée de ce que l'on peut appeler la partie coloniale de la grande guerre. Citons encore ces lignes sagaces : « On ne demandera plus, dans l'avenir, si l'administration du Congo ne dépasse pas les forces de la Belgique. A cette question la Belgique a donné la réponse triomphante dont nos soldats et le général Tombeur ont été les victorieux interprètes. »

EDMOND BARTHÈLÉMY.

§

Parmi les innombrables récits de guerre qui ont paru depuis août 1914 et parmi ceux qui paraîtront encore, il en sera peu qui n'aient été sincères, tous ne relatant que des heures vécues par leurs auteurs, vécues soit au front soit à l'arrière. Mais combien peu d'entre ces volumes mériteront de durer, et voilà qui semble démentir les aphorismes de certains philosophes de l'art, qui font remonter la valeur d'une œuvre à sa seule sincérité. De la plupart de ces volumes, correctement écrits, suffisamment bien composés, d'une vision et d'un récit sincères, il ne restera quasi rien, alors que certains écrivains, dans l'avenir, nous donneront des romans inspirés par cette guerre qu'ils n'auront point vue qu'à travers ces mêmes récits, feront œuvre véritablement émouvante qui paraîtra à chacun indubitablement *vraie*. Peut-être, après tout, ces derniers seront-ils plus foncièrement sincères, par la force du génie et du vouloir, que les premiers qui, dénués de sensibilité personnelle, auront, de bonne foi certes, ressenti d'après des littératures d'avant-guerre ce qu'il leur a été donné de vivre, ignorant de leur subconscient enseveli sous elles.

Ce n'est pas le cas d'Adolphe Retté, placé en face d'événements et de spectacles qui ont ému *directement* sa personnalité d'écrivain, qui, de par son talent, a su nous traduire ces émotions. Certes, nous ne retrouvons point dans **Ceux qui saignent** le Retté symboliste cher à beaucoup de nous, mais ce Retté-là était peut-être moins lui-même que le catholique Retté qui a su se reconquérir dans la vérité de l'Eglise et qui se présente maintenant à nous dépouillé d'oripeaux, ingénument, dans la pureté de ses intentions et la

naïveté de ses moyens. Il n'y a point d'art dans ce volume, et pourtant il est plein de style, plein de ce dynamisme qui est celui de la passion morale et de la nature physique, quelque peu violente, de l'auteur. L'écriture est spontanée et la pensée vient plus de son cœur que de son cerveau.

Dans le plan de Retté, « *ceux qui saignent*, ce ne sont pas seulement les braves que des projectiles estropièrent. Ce sont aussi certains civils perdus dans la zone des armées et broyés par les cruautés de l'invasion. Ce sont encore tant de soldats que le sacrifice quotidien de leur existence n'empêche pas de songer, le cœur en lambeaux, aux êtres chéris qui espèrent leur retour en pleurant. » Adolphe Retté a été mêlé aux choses de la guerre, de septembre 1914 à fin juin 1915, en qualité d'infirmier dans les hôpitaux de l'arrière et dans une ambulance du front, et ce, volontairement, puisque ses 51 années d'âge le dispensaient de tout service militaire. Souffrances physiques, blessures morales, angoisses et résignation devant la mort, de toutes ces horreurs multipliées par la guerre, l'auteur de *Ceux qui saignent* extrait la valeur spirituelle, ne dédaignant toutefois point de nous les décrire très humainement, ces misères pareilles à aucunes autres. Mais comme, heureusement, tout ne fut pas que souffrances dans cette guerre, comme çà et là, parfois, au milieu des gémissements, quelques éclats de rire se firent entendre, Retté, toujours humain, nous rapporte aussi cette gaieté d'heures rares, qui, au milieu des pires calamités, semble être l'apanage du Français et sa sauvegarde contre le désespoir. Livre émouvant, ayant sa place assurée dans toute bonne sélection d'ouvrages sur la guerre.

PAUL MORISSE.

§

La question yougoslave qu'étudie M. Auguste Gauvain a longtemps été douloureuse et brûlante. L'Autriche, fidèle à ses principes d'ingratitude, avait livré à la Hongrie cette Yougoslavie qui l'en avait sauvée en 1849, et depuis lors les Croates vivaient sous le joug des gens de Budapest comme les Slovènes sous celui des gens de Vienne. Nulle part ces peuples sacrifiés ne trouvaient de sympathies ; la Russie se détournait d'eux parce qu'elle ne pouvait en tirer parti pour ses visées ambitieuses, la Grèce et l'Italie les jalousaient, la Bulgarie les haïssait et la France les avait à peu près oubliés. Pourtant notre sang avait coulé largement pour leur libération, et c'est grâce à nous que pendant quatre ans il y avait eu un véritable Etat yougoslave dénommé Provinces illyriennes. M. Bogumil Vosnjak a raconté dernièrement dans la « Revue des sciences politiques » combien *l'Administration française dans les pays yougoslaves* avait

été tutélaire et salutaire. Mais la bataille de Leipzig avait détruit en 1813 l'œuvre de la bataille de Wagram de 1809, et une fois de plus la victoire des Allemands avait entraîné l'asservissement de peuples aussi chrétiens et aussi civilisés qu'eux.

Or, voici qu'à l'heure où j'écris ces lignes, cette Yougoslavie va renaître. L'Autriche, en adhérant officiellement aux quatorze points du programme wilsonien, a reconnu son existence. Sans doute le 10 de ces quatorze points ne parle que d'un « développement autonome des peuples de l'Autriche-Hongrie » et la bureaucratie de Vienne va chicaner là-dessus pour essayer de se soustraire à la création d'un vaste empire slave du sud sous la main de justice des Karageorgevitch. Mais la façon dont le président Wilson a expliqué et complété son programme dans des messages postérieurs auxquels se refère expressément l'Autriche, et dont il a reconnu les Yougo-slaves comme belligérants, ne laisse aucun doute sur la prochaine réunion en un seul Etat de toutes ces provinces-sœurs : Carinthie, Carniole, Dalmatie, Croatie, Bosnie, Montenegro, Serbie. Cette question yougoslave, si longtemps embrouillée par la brutalité sournoise des uns et par l'excessive méfiance des autres, peut être considérée enfin comme résolue, et nous devons tous acclamer la noble Italie d'avoir fait prédominer les tendances généreuses de sa nature latine sur ses anciens appétits annexionistes, fruits de sa trop longue liaison avec la nature germanique.

Le nouvel Etat a un bel avenir devant lui, il est très bien massé et très bien situé entre l'Adriatique sur lequel sa façade est riche en ports et le Danube dont il longe le cours sur un vaste secteur; à l'intérieur il est bien arrosé, bien pourvu de plaines fertiles et de montagnes boisées ; de plus il est très homogène de race tout en ayant la variété la plus pittoresque de mœurs, d'écritures de religions ; ce sera le seul État européen où les musulmans seront en groupes nombreux. Il faut souhaiter que le nouvel État respecte toutes ces diversités et s'organise sous la forme d'une confédération plutôt que d'un État centralisé ; le Montenegro ne sera plus un royaume (personne ne veut plus là-bas de l'ancien roi), mais il restera forcément un petit monde à part. Cette Yougoslavie agricole et pacifique gardera les meilleures relations avec ses voisins, même avec ses anciens ennemis revenus au bon sens, Autrichiens et Hongrois, à plus forte raison avec ses amis proches, Italiens, Albanais, Grecs, o lointains, Roumains et Tchèques ; pour les Roumains il serait bie à désirer qu'un contact pût être établi en Esclavonie, où la Syrmie slave touche le Banat roumain ; quant aux Tchèques, la bande transversale de populations germaniques et magyares est trop vaste pour que le contact s'établisse, mais on pourrait donner à toute cette région intermédiaire une autonomie très large qui en

ferait presque un État indépendant; ce serait en somme dans l'intérêt de Vienne qui sera le chef-lieu de ce district spécial et qui pourrait redevenir ainsi le centre de toute cette vaste région danubienne comprenant cinq ou six États indépendants; il y aurait lieu seulement de donner à Vienne un statut international et de mettre son district sous la protection de la Société des Nations.

Sous le titre : **Les Ambitions de l'Allemagne en Europe,** la maison Alcan a réuni les conférences organisées par la *Société de Géographie* dans les arrondissements de Paris, et prononcées par : MM. Lichtenberger sur la *Mitteleuropa* ; G. Blondel sur la paix allemande ; J. Barthélemy sur le militarisme allemand ; Bienaimé sur les appétits de la Prusse ; Engerand sur la question houillière et Haumant sur les questions russo-allemandes. Toutes ces conférences sont parfaites, mais elles ne dispensent pas de lire les textes allemands eux-mêmes, ceux que M. Grumbach, par exemple, a colligés dans son *Allemagne annexionniste* ; c'est là qu'on se rend compte exactement de la folie brutale et cupide qui s'était emparée de l'âme de nos voisins. Justice immanente des choses, leur punition sera de voir tous ces beaux plans de butin si prêts d'être réalisés (il n'a tenu qu'à nos bolcheviks à nous, si désireux de marcher sur les traces des bolcheviks russes) s'en aller en fumée ; adieu Finlande, Ukraine, Bagdad, Belgique et Congo ! L'Allemagne n'aurait vraiment rien à dire si on lui appliquait la loi du talion, et si on découpait dans sa chair des Ukraines et des Finlandes comme elle a fait dans la chair russe, ou si on appliquait exactement à sa vallée du Rhin le régime qu'elle réservait au royaume belge. Mais ceci, nous ne le pouvons pas, principes obligent ; et sauf de temporaires servitudes de caractère militaire, qui pourraient d'ailleurs être très strictes, nous devrons nous tenir en garde contre la tentation de nous laisser aller à des appétits qui ne seraient pas plus légitimes que les « appétits allemands » stigmatisés justement par la Société de Géographie. Quand M. Engerand, par exemple, demande l'annexion de la vallée de la Sarre parce que nous avons besoin de ses charbons, il n'agit pas autrement que les Allemands, qui exigent l'annexion de Briey et Longwy parce qu'ils ont besoin de leurs minerais. Cette annexion de la vallée de la Sarre serait d'autant plus blâmable (à moins que les habitants n'y consentent, et on pourrait toujours les consulter) que nous n'aurions qu'à nous faire transférer à la paix la propriété des charbonnages qui appartiennent à l'Etat prussien et à l'Etat bavarois, avec une servitude de passage pour les transporter chez nous ; nous réaliserions donc ainsi le but cherché par M. Engerand sans commettre cette violence de transformer en Français des gens qui veulent (grand bien leur fasse !) rester Allemands.

Le petit livre de M. Gaston Rageot : **Thomas Bartlett en**

France, est un spirituel croquis psychologique du soldat britannique. « L'Anglais tel qu'il est », comme dit l'auteur, ou mieux tel qu'il nous parait être, loyal, cordial, rieur, causeur et bon garçon, pour ne pas dire bon gosse, car l'Anglais garde une étonnante fraîcheur enfantine de nature. Et à ce propos, il serait bien intéressant d'avoir, sur nos poilus et sur nous-mêmes de correspondants croquis de caractère dessinés par nos amis. Que pensent de nous les innombrables Anglais, Canadiens, Australiens, Américains, etc., qui nous connaissaient si mal de loin et qui nous voient maintenant de près? Je ne parle pas seulement de nos grandes qualités militaires et patriotiques, mais de nos humbles traits quotidiens; nous trouvent-ils aussi aimables, accueillants, expansifs que ce qu'ils pouvaient croire d'après notre vieille réputation? Sommes-nous allés à eux avec la cordialité démonstrative qu'ils mettent, eux, à nous recevoir quand nous leur faisons visite en leurs pays? Ne nous accusent-ils pas de froideur égoïste et de méfiance déplacée? Ne trouvent-ils pas que nos associations privées auraient dû leur donner une hospitalité plus familiale, que nos municipalités auraient dû mieux les défendre contre les mercantis de tous étages, que les simples passants auraient dû leur montrer à tout instant plus de chaude sympathie empressée? Il serait bien intéressant de savoir leur opinion intime sur tout ceci et sur ce qu'ils trouvent chez nous de bon et de mauvais dans les habitudes courantes de chaque jour...

HENRI MAZEL.

§

Le livre de M. Vital Magne, **Heures de guerre d'Afrique en Flandre et en Champagne**, a été écrit de souvenir, nous dit l'auteur lui-même, pendant les loisirs forcés d'une convalescence. Il s'excuse ainsi de ce qui a pu se déformer avec le recul des jours, mais bénéficie également de la sorte de classement et de choix qui se fait avec le temps parmi les choses vécues, dont certaines s'effacent, s'évadent de la mémoire, d'autres prennent plus d'intensité et, même secondaires, se trouvent occuper une place qui d'abord ne semblait pas devoir leur appartenir. — M. Vital Magne était officier d'Etat-Major en Afrique en août 1914. Il donne l'impression ressentie à Alger au moment de la déclaration de guerre, et raconte l'embarquement des premières troupes envoyées en France. C'est la période du Rhamadan, — qui est à la fois le carême et le carnaval, — et à travers les rues défilent à nouveau des troupes qui vont se battre. Plus loin il parle des circonstances de la mobilisation, mais toujours revient aux nouvelles de la guerre, qui parviennent régulièrement et d'ailleurs ne soutiennent pas le premier enthousiasme. Bientôt on apprend la retraite et les combats sur l'Ourcq. Le 6 septembre

l'auteur s'embarque enfin et bientôt se trouve dirigé vers les Flandres où se trouve déjà commencée la longue bataille de l'Yser. De Dunkerque il gagne Furnes que bombardent les Allemands, et à la frontière assiste au défilé des fugitifs de Belgique, lamentable troupeau que chasse la guerre vers des gîtes de hasard. Furnes n'a pas encore été trop abîmé; les écluses ont été ouvertes et les agresseurs culbutent dans l'eau qui sourd implacablement et submerge peu à peu le pays, tant qu'ils doivent reporter le combat plus au sud, devant Zuydchoote, devant Ypres. Soutenu par les Anglais, parant ici, manœuvrant là, attaquant dès qu'il le peut,le commandant français « se trouve briser avec six divisions, la brigade des fusiliers marins et un corps de cavalerie, l'assaut de onze divisions allemandes et d'une brigade de landwehr. L'attaque se porte — 4 nov. 1914 — sur le château de Woumen et l'auteur pénètre dans Dixmude ruiné, mais dont le clocher était encore debout, tandis que les rues se trouvaient défoncées par les obus, qui laissaient d'énormes trous bientôt remplis d'eau. Il gagne ensuite la ligne de combat, mais qui n'arrive ce jour qu'à quelques centaines de mètres du parc. — Il se trouve ensuite à Zuydchoote, dont l'église ainsi que les maisons étaient déjà fort menacées, et tout proche d'Ypres dont le bombardement atteint alors un des faubourgs. Avant de quitter le secteur de Belgique, M. Vital Magne va inspecter les tranchées, où l'on organise déjà la guerre de siège qui devait durer si longtemps, et se trouve dans les premières lignes, où les tireurs doivent se tenir accroupis, l'eau qui monte du sol empêchant de creuser des abris suffisants. — Des terres flamandes il passe ensuite en forêt d'Argonne, et c'est encore de ce côté la guerre d'embuscades, de tranchées, — des combats d'artillerie, — avant l'assaut des positions adverses. Il parle ensuite des conditions de la guerre actuelle en un long chapitre de réflexions et de conversations et note l'insuffisance des engins de défense qui faisait alors grogner les hommes, mais arrive à cette conclusion que les Allemands étaient beaucoup moins préparés à la guerre de siège. commencée alors, qu'on n'a voulu le croire, ce qu'indique l'insuffisance de leurs engins comme des nôtres, — n'ayant jamais pensé que l'avortement de leur offensive les obligerait à recourir à ce procédé de temporisation. — La fin du livre raconte des épisodes du côté de Bagatelle, de la Harazée ; puis c'est dans « la plaine catalaunique » où la bataille commence, mais que l'auteur doit renoncer à suivre, car il se trouve, au début, blessé d'un éclat d'obus, et de suite évacué.

M. Vital Magne a donné en somme un intésessant récit, et qui comporte, — à propos de la guerre en Flandre, des combats sur l'Yser, — des pages surtout remarquables.

L'histoire d'une compagnie, par le capitaine Delvert, est un « journal de marche » qui consigne à mesure les événements, les

…tits faits, les fastes comme les tristesses et deuils de la troupe. …est à la *Main de Massiges*, d'abord. Les routes de l'Argonne sont … véritable cloaques, mais les « poilus » sont amenés sur des ca…ions-autos. Le régiment passe à Dammartin-sous-Hans et, le 4 dé…mbre 1915, se trouve en reconnaissance au « Creux-de-l'Oreille » … à « la Main ». Le terrain de ce côté est surtout de marnes vertes …ui se délayent avec la pluie, tant que dans les tranchées on se trouve …ns l'eau jusqu'à mi-cuisse et avec de la boue jusqu'au genou. Le …llage de Virginy près duquel on passe n'est plus qu'une ruine. Au …elà, c'est une zone neutre, avec des fils de fer barbelés, des trous …'obus, où restent des cadavres en pleine décomposition. Après quel…ues jours, les troupes sont relevées et reviennent à l'arrière, mais …ous la pluie, les rafales de la saison. Dans les cantonnements, les …ommes sont dévorés par la vermine, dérangés par les rats qui pul…lent, tant qu'ils doivent, à peu près, renoncer au sommeil. Ils re…ournent aux tranchées et ce service alterne avec le séjour à l'ar…ière. Dans les lignes ils sont sous le bombardement de jour et de …uit, — la menace des obus qui arrivent « avec le bruit de wagons …lissant sur trolley. » D'ailleurs ils ressemblent bientôt à des … blocs de boue ». Ils vivent dans des trous et n'en sortent que …our les corvées. — Le texte, qui insiste sur le fait, dit encore plus …oin qu'ils « ne sont plus que des masses de boue » : boue sur le cas…ue, boue dans les yeux ; les fusils même sont bouchés par la boue …u point qu'on ne peut ouvrir la culasse. Le jour de la relève un …es poilus s'enlise jusqu'aux aisselles, etc… — Dans les cagnas, …uand on revient à l'arrière, les souris courent sur les planches, gri…gnotent, grimpent, culbutent, trottent et sautent. C'est un vacarme …ncessant. Elles font un susurrement continuel, pareil à un gazouil…is d'oiseaux. Les alternatives de « repos » et de séjour sur le front …e poursuivent. Dans les tranchées, l'eau potable fait défaut ; il n'y a même pas de quoi se laver. On reste huit jours dans la saleté, la …ange d'un cul de fosse qui pourrait rappeler les oubliettes du temps …éodal, et dès qu'on sort des lignes, on marche souvent sur des cada…vres, à demi déterrés par les projectiles. La nuit, ce sont toujours les …ats, — les « gaspards » et les « totos » qui sont les maîtres. Le 9 …anvier, se produit une attaque allemande avec gaz, liquides enflam…més, toutes les inventions de ces Messieurs. Cela se reproduit trois …ours de suite, puis survient une accalmie. Le secteur où se trouvent …e « Médius », le « Ravin », l' « Annulaire », le « col des Abeilles », …a « Chenille », le « Cratère », etc…, est loin d'être un séjour de tout repos ; il y a continuellement des combats, des escarmouches. Le 11 février, après une période de froid sec, la pluie reprend : « Les boyaux sont devenus de petits lacs. On plonge dans la boue glacée jusqu'aux genoux. Impossible de mettre le nez dehors, car les Boches

bombardent sans arrêt. De tous côtés les obus s'écrasent sur les parapets, dans les tranchées, dans les boyaux, bouleversant des parois qui ne demandent d'ailleurs qu'à s'écrouler. » Le journal continue de la sorte, mentionnant les faits de guerre, les mésaventures, les deuils comme les médiocres incidents de cette vie de garnison. Ce sont bientôt des attaques sur la Butte de Mesnil et Maisons de Champagne, et ensuite un séjour au secteur du Calvaire (Ville-sur-Tourbe). La seconde partie du volume nous conduit devant Verdun, sous le fort de Vaux, à la tranchée de la Voie ferrée (17-24 mai 1916), au tunnel de Tavannes et au retranchement R[1] dont on raconte les horreurs. « L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang. Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis sont couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux. La chair en putréfaction, sous le grand soleil, s'est boursouflée hors de l'étoffe et de grosses mouches blanches s'y pressent. A droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom : boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés éclaboussés de sang. Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Boches nous envoient quelques lacrymogènes qui achèvent de rendre l'atmosphère irrespirable. » Cependant on tient, on résiste, on se bat quand même, et l'on arrête l'ennemi impuissant. Cinq assauts furent repoussés en quatre jours. Mais au départ de Verdun (15 juin), la compagnie, envoyée au repos à Fontaine-sur-Marne, ne comptait plus que trente-sept hommes.

Le récit du capitaine Delvert mérite d'être suivi page après page. Il vaut par sa simplicité et sa précision même. Il dit nettement les choses et arrive à l'éloquence par l'exactitude des faits. Ce qu'il évoque, c'est le dévouement inlassable des troupes comme les atrocités, les misères de la période actuelle et son témoignage méritera d'être recueilli avec les pièces capitales qui permettront d'écrire plus tard l'histoire de la grande guerre dont l'Allemagne, quoi qu'elle en dise, restera responsable.

Le récit de M. Gilbert Arvengas, **Entre les fils de fer**, est le *Carnet d'un prisonnier de guerre* entre 1914 et 1917. L'auteur a été pris en Belgique lors de l'affaire de Charleroi et se trouve au camp d'Ohrdruf, mais relativement assez bien traité, car il assume les fonctions d'interprète. Il raconte l'arrivée dans la petite ville voisine dont la population ricane et hurle, tandis qu'un gros homme épanoui, content de lui-même, s'approche et déclare : « Pauvres Français, vous avez voulu la guerre. Vous regretterez, mais il sera trop tard. » C'est toujours la même histoire qu'on répète outre Rhin avec une conviction désarmante. La France a voulu la guerre et doit en porter les conséquences. Les prisonniers arrivent au camp et ont

d'abord une bonne impression. C'est un établissement modèle et où la cantine procure nombre de douceurs. Sans doute, le dimanche, il faut subir la curiosité hostile de la foule, tassée contre la clôture en fils de fer. Mais la vie des prisonniers semble avoir été moins misérable au camp d'Ohrdruf qu'on ne l'avait dépeinte jusqu'alors. Certains se formèrent en club et obtinrent l'exemption du travail, eurent même un local séparé où ils purent s'occuper de dessin, de peinture, de musique. Il y eut des groupements divers comme celui des « gros commerçants », qui même faisaient un assez fort tapage. Cependant il y avait à côté de cela des corvées : charger des pierres, pousser des wagonnets par temps de neige, lorsque soufflait un vent glacial. Beaucoup n'avaient plus que des haillons pour se couvrir. Ceux qui se faisaient porter malades et n'étaient pas reconnus tels par le médecin étaient attachés à un poteau, pour un certain nombre d'heures, dans un enclos spécial. La nourriture générale était du reste mauvaise et souvent devait être jetée aux cochons ; aussi la plupart ne tenaient plus debout avec ce régime. Dans le pain on trouvait jusqu'à des morceaux de bois et de la ficelle. Bientôt la cantine n'eut plus à fournir qu'un peu de margarine et de la marmelade et les plus avantagés étaient ceux qui pouvaient vivre avec les envois qu'on leur faisait de France. M. Gilbert Arvengas fait ensuite remarquer que tous les récits de combats faits par les prisonniers « s'arrangent » à mesure. Ce fut seulement dans les premiers jours qu'on entendit des relations ayant tournure de sincérité. Entre temps il relate aussi des brutalités commises par les Allemands, comme l'histoire de ce prisonnier qui fut roué de coups parce qu'il dissimulait une cigarette lors d'une inspection inattendue. Du camp d'Ohrdruf, où l'on avait fini par organiser des jeux : tennis, gymnastique, foot-ball pour les « capitalisses », ensuite des représentations théâtrales, mais qui n'eurent pas de succès, un orchestre et même un journal qui amena la discorde et jusqu'à des coups de poing, — les prisonniers furent envoyés en Hanovre, sous prétexte de représailles, — au camp de Soltau, occupé déjà par des Belges qui se montrèrent franchement désagréables et de là à Ahlen Falkenberg où ils furent employés à dessécher des marais. Le narrateur qui servait toujours d'interprète conduisait chaque matin les malades de sa baraque à la visite du médecin, un excellent homme dont il est heureux de faire l'éloge. Ensuite ce fut le retour à Ohrdruf ; puis il y eut un autre revirement, sous prétexte de captifs allemands malmenés au Maroc, et plusieurs centaines de prisonniers furent dirigés sur Goettingen, puis en Russie sur le camp de Szawli. M. Gilbert Arvengas se trouva ensuite à Kalnenkrug, près de Bansk, à Meiten, et, quand les choses s'arrangèrent, à Wittenberg, à Langensalza, et enfin revint en France par Montreux et la Suisse. Je passe sur nombre de circons-

tances et de désagréments qu'il indique dans la dernière partie de son livre, de même que sur diverses histoires concernant les évasions de prisonniers, les « fournisseurs » de bois, le truquage des timbres délivrés par la Kommandantur comme monnaie de camp et qui se multiplièrent au point que l'autorité dut convenir qu'elle se trouvait en déficit. C'est encore la transformation du camp des prisonniers en bureau de placement, où l'on venait prendre des hommes pour les besoins temporaires, et dont certains même furent employés à des « devoirs matrimoniaux », si l'on peut ainsi dire, tant que ceux qui revenaient en avaient à conter « de vertes et de pas mûres » sur la vertu des Allemandes, certaines se trouvant « d'une facilité dont rien ne peut donner l'idée ».

Lorsqu'il se trouva libéré enfin, M. Gilbert Arvengas eut un soupir de soulagement. Le cauchemar avait pris fin et il pouvait entrevoir de nouveau la douceur de vivre.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« JOURS CRITIQUES ». — Grâce à la tactique du maréchal Foch et à la bravoure de ses beaux soldats, les événements se précipitent. Battue sur le front occidental et rejetée de la côte belge, menacée en Orient par la défection de la Bulgarie, l'Allemagne voit soudain se dresser devant elle la réalité de la défaite. Il n'y a pas si longtemps encore qu'enivrée de son succès, elle escomptait l'écrasement de ses adversaires et organisait contre nous une expédition de châtiment, *parceque nous nous refusions à accepter sa paix*. Aujourd'hui les choses prennent une autre tournure et c'est bien à *notre* paix, la paix des Alliés, que nos ennemis doivent se soumettre. Sans doute, ils ne s'avouent pas encore vaincus et leur démarche de paix à Washington apparaît surtout comme une suprême manœuvre pour sauver leur mise et obtenir, grâce à la générosité du président Wilson, une place honorable dans la Société des Nations. Ils feignent de vouloir traiter d'égal à égal, en s'appuyant sur la fameuse résolution du Reichstag qui, le 19 juillet 1917, préconisait une paix sans annexions ni indemnités. Et, de même qu'ils avaient soumis cette résolution aux interprétations les plus variées, ils interprètent maintenant, à leur façon, les quatorze articles wilsoniens, pour leur prêter une signification qu'ils n'ont jamais eue. Au reste, leur presse ne manque pas de nous faire savoir que leur acceptation est purement conditionnelle, vu que, jusqu'à présent, ils ne se sont engagés à rien.

Reste à savoir jusqu'à quand ce débat oiseux pourra se poursuivre. La situation intérieure de l'Allemagne n'est pas de nature à

permettre une attitude intransigeante que rien ne justifie plus. Il faut lire les aveux échappés à la presse, au cours de ces dernières semaines, pour se rendre compte que le pays arrive peu à peu à une juste appréciation des choses. Dès le 29 septembre, la *Gazette de Francfort* intitulait son article de tête : « Jours critiques » et notait le changement profond qui s'était opéré :

Au moment où nous semblions atteindre le sommet du succès militaire, le contre-coups nous a frappés. Il y a quelques semaines encore, il semblait que nos armées eussent atteint le but visé : la destruction des armées ennemies et l'extorsion de la paix. Et maintenant, quelle tournure prennent les choses ! Menacées de toute part nos armées luttent jusqu'à la dernière limite de leurs forces, pour détourner la défaite de leur tête. C'est une tragédie sans exemple.

Mais les symptômes de découragement se précisent à mesure que les négociations se développent. L'Allemagne n'ayant pu obtenir, aussitôt qu'elle lança l'attaque brusquée de sa première Note, l'armistice qui lui est indispensable pour regrouper ses forces et organiser la défense de son territoire, s'aperçoit maintenant que, liée par sa première démarche (du moins vis-à-vis de l'union allemande), il lui faudra bien, tôt ou tard, passer par les conditions des Alliés. La même *Gazette de Francfort*, en jetant un regard en arrière, se demande comment, en si peu de temps, le pays a pu être amené à envisager des conditions de paix aussi draconiennes. La démarche de paix, bruyamment annoncée au Reichstag le samedi 5 octobre, comportait bien une suspension des hostilités, mais il y a un abîme entre l'armistice qui était alors proposé et celui que l'Entente juge seul acceptable. C'est ce qui inquiète tant la *Gazette de Francfort* qui écrit en date du 20 au matin :

Comment cela s'est-il produit ? Comment, en dépit de tous les espoirs que gardait l'Allemagne, en est-on maintenant à demander d'abord un armistice ? Comment, au moment même où les journaux exigent la continuation aussi énergique que possible des opérations sur le front occidental, s'est-on brusquement décidé à en demander l'interruption ? Quelles sont les raisons d'un revirement aussi foudroyant, car, enfin, ce n'est pas le nouveau gouvernement qui s'est ainsi résigné à accomplir un des points de son programme. Tant que le public allemand ne sera pas mieux informé sur les événements qui ont précédé la demande d'armistice, il sera impossible d'expliquer cette démarche. Elle était sans doute inévitable, puisque toutes les autorités l'ont estimée telle.

Et maintenant que va-t-il se passer ? Le langage que nous tient Wilson ne nous laisse aucun doute sur l'esprit dont s'inspirent les conditions d'armistice qui nous sont réservées. Va-t-il falloir les accepter aussi ? Nous ne comprenons pas davantage.

Et la feuille démocratique laisse percer son angoisse :

Certes, l'ennemi a actuellement la supériorité. Nous sommes obligés

d'évacuer de vastes régions et nous ne voyons même pas encore sur quelle ligne notre état-major compte rétablir la situation. Dans les Balkans et en Orient, la guerre est irrémédiablement perdue pour nous; les conséquences économiques de l'échec sont énormes. Au total il y a là en faveur de nos adversaires une supériorité que personne ne songe à nier. Mais enfin, nous ne sommes pas encore dépourvus de toute ressource en politique étrangère comme en politique intérieure. Il nous faut en profiter au plus vite. Nous le pouvons si notre front peut encore tenir, si notre état-major estime qu'il peut attendre et qu'un armistice n'est pas une chose absolument urgente. Nous l'espérons encore jusqu'à la preuve du contraire.

Ces fragiles, espérances qui donc les partage encore en Allemagne? Les pangermanistes eux-mêmes se rendent compte qu'un courant irrésistible entraîne l'empire et, s'ils accusent la « démocratisation » d'avoir fait tout le mal, ils n'osent plus parler de leurs rêves ambitieux, dont la triste réalité met en relief le caractère démesuré.

Les socialistes avaient vu clair bien avant que la réorganisation du gouvernement les appelât à partager le pouvoir. Ils se sont même efforcés d'expliquer leur entrée dans le « cabinet national », par la nécessité d'empêcher une « conduite de la guerre » qui ne pourrait aboutir qu'à la débâcle. Le 28 septembre, le *Vorwaerts* se demandait déjà ce qui adviendrait d'une Allemagne battue. Et voici le sombre tableau que l'organe officiel des majoritaires mettait sous les yeux de ses lecteurs :

Aujourd'hui, il nous faut, avec tout le courage qui y est nécessaire, présenter comme possible la situation suivante : la Bulgarie abandonne la Quadruple Alliance pour faire la paix avec l'Entente; l'Autriche-Hongrie et la Turquie s'associent à cette démarche. Cela signifie qu'au sud-est notre bras ne dépasse pas Bodenbach et que nous perdons toute influence sur les parties de la Pologne et de l'Ukraine qui sont occupées par l'Autriche. Alors nous, peuple allemand, nous sommes seuls contre les Français, les Anglais, les Italiens, les Américains et leurs innombrables alliés, et nous luttons avec le dos contre le mur et la ruine devant les yeux.

Mais il faut que nous allions plus avant encore dans notre description : le découragement s'empare des soldats; le front ouest est rompu et l'ennemi se déverse sur notre pays. Des villes allemandes sont la proie des flammes. Des cortèges de fuyards se déroulent vers l'est, mêlés à l'armée qui reflue en désordre; ils pénètrent dans toutes les villes, remplissent les maisons, ou campent en plein air, plaçant l'administration devant des problèmes insolubles et répandant partout l'esprit de découragement et de désespoir.

L'arrivage des denrées qui, pendant quatre ans fut si insuffisant, cesse maintenant complètement. Dans la rue on voit des hommes qui tournent soudain sur eux-mêmes et s'abattent terrasssés par la faim. Il n'y a plus de charbon, par conséquent ni lumière ni tramways. L'industrie s'arrête, incapable, dans le désarroi général, de passer de l'industrie de guerre à l'industrie de paix et les ouvriers sont congédiés. Le travailleur aux munitions,

qui, aujourd'hui, rapporte peut-être chez lui cent marks par semaine, se trouvera demain devant le néant et ne pourra s'offrir les quelques rares aliments mis dans le commerce à des prix fabuleux. Des millions de familles se diront : « Comme on se trouvait bien, quand on avait encore chaque semaine sept livres de pommes de terre et quatre livres de pain. Maintenant seulement on sait ce que c'est que la noire misère. »

Des centaines de mille meurent; un esprit de folie s'empare de ceux qui survivent. Qui sait jusqu'à quand on vivra encore? Il s'agit donc de se venger de ceux qui sont responsables de toute cette misère. Des grèves éclatent que l'on essaye d'étouffer avec la force brutale. Au lieu de la guerre au dehors, nous avons la guerre au dedans; des tranchées dans les rues, des mitrailleuses dans les maisons; des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants encombrent le pavé.

On meurt, on meurt de toutes les morts : par la faim, par les balles, par les épidémies qui font cortège à cette terreur. Sur le chemin qui mène aux hôpitaux encombrés, les malades s'affaissent; on les charge sur des charrettes pour les enfouir sans sépulture.

Pendant ce temps, le gouvernement négocie avec l'ennemi; c'est le troisième, le cinquième, le septième qui a été institué depuis la chute du dernier. Comme ce gouvernement sait qu'il n'a plus derrière lui aucune force de résistance, il cède à l'ennemi tout ce que celui-ci lui demande, des provinces, le trésor de la Banque impériale; il signe des chèques s'élevant à des milliards, prend tous les engagements que l'on exige de lui, car il faut qu'il ait la paix, la paix à tout prix! Mais cette paix ne sera pas *une paix qui nourrit*! Elle sera l'enfer sur la terre, elle sera pire même que la guerre!

Parce que cette image ne nous a jamais quittés, nous autres social-démocrates, nous avons été de tous temps partisans de la défense nationale.

Ce tableau poussé au noir, par quoi M. Scheidemann et ses amis s'efforcent hypocritement de justifier leur conduite depuis le 4 août 1914, sera peut-être conforme à la réalité plus tôt que ces messieurs se l'étaient imaginé. C'est parce qu'ils savent à quelle menace leur pays est exposé qu'ils voudrait le soustraire à temps aux horreurs de la guerre. Grâce à leur complicité, l'Allemagne impériale a pu se ruer sur la France et dévaster quelques-uns de nos plus beaux départements. Maintenant que l'envahisseur battu recule partout, il change de raison sociale et s'écrie, en levant les yeux au ciel : « Nous sommes un pays démocratique! »

Le changement a été un peu trop brusque pour être sincère. Nous n'avons aucune raison de faire crédit au nouveau gouvernement allemand — le « premier gouvernement du peuple », comme disent pompeusement les journaux, — d'autant moins que ce n'est pas ce gouvernement qui a pris l'initiative des propositions de paix. L'idée de se soumettre aux conditions de M. Wilson est partie du grand quartier général; le Reichstag et ses nouveaux dignitaires n'y ont été pour rien; tout au plus se sont-ils contentés d'enregistrer un état de

fait qui marquera une évolution importante dans l'histoire de l'Empire. Le prince Max de Bade a été mis à la tête du quatrième gouvernement « octroyé » à l'Allemagne depuis le commencement de la guerre ; en attendant que, comme dit le *Vorwaerts*, ce soit un cinquième ou un septième gouvernement qui négocie la paix. Le comte Hertling avait été nommé l'an passé par rescrit impérial; il est parti dans les mêmes conditions, sans que le Reichstag ait eu une part quelconque dans sa chute; une simple visite au quartier impérial, le 30 septembre, a suffi pour rendre le vieux chancelier à ses chères études et trois jours après le prince Max le remplaçait exactement par la même procédure.

Le prince Max de Bade a débuté dans la vie politique par une singulière mésaventure. Ses deux discours prononcés à Carlsruhe, alors qu'il était encore président de la première Chambre badoise, le 18 décembre 1917 et le 22 août 1918, avaient attiré sur sa personne l'attention des libéraux allemands et la grande presse de gauche s'était plue à saluer en lui l'homme des réformes radicales, celui qui rattacherait la tradition de l'Allemagne aux grandes figures des Stein et des Hardenberg. Mais voici que la *Freie Zeitung* de Berne livrait à la publicité, le 8 octobre, une lettre de ce prince « éclairé » qui traitait avec la plus parfaite désinvolture ceux-là mêmes qui, en Allemagne, s'étaient faits les champions de sa cause. Datée du 12 janvier 1918, elle était adressée au prince Alexandre de Hohenlohe, ce fils du prince Clovis qui, depuis le commencement la de guerre, remplit en Suisse les fonctions d'agent de la propagande allemande. Par qui fut-elle révélée? Probablement par M. de Hohenlohe lui-même qui, au moment où il la reçut, ne songea pas à l'usage qui pourrait en être fait.

Le vaniteux étalage d'idées surannées ne saurait surprendre sous la plume de l'héritier des Zaehringen. A Berlin on a cependant été un peu interloqué. Le prince, après avoir annoncé que certains passages de sa lettre avaient été truqués, n'a pu faire autrement que de la rendre publique et le texte reproduit par des journaux allemands du 15 octobre s'est trouvé être exactement conforme à la version publiée à Berne. On a pardonné à Max de Bade ses écarts de plume. Les socialistes eux-mêmes n'ont pas voulu insister, car la situation est actuellement beaucoup trop grave pour qu'il soit opportun de la compliquer encore par une nouvelle crise de la chancellerie.

Durant que se déroulaient tous ces incidents, l'Allemagne procédait lentement à son travail de « démocratisation ». Son nouveau « Cabinet », à l'heure qu'il est n'est encore qu'un assemblage sans cohésion de personnalités hétéroclites. Les nouveaux secrétaires d'Etats, choisis dans le Parlement, de fait, n'ont aucune espèce de pouvoir. Ainsi que l'écrit la *Gazette de Cologne* du 3, ce sont de simples

« commissaires », le chancelier étant seul responsable de la politique du gouvernement. Différents projets de loi soumis au Reichstag doivent mettre en harmonie la législation actuelle avec les nouvelles aspirations du pays. L'héritage de Bismarck est lourd à porter et les princes allemands, plus que jamais, se montrent jaloux de leurs prérogatives. Le cadre fédératif de l'empire exclut la possibilité d'un ministère parlementaire. C'est seulement par une série de fictions constitutionnelles qu'un ministère impérial, issu du Reichstag, pourra créer l'illusion d'un gouvernement populaire.

Les discussions qui vont s'ouvrir peuvent nous laisser complètement indifférents. Si l'Allemagne s'apprête à changer de visage, c'est parce que les événements extérieurs la contraignent à s'adapter à des formules que ses traditions réprouvent. Derrière le masque dont elle s'affublera pour être admise aux négociations de paix, nous discernerons l'Allemagne de toujours et c'est celle-là qu'il convient de châtier.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

LA PRESSION DES SOCIALISTES BULGARES SUR LE GOUVERNEMENT MALINOV A LA VEILLE DE L'ARMISTICE. — On a vu dans un précédent article (*Mercure de France*, 6 août) que le parti socialiste bulgare avait refusé lors de la crise ministérielle d'accepter les responsabilités du pouvoir, mais qu'il avait résolu de soutenir le gouvernement si ce dernier adoptait à l'intérieur comme à l'extérieur une politique franchement démocratique. De juin à septembre, les socialistes majoritaire du groupe *Narod* jouèrent à la fois le double rôle de parti gouvernemental et de parti d'opposition.

Forts de l'appui des masses ouvrières et paysannes épuisées par la guerre, ils exercèrent sur Malinov une pression quotidienne, qui devint de plus en plus énergique à mesure qu'ils voyaient s'aggraver la situation des Empires centraux. Pour sauver leur pays du désastre, ils élaborèrent un programme de réformes radicales qui peut se résumer ainsi : 1) Relèvement économique ; 2) réorganisation politique et militaire ; 3) Révision des buts de guerre. Examinons successivements ces trois points :

1) *Relèvement économique.*

Il faut réprimer sévèrement la spéculation et la contrebande, ces deux tares du régime de Radoslavov. Tous les commerçants coupables, tous les fonctionnaires prévaricateurs, tous ceux qui se sont scandaleusement enrichis en livrant toutes sortes de matières premières à l'Allemagne doivent être arrêtés et condamnés.

Le *Narod*, qui poursuit Radoslavov et sa bande d'une haine féroce,

obtint par sa vigoureuse campagne contre la corruption la condamnation de tous les profiteurs du régime déchu, du maire de Sofia, Radev, de l'Intendant général Markov, de nombreux préfets, sous-préfets et maires, bref de tous les parasites installés dans tous les postes du royaume par le gouvernement précédent. Il réclama la taxation des objets de première nécessité, le relèvement de l'industrie nationale, le renforcement « du front économique ».

2) *Réorganisation politique et militaire.*

Le parti socialiste réclame une politique de gauche. Malinov doit s'appuyer exclusivement sur les partis démocratiques du Sobranié : radicaux, démocrates, agrariens et socialistes « larges ». Le régime sévère de la censure doit être aboli, et il importe de rétablir la liberté de la presse et des réunions publiques. Il faut surtout réunir au plus vite le Sobranié dont la convocation est ajournée de semaine en semaine, contrairement à l'esprit de la constitution, et en dépit des promesses du gouvernement lors de son avènement au pouvoir. Quant à la direction de la guerre, elle doit être foncièrement réorganisée par le renforcement du contrôle parlementaire. Une Délégation permanente du Sobranié doit établir un contact étroit entre le front et l'arrière. Le parti, qui en juin déclarait vouloir « conserver sa liberté d'action pour être prêt à tout moment à prendre en mains la direction des affaires », décida dans sa Conférence des 1-2 septembre que « la participation des socialistes au pouvoir était admissible *sous certaines conditions* ». A l'heure du péril, ils sentaient le moment venu de prendre enfin leur part des responsabilités gouvernementales, comme l'ont fait en Allemagne Scheidemann et Ebert lors de la dernière crise.

3) *Révision des buts de guerre.*

C'est surtout en matière de politique étrangère que la pression socialiste se fit le plus sentir. La volonté du parti est très nettement exprimée dans le passage suivant de la résolution votée par la Conférence du 1er septembre :

La tâche principale du parti social-démocrate au moment actuel est de nous rapprocher de la paix démocratique d'entente, sur la base du principe de la libre détermination des peuples. En conséquence, *la politique bulgare doit limiter ses prétentions*, en se prononçant ouvertement contre l'anéantissement des Etats qui doivent être rétablis, et en renonçant aux annexions de territoires qui font partie intégrale des pays voisins, car cela porterait atteinte à leurs intérêts vitaux, et entraverait le rapprochement des Etats balkaniques, rapprochement si indispensable pour l'indépendance des Balkans et le développement pacifique de ses peuples. La social-démocratie bulgare a été et reste l'adversaire résolu de l'impérialisme qui tend à s'imposer dans les Balkans pour son propre intérêt et à perpétuer la discorde parmi les nations balkaniques. *Une politique d'entente et une solution des questions territoriales avec la Serbie, la Grèce et la Roumanie*

s'imposent impérativement. La conférence souligne la nécessité de la création de la Société des nations: elle se prononce en faveur de la révision des traités conclus jusqu'à ce jour et de l'établissement d'un ordre international basé sur l'indépendance et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La social-démocratie est hostile à la guerre de conquêtes, et elle est pour la conclusion d'une paix rapide.

Enfin le Parti ratifiait la déclaration faite à Stockholm devant le Comité hollando-scandinave, et se prononçait énergiquement en faveur de la convocation d'un Congrès socialiste international.

Evidemment, ce programme sage et modéré mit en rage l'organe de Radoslavov, les *Narodni Prava*: A l'heure du péril suprême, s'écrie ce journal, les socialistes amollissent les courages en parlant de paix; ces traîtres osent proposer une entente avec nos voisins balkaniques qui ont envahi et dévasté la Bulgarie; ces insensés parlent d'une Confédération balkanique, utopie stupide; ils sont hostiles à notre unification nationale; ils ont l'audace de parler d' « impérialisme bulgare » ! Que Malinov dise nettement s'il accepte ces conceptions défaitistes, et s'il se solidarise avec la politique de renoncement des socialistes. A toutes ces attaques, le *Narod* répond par un réquisitoire en règle contre les radoslavistes : la politique étrangère de l'ancien gouvernement fut « une provocation grossière à l'adresse de nos voisins et de nos ennemis »; elle nous a valu le condominium en Dobroudja et le conflit avec la Turquie au sujet de la Maritza. Cette politique, qui a fait de la Bulgarie un instrument servile de l'impérialisme européen, est repoussée énergiquement par les masses populaires. Radoslavov doit être un cadavre politique. Et le journal socialiste, dans deux articles vigoureux du 16 et du 17 septembre, demande aux partis de gauche d'accepter son programme, et somme le gouvernement Malinov d'adopter une politique concrète de paix.

C'est le moment où l'offensive des alliés en Macédoine brise le front et menace la Bulgarie de l'invasion; c'est le moment où Ludendorff recule sur le front occidental, et où Burian adresse sa proposition aux belligérants. Heure singulièrement critique où le gouvernement bulgare, se sentant abandonné par ses alliés incapables de le secourir, ne voit pas d'autre issue que la capitulation. La note de l'Autriche-Hongrie reste néanmoins son dernier espoir. Malinov fit appeler le leader socialiste Sakazov, et tous deux rédigèrent, le 20 septembre, une réponse où la Bulgarie affirme son désir de paix démocratique de conciliation, se place sur le terrain des nationalités, déclare vouloir « apporter sa constitution loyale aux fondements de la Société des Nations », et rend hommage aux nobles principes exposés par le président Wilson. Hommage trop tardif et dicté par la détresse! La proposition Burian est repoussée aussi bien par

Wilson que par les autres chefs d'Etat de l'Entente. Il ne restait plus à la Bulgarie qu'à se soumettre et à faire amende honorable... Le gouvernement de Malinov accepta, le 30 septembre, toutes nos conditions. Il a ainsi brisé le bloc de la coalition, en rompant le premier le lien, ou plutôt la lourde chaîne qui rattachait la Bulgarie à l'Allemagne. L'Entente ne peut pas ne pas lui en savoir gré. Elle ne manquera pas de constater que, grâce à l'action socialiste, et bien entendu sous la pression des événements, Malinov a abandonné à la dernière heure le programme annexionniste de Radoslavov et reconnu, dans sa réponse à Burian, « la nécessité de régler les conflits des Etats balkaniques conformément au droit des nationalités ».

Malgré la trahison de Ferdinand et du valet des Allemands Radoslavov, qui tous deux ont quitté le royaume pour échapper à la juste colère du peuple, la Bulgarie devra être traitée avec ménagement, selon le droit et la justice, le jour où les Puissances victorieuses de l'Entente règleront au Congrès de la paix le sort des Balkans.

A. PIERRE.

§

Belgique.

Les activistes traversent — en ce moment — des heures sombres. C'est avec un sentiment d'épouvante que les plus compromis d'entre eux voient venir la victoire qui délivrera définitivement notre pays.

Ces misérables avaient misé sur la défaite. Berlin s'était montré prodigue de promesses à leur égard. Von Bissing et ses successeurs les protégèrent ouvertement et l'ex-chancelier Bethmann leur avait accordé une sorte de bénédiction boche qui devait, pensaient-ils, les rendre invulnérables.

Il y a plus de deux ans, j'ai raconté ici même cette lamentable histoire.

Je faisais en même temps prévoir l'échec certain auquel les traîtres étaient voués. Le pays de Rubens et de Verhaeren, nos Flandres ardentes, possède un tel passé d'indépendance que le Boche ne pouvait s'y ancrer.

On disait bien qu'Anvers était intoxiquée d'éléments germaniques. C'était assez vrai. Mais précisément, pour cette cause, la réaction fut vive et le peuple anversois se redressa, devant le danger, d'un admirable élan.

Le Flamand est plus près, malgré sa langue, de la France que de l'Allemagne et cette amitié de France et de Flandre, qui ira sans cesse se développant, et dont M. de Poncheville s'est fait l'ardent apôtre, n'est pas une idéologie vaine. C'est, au contraire, depuis les ducs de Bourgogne et la brillante cour de Bruges, une vivifiante réalité historique. Ces hommes vaillants de Lille, de Dunkerque,

d'Hazebrouck, dont Lamartine disait qu'ils formaient dans la France une population d'élite, que sont-ils, sinon les frères de race de nos Flamands de Belgique?

Du reste, le petit peuple des Flandres françaises — ne parle-t-il pas toujours le flamand? Par contre, c'est la culture française que la bourgeoisie flamande de Belgique a choisie ; parmi les poètes du Parnasse français, un des plus impeccables est notre Keyenberg (*alias* Albert Giraud), dont M. Louis Dumont-Wilden, notre meilleur critique belge contemporain, est fondé de dire « qu'il évoque le souvenir d'un de ces Flamands de la Renaissance à qui la France et l'Italie avaient enseigné toutes les grâces et toute la clarté de la civilisation latine ».

Mais à quoi bon accumuler des arguments contre les activistes? On ne discute pas avec la mauvaise foi. Je me demande ce qu'ils vont faire après la Victoire. L'Allemagne s'était engagée à les protéger et à introduire dans le traité de paix avec la Belgique une clause d'impunité pour leurs crimes contre la patrie. Cette promesse d'une Allemagne aux abois ne signifie rien du tout et l'heure de la reddition des comptes approche.

Aussi signale-t-on de Belgique occupée que plusieurs des activistes font leurs malles et préparent leur retraite dans quelque Heidelberg. L'exemple vient de haut : du duc d'Arenberg. Ce grand seigneur, quinzième duc d'Aerschot, appartient à une vieille famille de l'aristocratie belge, qui hérita du duché d'Arenberg, et siège, de ce fait, à la Chambre des seigneurs de Prusse. Le duc d'Arenberg possède à Bruxelles un admirable palais, célèbre pour sa bibliothèque, une des plus riches d'Europe, et ses collections d'œuvres d'art. Avant et pendant la guerre, le duc d'Arenberg reçut comme hôtes les membres de la famille impériale. En août 1914, l'armée belge dut faire sauter le château de Marche-les-Dames, véritable nid d'espions boches et propriété de sa sœur, Ludmille d'Arenberg, épouse divorcée du prince de Croy. La félonie des d'Arenberg est flagrante.

Que fait le duc? Il déménage et vend à l'encan des souvenirs séculaires. Quand nous rentrerons en Belgique, il sera installé dans un château prussien, car il se rend parfaitement compte que d'ici peu l'air de notre pays pourrait lui devenir défavorable... Le duc d'Arenberg est riche d'une cinquantaine de millions; sans doute quelques-uns de nos plus distingués activistes se sont-ils mis sur les rangs pour briguer la gestion de ses biens d'outre-Rhin.

Pour les activistes wallons, leur débandade est d'une autre espèce. Herr Reichmann, qui est de leur conseillers, doit les trouver bien maladroits. De tous côtés on les lâche. Ils s'étaient recommandés autrefois de feu Georges Lorand, wallon de pure race, qui, publique-

ment, et très sévèrement, avait condamné leur action. Ils crurent pouvoir compter sur un autre grand chef wallon, M. Jules Destrée, qui s'est, avec éclat, désolidarisé de leur engeance compromettante. Ne sachant plus de quel bois faire flèche, ils ont cherché des appuis dans la Suisse romande où ils se sont heurtés à M. William Martin, heureusement documenté sur leurs antécédents et qui les a exécutés en quelques lignes dans le *Journal de Genève*.

Il ne continuent pas moins à envoyer des lettres de propagande dans les tranchées belges. Une de ces lettres a touché le commandant Harzée qui me l'a fait tenir au « Mercure de France » en l'accompagnant de la copie de ce qu'il avait répondu à ces suspects.

Je ne pense pas que ces Messieurs reproduisent cette réponse. Le commandant Harzée voit trop clair dans leur jeu qui n'est autre que celui des Boches. Et cependant quelle opinion plus foncièrement wallonne que celle du commandant Harzée, ce liégeois de vieille souche, gendre de feu le ministre d'Etat Xavier Neujean qui fut une des gloires de la politique et du barreau liégeois.

Le commandant Harzée et ses fils sont au front depuis le début de la guerre, avec toute la descendance mâle du grand libéral liégeois Neujean ; ce sont de rudes wallons, de fières incarnations de la tradition de Liége, des admirateurs passionnés de la France ; n'allez point surtout leur parler de « Belgique française », de séparation nationale, de politique irrédentiste, ils n'entendront rien à ces inventions d'importation allemande et, avec toute la franche rudesse de leur race et de leur patriotisme, vous enverront promener. Et comment !

C'est aussi notre excellent romancier Maurice Gauchez, autre franc wallon, que les activistes ont cherché à compromettre et qui met nettement les choses au point.

C'est encore ce vaillant carelorégien Oscar Gilbert, le Président de l'Union wallonne de France » et l'un des principaux inspirateurs du mouvement wallon en Belgique, qui se détourna d'une « politique » dont le moindre défaut est le manque absolu de tact et qui fait état de tenir pour négligeable l'opinion des wallons demeurés sous le joug.

C'est enfin le docteur Philippe, ce vieux wallon enthousiaste, président de la Ligue des Patriotes belges, qui renie sans ambages toute solidarité avec un mouvement dont le caractère suspect lui saute aux yeux.

Au 14 juillet dernier, les activistes et irrédentistes wallons — irrédentistes de quoi ? — avaient publié cette déclaration : « Nous nous tournons vers la France pour lui crier : maman ! »

Des amis français me demandèrent s'ils n'étaient pas un peu gâteux et une charmante Française me fit remarquer qu'ils por-

taient des noms et des prénoms si singuliers qu'une véritable maman française n'en voudrait pas pour ses enfants... L'amour qu'ils portent à la France, ils le manifestent bruyamment du moins en ne choisissant, pour y collaborer... que les journaux français taxés de défaitisme.

Et, tout dernièrement, M. Poincaré, chef de l'Etat français, dans sa dépêche de félicitation au roi Albert à l'occasion de la victoire de nos troupes, soulignait que, pour le sentiment français, *les Flandres belges et la Wallonie sont inséparables.*

Leur dernier avatar est d'intervenir maintenant dans les affaires intérieures de la Suisse. Ils sollicitent quelques Suisses romands de se joindre à eux. Je doute qu'ils reçoivent de nombreuses réponses. J'ai tenu une de leurs lettres entre mes mains. Elle marquait tant de naïveté et d'impudence que la manœuvre est condamnée d'avance à l'échec. Si c'est en Suisse que les meneurs de l'activisme wallon comptent se réfugier après la guerre pour y exercer leurs « spécialités » séparatistes, ils trouveront, je le sais, à qui parler parmi les Suisses romands, amis de la France et de la Belgique.

En même temps que les activistes des Flandres et de la Wallonie sombrent dans une banqueroute grotesque et veule, les liens d'union sacrée se resserrent entre les Belges exilés. Avec Jean d'Ardenne, Léon Souguenet, Frédéric Rotiers, André Fontainas, Dumont-Wilden, la *Chronique*, vieille feuille anticléricale de Bruxelles, vient de reparaître à Paris.

Quel excellent ton que le sien ! Ce sont de vraies voix belges et françaises qui se font entendre pour bafouer les traîtres ou les crétins (*sic*) du séparatisme et de l'irrédentisme, pour prêcher le ralliement autour du gouvernement responsable de la Belgique et tendre une main amie à des adversaires d'autrefois qui, comme M. Fernand Neuray, le directeur de la *Nation belge* et l'auteur de ce beau livre « La Belgique nouvelle », n'ont, comme nous, pour idéal que la restauration intégrale de la Belgique.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Etats-Unis.

LE PRÉSIDENT WILSON EN EUROPE. — La question de la possibilité et de la probabilité — surtout de la probabilité — d'une visite officielle du Président Wilson en Europe pour la fin de la guerre est revenue récemment sur le tapis plusieurs fois à Paris. Mais à chaque occasion les je-sais-tout des deux pays, la France et les Etats-Unis, ont déclaré qu'un tel voyage est impossible à cause d'un article prohibitif de la constitution fédérale qui défend au président de quitter le territoire de l'Union pendant la durée de son mandat. Pourtant,

ces personnes se trompent, le président américain est aussi libre que M. Poincaré en cette matière, ayant en effet jadis passé les frontières des Etats-Unis en plusieurs occasions.

Dans le courant de l'été 1917, un publiciste et professeur de faculté, un Français bien connu à Paris, écrivait à un ami américain ce qui suit :

Il serait excellent que le Président Wilson fît le plus tôt possible un voyage à Paris. Je suis convaincu que ce voyage hâterait la fin de la guerre. Si vous êtes de mon avis, tâchez de faire parvenir cette idée jusqu'au président lui-même. Je ne puis vous exposer toutes mes raisons dans une lettre qui, en cours de route, peut tomber entre les mains des Allemands. Votre bon sens vous les indiquera. J'ai été, en France, un des premiers journalistes, peut-être le premier, à faire confiance au Président Wilson considéré comme citoyen du monde. Votre ambassadeur à Paris a bien voulu m'écrire pour m'en remercier.

Voici la réponse de M. Wilson à cette lettre, cette réponse étant datée de la Maison Blanche le 21 août 1917 :

Si j'ai mis du temps pour répondre à votre intéressante lettre du 10 courant, ce n'est pas par indifférence, vous pouvez en être sûr. La communication du Professeur... est en effet très intéressante et très agréable pour moi personnellement. Mais il est peu probable que je puisse quitter les Etats-Unis actuellement, quoique je voudrais de tout cœur que cela pût être possible.

Il est à remarquer que, dans cette lettre, M. Wilson ne fait pas la moindre allusion à la théorie qu'un président américain ne peut quitter ou ne doit pas quitter le territoire de l'Union. Il est même plus que probable que si cela était le cas, M. Wilson aurait signalé le fait à son correspondant parisien comme la raison pourquoi il ne pouvait obtempérer à sa demande ; et, en outre, on sait que personne en Amérique n'est plus au courant de ces ambiguïtés constitutionnelles que l'ancien professeur de la législation comparée et de l'histoire politique des Etats-Unis.

De plus, cette polémique a réellement été terminée depuis une quinzaine d'années en faveur de la théorie que le président est, sous ce rapport, sans entraves ; même le fait que la tradition se soit prononcée contre n'est pas reconnu actuellement dans les milieux officiels de l'Amérique, quoique beaucoup de gens, même parmi des Américains généralement avisés, y croient toujours ; et si l'on cite le fait que M. Roosevelt et M. Taft ont, tous les deux, quitté les Etats-Unis pendant leur présidence, on répond que le premier, quand il a visité le canal de Panama, n'est pas sorti de la Zone concédée, et que le second, quand il s'est rencontré avec le président du Mexique, l'a fait exactement à moitié chemin du pont international d'El Paso. Mais ni l'une ni l'autre de ces assertions ne sont exactes.

Dans une lettre inédite du 11 septembre de cette année, M. Roosevelt écrit :

J'ai quitté le sol des Etats-Unis pendant ma présidence et j'ai visité le canal de Panama, allant et revenant sur un bateau de guerre américain.

Et dans une autre lettre, inédite aussi plus récente que celle de M. Roosevelt, son successeur immédiat à la Maison Blanche, M. Taft, qui, il ne faut pas l'oublier en passant, est actuellement professeur de droit à l'université de Yale, écrit plus longuement et plus explicitement à ce même sujet ce qui suit :

J'ai souvent parlé en public des pouvoirs du président des Etats-Unis, quand j'ai attiré l'attention sur le fait qu'il n'y a pas une loi quelconque qui empêche le président de quitter le pays ; qu'en le faisant, il ne se met pas dans un état d'inhabilité matérielle. Mais à cet âge du téléphone et de la télégraphie sans fil, et surtout si le président s'absente à un moment que sa présence à Washington n'est pas urgente, son absence ne l'empêche pas de s'acquitter de ses obligations de chef d'État. Quand M. Roosevelt était président, il est allé au Panama et a dîné en dehors de la zone du canal, sur le territoire même de la République de Panama. J'ai fait la même chose au Panama et, en outre, j'ai dîné avec le général Diaz sur le sol du Mexique.

De ce qui précède il est évident que rien n'empêche le président de venir en Europe, s'il désire le faire. Mais beaucoup de gens aujourd'hui se posent une seconde question qui est plus actuelle, — M. Wilson a-t-il l'intention de venir pour le grand congrès qui probablement règlera les affaires européennes après la guerre ? Naturellement il est assez difficile de répondre à cette question par un oui ou un non catégorique ; pourtant, j'ai de bonnes raisons de croire que dans certaines circonstances le Président Wilson pourrait bien se montrer de ce côté de l'Atlantique, quand arrivera le moment de donner une forme concrète et pratique à ses fameux « quatorze points ».

THÉODORE STANTON.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Encore qu'une des sœurs de la Grande-Duchesse du Luxembourg se soit fiancée à un prince allemand, la diplomatie impériale ne paraît remporter aucun succès auprès du Grand-Duché. La *Nation belge* a reçu d'un de ses correspondants luxembourgeois cette information, qui nous instruit sur les difficultés rencontrées dans sa démarche par la Wilhelmstrasse au château de Colmar Berg :

Une fois de plus les intrigues allemandes ont été déjouées par la clairvoyance du peuple luxembourgeois et la haine irréductible qu'il éprouve pour ses envahisseurs.

Comme il fallait s'y attendre, la visite du chancelier Hertling au château de Colmar Berg causa dans tout le pays une violente indignation. A la Chambre, le ministère Kauffmann, interpellé au sujet de sa politique apeurée et trop prompte à obéir aux suggestions de la Cour, fut forcé de donner sa démission.

C'est en vain que, prévoyant l'orage, le gouvernement avait essayé de se disculper, en arguant qu'il ne fallait voir dans le voyage du comte Hertling qu'un simple geste de politesse envers la famille grand-ducale et déclarant que les fiançailles de la jeune princesse — événement privé et strictement familial — n'intéressaient en rien la politique, et ne pouvaient compromettre en quoi que ce soit la « neutralité » du peuple luxembourgeois.

La Chambre ne fut pas de cet avis et protesta avec vigueur non seulement au sujet de cette récente et retentissante preuve de germanophilie de la dynastie des Nassau, mais surtout contre la politique d'intolérable passivité qu'elle avait imposée au gouvernement depuis août 1914.

D'un autre côté, le chargé d'affaires du Luxembourg à Berlin, M. Ernest Arendt, avait envoyé sa démission dans les circonstances suivantes. Devant transmettre une protestation contre les agissements des policiers du Kaiser qui emprisonnaient comme bon leur semblait, au hasard de leurs soupçons, quantité de citoyens luxembourgeois, M. Arendt fut reçu à la Wilhelmstrasse d'une manière si ironique et si méprisante qu'il jugea un tel accueil incompatible avec sa dignité. Aussi il préféra quitter la carrière diplomatique plutôt que de continuer, en tant que représentant du Luxembourg, à subir d'incessantes humiliations de la part d'un peuple qui a érigé en principe le mépris des faibles.

Finalement, en présence de ces événements, le gouvernement impérial comprit qu'il avait fait fausse route, que, décidément, les Luxembourgeois étaient, eux aussi, des « indécrottables », que, depuis quatre ans, les progrès de la « Kultur » étaient remarquablement négatifs dans leur pays... *Inde irae.*

L'ex-ministre d'Allemagne von Busch, qui incarnait d'une façon typique la rogue brutalité prussienne, vient d'être remplacé par l'ex-consul général à Calcutta, Lehmann. Il est probable que von Hintze fonde de grandes espérances dans la fourbe et ondoyante habileté de ce diplomate, un de ses plus fidèles disciples, qui essaya, au début de la guerre, de créer dans l'Hindoustan un mouvement révolutionnaire dirigé contre le gouvernement britannique.

Sa tentative échoua piteusement.

Peut-être a-t-il l'espoir de compenser cet échec par de brillants succès politiques dans le Grand-Duché ?

Le peuple luxembourgeois se chargera de dissiper les illusions qu'il pourrait avoir à ce sujet.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Handelsmuseum* de Vienne nous présente un tableau des intérêts commerciaux de l'Autriche dans la Transcaucasie et l'Asie Centrale.

Il est possible que, après la guerre, le commerce avec la Perse devienne

assez actif. Les stocks de marchandises y sont épuisés, et le pays, n'ayant pas souffert de la guerre, a conservé sa puissance d'absorption ; la demande de produits européens pourrait donc devenir très importante. Or, la Russie, en tant que fournisseur, n'entre pas en ligne de compte pour les plus prochaines années, et les autres pays sont appelés à bénéficier de cette situation. D'autre part, l'Autriche ne doit faire état de la Perse que comme client et non pas comme fournisseur de matières premières.

Il en va autrement du Turkestan, qui peut envoyer du coton, de la laine et de la soie brute. La culture du coton dans le Turkestan est liée — de même, au reste, que toute l'agriculture — à l'irrigation artificielle. Il n'est aucun doute que l'étendue de la surface irriguée ne puisse être encore considérablement accrue. Mais, comme l'a fait observer M. R. Iunge, dans son livre : *Das Problem der Europaisierung orientalischer Wirtschaft*, la technique de l'irrigation a subi un temps d'arrêt. Pour étendu que soit le système des irrigations actuelles, il n'en est pas moins en recul comparativement à celui des époques antérieures. Beaucoup d'installations ont été détruites au cours des guerres civiles qui ont désolé le pays, tels les barrages-réservoirs (Stauweiher), les *benas*, dans la montagne. Avec de l'argent et le concours de techniciens parfaitement au courant des conditions hydrographiques de la région, on pourrait accroître, dans une proportion considérable, la superficie des terres irriguées. Quant à la surface qui serait réservée au coton, l'étendue en dépend des besoins alimentaires de la population. La culture du coton avait été poussée, durant les années qui viennent de se terminer, sous l'impulsion de l'administration russe, aux dépens de celle du blé. Les habitants du Turkestan livraient du coton à la Russie et recevaient, en échange, des céréales. Mais au moment de la révolution russe, et par suite de la désorganisation des transports, l'importation de céréales cessa complètement, et la population souffrit du manque de céréales à pain. Si le Turkestan devenait un Etat indépendant, on devrait y cultiver le blé, de manière à pourvoir à la nourriture des habitants. La culture du coton ne peut donc être étendue à volonté, et il en est du Turkestan comme de l'Egypte, où elle a dû être restreinte au profit de celle du blé.

La route du Turkestan traverse la Transcaucasie, la mer Caspienne, et de Krosnowodsk, sur le littoral oriental, suit le chemin de fer transcaspien, dans la direction de Merw, Boukhara, Samarkand, Audischan et Tascikent. De Merw, un embranchement passant par Kouchk mène à la frontière de l'Afghanistan et de là à Hérat qni n'est éloigné que de 120 kilomètres. La ligne transcapienne, qui part de Taschkent et se relie au transsibérien, pourrait être améliorée par la construction de lignes latérales. Telle, entre nombre d'autres, celle qui conduirait à Meched, dans la Perse orientale, pèlerinage célèbre pour les Chiites, de Kouchk à Hérat, puis à Balkh et à Caboul dans l'Afghanistan. Ces voies ferrées ouvriraient au commerce la Perse orientale et l'Afghanistan. Si la nécessité s'en montrait, une route d'eau pourrait aussi être aménagée entre la mer Noire et la mer d'Aral. Les Russes avaient déjà songé, il y a quelques dizaines d'années, à relier la mer d'Azov avec la Caspienne au moyen d'un canal qui devait avoir 45 mètres de large et 7 mètres de profondeur. Sans grandes difficultés d'ordre technique autres que celle de la différence de 74 mètres qui séparent

les deux plans d'eau, on pourrait construire un canal entre la mer d'Aral et la mer Caspienne. Le Syr-Daria et l'Amou-Daria, qui se jettent dans la mer d'Aral après avoir traversé le Turkestan, sont de grands fleuves : ainsi l'Amou-Daria, dans son cours inférieur, a un débit plus important que celui du Rhin ou du Rhône. Le centre de la navigation sur l'Amou-Daria est Tchardjoui, où le chemin de fer transcaspien traverse le fleuve sur un pont important ; à partir de ce point, les petits vapeurs peuvent remonter pendant 600 kilomètres. Quant au Syr-Daria, il peut porter jusqu'à 1.000 kilomètres des bateaux d'un tirant d'eau de 0 m. 60. Au surplus, la navigation sur les fleuves du Turkestan ne pourra jamais avoir un développement considérable. Les cours d'eau sont pour la navigation ou pour l'irrigation ; c'est l'un ou l'autre, et comme l'irrigation importe plus que la navigation, le transport des marchandises doit se faire par voie ferrée.

LA PRESSE NEUTRE. — L'offre de paix séparée présentée par la Bulgarie passe aux yeux de M. Alexis François, dans la *Semaine littéraire*, de Genève, pour une manœuvre qu'il craint beaucoup voir réussir :

Dans leur complète débâcle, les Bulgares savent fort bien qu'ils ont conservé deux ressources qui leur furent de tout temps offertes et leur permettent encore de tout espérer.

La première, c'est que, quoi qu'ils aient pu dire ou faire, ils n'ont cessé d'avoir de chauds amis dans la diplomatie de l'Entente, dans la presse de l'Entente, dans l'opinion publique de l'Entente. Et n'ont-ils pas — comble d'habileté ! — réussi à maintenir pendant la guerre un ambassadeur à Washington, voire un ambassadeur très bien vu et marié à une Américaine ?

(*Supprimé par la Censure française.*)

Et voilà (*supprimé par la Censure française*) le terrain très sûr où se sont mis à opérer immédiatement les hommes d'Etat bulgares passé maîtres dans l'art de rouler l'Europe, — M. Savadjan, que notre Conseil fédéral a si aimablement mis à la porte, tandis qu'il conserve Guilbeaux, en pourrait faire foi.

Ah ! ce sont des malins, je vous assure, que ces gens de Sofia : ils ont réussi à épargner à la population sédentaire et au territoire bulgares les horreurs de l'invasion. Ils ont arrêté net la dépense, quand elle devenait trop onéreuse. Beau coup de barre, admirable manœuvre ! Maintenant, il s'agit de tout avoir, ou à peu près, de ce qu'on avait espéré conquérir, si l'on avait été vainqueur.

Et le pire, c'est que ce petit jeu pourrait, sinon complètement aboutir, du moins procurer quelques bénéfices. Peut-être les Bulgares ont-ils raison en ne désespérant pas de faire avaler à l'opinion civilisée quelque grosse iniquité finale. (*Supprimé par la Censure française.*)

Les Bulgares vaincus restent par leurs ambitions l'un des grands dangers moraux de la future Société des Nations basée sur la confiance e l'équité. Cela seul devrait suffire à inquiéter un public et une diplomatie qui, pour le moment, restent encore sous l'agréable impression de leur défaite militaire.

Mais il y a plus. Après tout, peu importe en soi, n'est-il pas vrai ? que la Bulgarie sorte de la guerre châtiée ou récompensée. Nous ne demandons pas, nous non plus, la peau du peuple bulgare pour le plaisir de la clouer à notre porte de neutre. S'il ne s'agissait que de cela, je n'aurais point pris la plume et pour cause.

Ce qui importe en revanche, et grandement, c'est que la Serbie sorte étendue, fortifiée, rassurée de la présente guerre ; car nous y avons tous un intérêt capital. La Serbie, sachons déjà le reconnaître, sera l'un des éléments essentiels de la paix future, en même temps qu'elle sera l'un des éléments essentiels de la régénération de l'Europe.

(*Supprimé par la Censure française.*)

En parlant ainsi, je sais que je heurte directement la croyance ou les préjugés de certains de mes concitoyens, non des moindres, de certains de nos journaux parmi les plus écoutés, à tort ou à raison. Mais quand on parle du rôle futur de la Serbie dans l'Europe épurée et régénérée, il ne faut pas l'entendre seulement au sens matériel, mais au sens spirituel ou mystique.

S'il est vrai que la guerre actuelle est une lutte gigantesque entre deux systèmes de civilisation, entre deux *esprits*, l'un qui opprime et l'autre qui libère, s'il est certain, comme on le voit chaque jour davantage, que l'ancien système est une chaîne continue d'alliances ou de complicités qui va de Potsdam au Vatican, en passant par la Hofburg, il faut admettre que l'importance des petites nations démocratiques s'accroît en raison directe des efforts qu'elles peuvent faire pour empêcher les anneaux rompus de se ressouder. La Suisse, à ce point de vue, peut avoir un grand rôle, au centre de l'Europe, le jour où elle renoncera à sa neutralité ; la Belgique à l'ouest, la Bohême à l'est ; mais, pour ce qui est du midi, aucune nation, sur ce point, ne saurait le disputer à la Serbie, parce qu'aucune nation n'est mieux préparée, ni mieux placée qu'elle.

Envisagée de la sorte, la Serbie, complétée de la Macédoine et des provinces yougo-slaves, devient une nécessité de premier ordre. Il faut bien qu'on s'en rende compte : tout ce qui se fera demain pour fortifier ou affaiblir la Serbie, se fera pour ou contre la libération définitive de l'Europe.

Tout ce qui se fera demain pour fortifier ou affaiblir la Serbie, se fera pour ou contre la paix du monde, pour ou contre la Société des Nations.

Il n'est donc pas possible de considérer le problème serbe ou le problème bulgare comme des problèmes limités à leur objet. De même que le problème belge ou le problème alsacien-lorrain, ils embrassent *toute* la question. Reculer sur un point, serait livrer l'ensemble de la forteresse construite sur les ruines de l'autocratie militaire, diplomatique et cléricale.

Par sa faute, ou en vertu de sa propre tradition, la Bulgarie a lié son sort à l'ancien système. Ce n'est pas un armistice, ce n'est même pas un traité de paix qui peut la détacher à cette heure de l'Austro-Allemagne. Elle reste enchevêtrée à l'âme de ses alliés d'hier par les racines de sa loi politique, de même que la Belgique ou la Serbie ne sauraient plus séparer leurs destinées de la grande Révolution démocratique et libérale qui les a fait saigner et vaincre.

Hautes fatalités morales qui valent bien celles que les historiens s'efforcent de découvrir dans les lois économiques ! Les négociateurs de demain

sauront-ils tenir compte de ces puissances mystérieuses et profondes contre lesquelles doivent infailliblement se briser un jour toutes les forces du mensonge ? Nous voulons l'espérer.

PAUL MORISSE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Une opinion américaine. — Le 10 octobre dernier, lord Northcliffe offrait à déjeuner, dans l'historique Printing House Square, aux directeurs des journaux américains qui visitaient les pays alliés; il y en avait de toutes les villes des Etats-Unis, rassemblés sous une tente dans la cour intérieure du *Times*, les uns revenant du front, les autres y partant, tous heureux que leur pays ait pu prendre part à la victoire de la liberté sur les puissances d'asservissement. En réponse au toast que leur porta lord Northcliffe, l'un d'eux, le Dr Edward J. Wheeler, directeur de l'*Everybody's Magazine*, parla de la France en des termes qu'il est bon de recueillir ici.

Après avoir dit quelles impressions poignantes et inoubliables ils rapportaient tous du front, il poursuivit en ces termes :

Nous emportons d'Angleterre cette impression que le bouledogue qui représente la ténacité et la crânerie anglaises est un excellent symbole... Mais le pire symbole que je sache aujourd'hui est le coq gaulois de la France. Il faudra trouver autre chose. La France ne se rengorge ni ne se pavane.

L'image qui me vient à l'esprit est celle d'une grande dame, belle et simple, avec sur les lèvres un sourire séduisant et dans les yeux un regard inexprimablement émouvant. Nous en avons vu une, noble châtelaine dans les ruines de l'antique demeure de sa famille. Elle nous parla de ce que les Allemands avaient détruit, sans aucun effort pour demander la sympathie, mais la sympathie répondait au merveilleux et muet appel de ses yeux. Un peu plus tard, nous avons vu un vieillard, descendant d'une autre illustre famille, dans son château en ruine. Dans une petite pièce, pas plus grande qu'une chambre dans une pension de New-York, il restait un petit lit de fer, et c'est tout ce qu'il avait pour dormir. Au rez-de-chaussée, une autre pièce, ouverte à tous les vents, lui servait de salle à manger, et il tint à nous y offrir le thé. Il sortit son matériel, une tasse et huit ou neuf verres, et nous prîmes le thé, non dans des tasses, mais dans des verres. Il sortit aussi une cuillère, une seule, deux fourchettes et un couteau. Il nous servait là, dans cette salle à manger délabrée, comme un prince entre les hommes, comme un monarque traitant ses sujets, avec un sourire sur ses lèvres, causant avec animation, mais sans un mot ni un geste qui pût paraître quémander la sympathie. Il n'appartient à personne de prendre en pitié les Français. J'étais parti, pensant leur témoigner ma pitié. Mais on ne peut que les aimer, les admirer, les adorer !

Ces mots furent couverts d'acclamations.

LUCILE DUBOIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Alan Seeger. — La Poésie.

Les livres, les écrits se multiplient touchant la vie et la mort glorieuse dans les rangs de la légion étrangère d'**Alan Seeger**, poète américain. Je ne m'étendrai pas sur le milieu qu'il fréquentait. Quelques-uns des jeunes Américains qui le composaient, tels qu'Harrison Reeves et le peintre Bruce qui ressortit à l'orphisme et au simultanisme après avoir été un élève d'Henri-Matisse, sont encore à Paris et mieux que moi pourraient dire ce que fut la vie d'Alan Seeger au quartier latin.

Je n'ai la prétention que de fixer ici le point de savoir dans quelles conditions Alan Seeger publia un article en français. Ce fut le seul. Sans être capitale, la chose a son importance, puisqu'il s'agit du premier mort de l'élite américaine.

En 1910, j'étais le rédacteur en chef des *Soirées de Paris*, revue moderne dont cinq collaborateurs sont morts au champ d'honneur ou de blessures reçues en combattant dans l'infanterie.

Alan Seeger, que je rencontrais souvent, m'avait fait part de son désir de publier quelque chose en français et qui pût être utile aux Français.

Au mois de mai, il déposa au bureau de la revue un article intitulé *Le Baseball aux Etats-Unis*, accompagné de la lettre suivante :

Cher Apollinaire : Voici un article de sujet bien moderne qui doit vous plaire pour *les Soirées*. Je l'ai mis en mauvais français, comme exercice. Vous pourriez, si vous l'acceptez, écrire une petite introduction, comme on fait ici en France dans les revues et journaux, expliquant en quelques lignes comment les deux équipes champions de l'Amérique sont passées par Paris, comment le mauvais temps a empêché le jeu, et disant ensuite que *M. Alan Seeger, poète américain*, communique le suivant, etc., etc.

Vous trouverez le français exécrable surtout à partir de la troisième page où j'ai travaillé seul, mais vous comprendrez mieux mon mauvais français que mon bon anglais. J'espère que vous pourrez vous servir de ceci.

Alan Seeger.

17, rue du Sommerard.

C'est ensuite qu'Alan Seeger partit pour Londres d'où il m'envoya la carte que voici :

60 Torrington Sq., London, W. C.

Hurry me dit que vous avez de la traduction à faire. Vous pouvez m'écrire à cette adresse si je puis vous aider en quelque chose.

Et envoyez-moi le numéro des *Soirées* si vous publiez mon article sur le baseball. Salutations.

Alan Seeger.
13, 6. 14.

Marinetti est ici avec les bruiteurs.

L'article d'Alan Seeger sur *le Baseball aux Etats-Unis* parut dans le dernier numéro des *Soirées de Paris*, numéro double (juillet et août 1914). A ce numéro, qui fut le dernier de cette revue et

qui borde pour ainsi dire la guerre, dix-huit personnes avaient collaboré.

Les collaborateurs hommes n'étaient que 16, car il faut défalquer deux femmes.

Sur les 16 collaborateurs de ce dernier numéro, deux sont morts, combattants héroïques, dix ont combattu, furent blessés, combattent encore ou sont toujours mobilisés.

Ce numéro, si belliqueux, sans le paraître, était bien celui où devait être publié l'article d'*Alan Seeger, poète américain* sur « le plus bruyant de tous les sports », que celui qui mourut si bravement en faveur de la cause française écrivit « pour convertir la jeunesse française à ce magnifique sport, aussi passionnant comme récréation qu'important à cause de toutes les qualités d'énergie, de vitesse et de sang-froid qu'il développe chez ses joueurs ».

§

Dans le *Temps*, à plusieurs reprises, M. Paul Souday a défendu **la poésie** contre M. Abel Hermant qui, ne pouvant souffrir les vers, s'était efforcé de démontrer la supériorité de la prose.

M. Abel Hermant, qui méprise la poésie, goûte infiniment la prose, et la plus prosaïque, puisqu'on l'a vu récemment faire l'éloge de celle de Georges Ohnet lorsqu'il mourut. Il est vrai que M. Abel Hermant est orfèvre, c'est-à-dire qu'il n'écrit qu'en prose. Son cas est moins choquant que celui de Lamotte Houdart qui, poète mais mauvais poète il est vrai, soutint le premier, autrefois, le même paradoxe.

De notre temps, Octave Mirbeau professait la même opinion. Je n'ai eu que deux fois l'honneur de m'entretenir avec lui et chaque fois je l'entendis s'étonner qu'il y eût encore des poètes. Il affirmait que la poésie n'intéressait personne et il trouvait ridicule que l'on écrivît encore en vers.

Il a laissé derrière lui une école d'écrivains et d'admirateurs qui à l'égard de la poésie pensent comme lui et méprisent tout ce qui a trait à l'art de faire des vers. Mais le chœur des Muses peut chanter, il est bien défendu contre toutes les attaques. Contredisant avec force, l'école allemande qui soutint qu'Homère n'avait pas existé, ainsi que les Carpocratiens divinisaient le grand Melésigène aveugle, M. Paul Souday déclare « qu'Homère est positivement dieu ».

Ne fallait-il pas signaler cet acte de foi poétique tellement inattendu sous la plume d'un prosateur ?

Tandis que M. Paul Souday défendait la poésie, celle-ci voyait s'approcher d'elle un autre néophyte remarquable, grand prosateur qui à vrai dire ne fut jamais un profane. Deux fois cette année, M. Charles Maurras quittait le *sermo pedestris* pour les vers. La première fois, ce fut pour doter d'une courte inscription

lyrique le socle d'un groupe sculpté pour M. Real Del Sarte. La seconde fois, il prit le ton de l'ode pour chanter la Marne. Ce long fragment offre d'autant plus d'intérêt qu'on y peut voir que le goût légitime de M. Charles Maurras pour les règles et la tradition ne l'aveugle point sur l'utilité de les observer superstitieusement. Ses vers ressortissent au genre que l'on appelle « le vers libéré ». On y fait rimer le pluriel avec le singulier, la rime devient parfois si faible qu'elle confine à l'assonance ; l'hiatus même y laisse se heurter deux voyelles.

Du reste, la liberté avec laquelle M. Charles Maurras a osé aborder le ton de l'ode n'ôte rien au nombre de ses strophes, à la fermeté de sa langue, à la richesse d'une pensée qui même en pindarisant sait s'exprimer simplement et harmonieusement. Ses modèles, à mon sens, ne se trouvent ni au XVIIe, ni au XIXe, ni au XXe siècle : ce sont Pindare et Ronsard : Mais tout le monde n'a pas compris la qualité de ces divertissements. Le goût de la jeunesse est aujourd'hui si divisé ! Ils aideront toutefois à combattre la tendance que l'on a dans certains milieux à se laisser troubler beaucoup plus que de raison par les centons et les pastiches dont la perfection n'emporte nullement la légitimité et qui peuvent bien amuser le lecteur, sans honorer leur auteur, chez qui ils décèlent plus d'habileté et de bonheur que de talent. L'autorité d'un Maurras peut encore servir quand on remarquera la simplicité de ses vers à se laisser aller avec moins de complaisance et seulement en souriant, à goûter la subtilité et l'excessive afféterie des courtes pièces de vers de certains prosateurs qui gongorisent sans mallarmiser le moins du monde. Enfin, les audaces d'un maître aussi traditionaliste que l'est le rédacteur en chef de *l'Action Française*, montrent assez que l'audace est bien dans la tradition des lettres françaises et que les innovations peuvent bien être et sont généralement le fait des plus cultivés, de ceux qui tout en ayant le plus de dons ont également le plus de métier. Quand on laboure un champ, il faut que la terre soit promptement retournée, de façon à ce que toutes les particules du sol soient tour à tour et d'année en année exposées au sol. Il en est de même de la langue. Du moment qu'un auteur se conforme à l'usage au point de vue de la syntaxe et du vocabulaire, et sauf les exceptions qui viennent confirmer cette règle, il doit être dans une matière aussi conventionnelle que l'expression poétique être laissé libre d'en approfondir toutes les ressources, de tout remanier à son gré, pour le plus grand bien de la langue qu'il travaille à rendre plus nette, plus claire, plus riche et plus belle, et pour le plus grand profit de l'esprit humain. Au contraire, les prétentions des puristes et des grammairiens, quand elles vont à des excès, ne servent de rien qu'à appauvrir le langage,

qu'à éteindre l'imagination des poètes et qu'à préparer la mort de la langue. Les poèmes de Maurras donnent une leçon de mesure. On peut en faire son profit dans tous les camps littéraires.

Mais l'on me dit que MM. Souday et Maurras n'appartiennent ni au même parti politique, ni au même parti littéraire et que ce serait les désobliger que de les assembler dans un même article. Qu'importe? la disaprate paraîtra moins cruelle dans les circonstances qui ont provoqué leur rapprochement. N'appartiennent-ils pas tous deux à une même communion, celle de la divinité d'Homère? La royauté de la poésie ne réunit-elle pas ces deux prosateurs dans le même parti royaliste? Ce sont en outre deux républicains de la République des lettres. Et leurs divisions sont peu de chose au regard de ce qui les associe dans un même amour pour la divine poésie.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Jean Finot : *Saints, Initiés et Possédés modernes*; Fasquelle. 3 50

Histoire

Emile Banning : *Considérations politiques sur la défense de la Meuse*; Van Oest. 2 40

Frano Cviétisa : *Les Yougoslaves*, avec 2 cartes; Bossard. 3 60

Saint-Simon : *La Cour de Louis XIV* Nelson. 2 »

Trévire et Nervien : *Les traités de 1831 et de 1839*; Van Oest. 2 50

Littérature

Pierre Aguétant : *Pour ceux qui pleurent*; Plon. 4 50

Ruben Dario : *Pages choisies*. Choix et Préface de Ventura Garcia Calderon; Alcan. 3 50

Daniel Halévy : *Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine*; Payot. 4 50

Abel Hermant : *La Vie à Paris : Une Amie de guerre, 1917*; Flammarion. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Arsène Alexandre : *Les monuments français détruits par l'Allemagne*. Avec de nomb. illust.; Berger-Levrault. 20 »

Léon Bocquet : *Villes meurtries de France : Villes du nord*; Van Oest. 2 »

*** *Cahiers d'une femme de la zone*; Flammarion. 3 50

Edmond Cazal : *Voluptés de guerre*; Edition franç. illust. 4 »

Le Crime, par l'auteur de *J'accuse*, 3e volume; Payot. 7 50

André Fribourg : *Le poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871, 1914, 1918*; Floury. 4 »

Lieutenant Marc : *Notes d'un pilote disparu*; Hachette. 3 50

Henri Potez : *Villes meurtries de France : Arras*; Van Oest. 2 »

Commandant Emile Vedel : *Sur nos fronts de mer*. Avec 2 cartes; Plon. 4 50

Gaston Vidal : *Figures et anecdotes de la Grande guerre*; Renaissance du livre. 3 50

Emile Zavie : *La Retraite*, récit d'un soldat, 26 août-6 septembre 1914; Renaissance du livre. 3 50

Philosophie

Docteurs Huot et Voivenel : *Le Cafard.* Préface du Dr Helme ; Grasset. 3 50

Docteurs Huot et Voivenel : *La Psychologie du Soldat* ; Renaissance du livre. 2 50

Poésie

Léon Riotor : *Poèmes et récits de guerre* ; Maison franç. art et édition. 5 »

Questions coloniales

Baron Beyens : *La question africaine* ; Van Oest. 2 50

Raymond Ronze : *La question d'Afrique.* Préface de M. Edouard Driault ; Alcan. 7 »

Roman

Balzac : *Eugénie Grandet* ; Nelson. 2 »

Henry Bordeaux : *L'Ecran brisé* ; Nelson. 2 »

Edouard Rod : *L'ombre s'étend sur la montagne* ; Nelson. 2 »

Léon de Tinseau : *Le Secret de Lady Marie* ; Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

Léon Lecornu : *La Mécanique* ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Gabriel Domergue : *La Russie rouge* ; Perrin. 3 50

Jules Laborde : *Il y a toujours des Pyrénées* ; Payot. 4 50

Jean Longuet : *La politique internationale du Marxisme* ; Alcan. 5 »

F. Maurette : *L'Allemagne boycottée* ; Hachette. 0 75

Ossip-Lourié : *La Russie en 1914-1917* ; Alcan. 3 50

Marquis de Roux : *L'Etat et la natalité* ; Nouv. libr. Nat. 3 50

Louis Tréguiz : *L'Irlande dans la crise universelle* ; Alcan. 6 »

Théâtre

Adolphe Brisson : *Le Théâtre*, 9e série. *Pendant la Guerre* ; Hachette. 3 50

Maurice Pujo : *Les Nuées*, comédie contemporaine en 3 actes, imitée d'Aristophane ; Nouv. libr. Nat. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Littérateurs tués à l'ennemi. — A propos de Rimbaud : Une lettre de M. Paterne Berrichon. — La mort du Loup. — Centenaire de Leconte de Lisle. — Ode à la Belgique. — Colonie de Colonie. — Cambrai. — La Grippe espagnole il y a cinq siècles. — La Dernière Victoire de Napoléon. — Anglais et Ecossais d'autrefois. — Les Dix tribus perdues. — Japoneries. — Bismarck et les Livres diplomatiques. — Psychologie du Russe. — Damas. — Un portrait de saint François. — Spéculations sur les prix des livres en Autriche. — La femme-jockey. — Les Russes au Japon. — It's a long way to Tipperary. — Un cas d'hybridation entre chèvre et bélier. — Les Rois qui épousent une bergère. — Société de l'Histoire de la Guerre.

Littérateurs tués à l'ennemi. — Léon Salaün avait publié un important ouvrage sur l'Indo-Chine et un traité sur la Réforme des fonctions publiques.

Léon Berthon, né en juin 1893, laisse trois ouvrages : *l'Ultime rêve*, « *Verdun* », *Contes de mon pays*.

Jean Arbousset, sous-lieutenant, qui a été tué dans les derniers combats, avait publié un petit volume de vers : *Le Livre de quinze grammes*. Il préparait un roman et de nouveaux poèmes.

Gérard Mallet avait publié *Heures et Rêves*.

Charles d'Ollone, chef d'escadron, laisse un roman : *Sœur Odille*, trois livres de vers et des pièces de théâtre.

§

A propos de Rimbaud : Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 3 septembre 1918.

Mon cher Vallette,

Rimbaud modifiait ses poèmes à chaque transcription qu'il en faisait. C'est pourquoi je ne mettrai point en doute l'authenticité de la variante à *Paris se repeuple* offerte dans le dernier nº du *Mercure* par le bon Raynaud. Pourtant je ne puis m'empêcher de réfléchir que celui-ci s'ingénia autrefois à rimer et à imprimer des vers qu'il signait, par farce, Arthur Rimbaud — et, en raison de cela, je demeure sur mes gardes.

D'ailleurs la version citée par M. Coulon, à cause de l'harmonie imitative qu'elle comporte et dont l'auteur du *Bateau ivre* usa fort dans le premier semestre de 1871, à cause aussi de la densité et de la saveur d'expression, me semble beaucoup plus rimbaldienne.

N'oublions pas en outre — et ceci nous rend à l'horrible actualité — que Rimbaud, le 31 décembre 1870, fut spectateur du bombardement de Mézières par les Allemands et qu'il constata l'ébranlement des maisons par les bombes. La « leçon » Raynaud donnerait plutôt l'image de l'éclatement de shrapnells dans un tir nocturne de barrage aérien. Or, il n'y avait pas de Gothas en 1870.

Votre vieil ami,

PATERNE BERRICHON.

§

La mort du Loup. — On annonce la mort à l'hôpital militaire de Romans du poète Belval-Delahaye, qui avait été boucher, puis s'était consacré à un journal d'action d'art intitulé : *les Loups*, qui eut de la vogue et de l'influence.

Ce sont Belval-Delahaye et ses Loups qui organisèrent, après la mort de Léon Dierx, l'élection de son successeur, M. Paul Fort, comme prince des poètes.

Belval-Delahaye fit également imposer par ses Loups, qui étaient de jeunes écrivains, de jeunes poètes, de jeunes peintres, l'élection de M. Han Riner comme premier prince des conteurs.

§

Centenaire de Leconte de Lisle. — Il y a cent ans que naissait, à l'Ile-Bourbon, le poète Leconte de Lisle.

Homère était aveugle, Leconte de Lisle n'était que borgne.

Il avait le sentiment de l'épopée. Mais ce grand athée, qui fut le chef de l'école parnassienne, appartenait lui-même à l'école du Victor Hugo de *la Légende des Siècles*.

Le fracas des armes interdit que l'on s'occupe beaucoup d'un poète défunt. La Victoire moissonne aujourd'hui tous les lauriers. Qu'on en dépose du moins un brin sur la tombe du grand poète plastique et du philosophe des *Poèmes Barbares*.

§

Ode à la Belgique. — *L'Amitié de France et de Flandre* publie, sous forme d'affiche, un poème de M. de Poncheville dédié à la mémoire d'Emile Verhaeren, dont le masque, gravé sur bois par Henri Gros, orne le placard.

Les laisses de *l'Ode à la Belgique* sont d'un lyrisme élevé et se déroulent en trois parties sur quatre colonnes :

Belges, soyez remerciés !
Vous ne nous avez manqué
De parole ni d'amour.
Votre roi encore et toujours
Est comte de Flandre, et connaît
Le lien qui l'attache à la France,
Et nous savons, nous Français,
Quelle dette et quelle amitié
Sont les nôtres envers vous
Comme vous savez le devoir...
O fleur de chevalerie,
Tu gardes droite en tes mains
Tant qu'il te reste de vie
La fleur de l'honneur humain.

§

Colonie de Colonie. — La politique coloniale anglaise est pleine d'imprévu. Nos grands quotidiens ne la suivent pas et ils ont tort, car ils apprendraient en la suivant de près des choses fort intéressantes au public français, qui ignore, pour ainsi dire, tout de la réforme constitutionnelle de l'Inde, par exemple. A ce propos, aucune publication française ne nous a appris que, non contents de donner à l'Inde une sorte d'autonomie, les Anglais songeaient aussi à lui donner une colonie aux dépens du défunt empire colonial allemand.

C'est sir Théodore Morison qui a suggéré l'idée que les territoires conquis au sud de l'Est-Africain soient donnés à l'Inde comme colonie indienne.

Cette suggession est basée sur ce que beaucoup de commerçants hindous s'étaient établis dans l'Est-Africain et y prospéraient, en dépit de la malveillance des autorités allemandes. Les commis hindous étaient brutalisés par les patrons allemands. Durant la guerre, ces persécutions redoublèrent. En 1915, aucun Indien n'avait le droit de posséder chez lui plus de 50 roupies.

Les Allemands encouragèrent l'élevage des porcs pour entraver le prosélytisme mahométan auquel se livraient volontiers les immigrants de l'Inde.

Les Hindous ont donc favorablement accueilli l'idée de sir Théodore Morison, acte libéral qui constatera tout simplement les efforts des Indiens dans l'Est-Africain en faveur de la civilisation et les dédommagera des brutalités allemandes.

D'autre part, les colons sud-africains sont d'un sentiment tout différent de celui de sir Théodore Morison et paraissent disposés à s'opposer à la cession de l'Est-Africain à l'Inde.

Lord Crankworth, qui s'est fait le porte-parole de l'Afrique du Sud, dit que les dizaines de milliers de soldats blancs et noirs levés spontanément

dans l'Union Sud-Africaine, la Rhodésie, l'Ouest-Africain et l'Est-Africain britanniques ne se seraient pas battus, si on leur avait dit que la Colonie qu'ils ont conquise servirait de sujet pour une expérience de colonisation indienne.

Tout cela fait penser que l'Afrique jouera, au xxe siècle, un rôle prépondérant dans l'histoire de l'expansion humaine.

§

Cambrai. — Le nom de Cambrai qui vient d'être rendu à l'histoire lui appartenait déjà grâce à la ligue de Cambrai formée contre les Vénitiens au XVIe siècle, et grâce à la paix de Cambrai ou des Dames conclue plus tard entre Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche.

Les Anglais se servent du mot « cambric » pour désigner de la toile fine de lin : ce terme vient de *Kamerijk* qui est le nom flamand de Cambrai, car cette toile fut d'abord tissée à Cambrai.

Le nom de la « batiste » ou variété de cette toile, nom dont les Français se servent également, vient du fameux tisserand cambrésien Baptiste Coutaing, dont la statue se trouvait près de la gare.

Qui sait si l'Allemand l'y a laissée ?

§

La grippe espagnole il y a cinq siècles.— Le *Neues Pester Journal* du samedi 6 juillet dernier contient, page 11, l'intéressante nouvelle suivante :

On a déjà eu à s'occuper de la grippe espagnole, il y a 4 siècles. En effet, voici ce qu'écrit le chroniqueur de Leipzig, Johan Jakob Vogel, sous la date 1518 :

Le 1er septembre, il y eut un brouillard effroyable, d'où naquit un mal de tête complètement nouveau. Cette épidémie se propagea dans toute l'Allemagne. On l'appelait généralement la « pépie espagnole » (*Spanischen Pips*), parce que cette maladie infeste l'Espagne depuis 57 ans. D'autres l'ont appelée : la toux des moutons, ou maladie des moutons (*Schaffusten, oder Schaff-Krankheit*) ; mais les médecins se servent de la dénomination : *Catarrhum Epidemicum*, ou *Catarrhalem febrem Epidemicam* ». Quant aux Italiens, ils l'ont baptisée : *mal matto*, c'est-à-dire, la maladie des fous, parce qu'elle fait perdre la tête aux gens, et les conduit à proférer des bizarreries et des absurdités. Chez certains, l'épidémie s'est manifestée par des frissons et un refroidissement général ; chez d'autres, au contraire, par une inflammation, mais surtout d'effroyables vomissements, de l'asthme, de l'enrouement, du coryza et une toux grave. Quand cette maladie s'était déclarée dans une maison, pas un des habitants n'en était indemne. Toutefois, personne n'en est mort.

Mais il se peut que ladite grippe remonte plus loin encore, si nous en croyons ce que rapporte, sous le millésime 1427, le *Journal d'un Bourgeois de Paris* :

Environ quinze jours devant la Saint-Remy, cheut un mauvais air corrompu, dont une très mauvaise maladie advint, que on appeloit *dando* ; et n'estoit nul ne nulle qui aucunement ne s'en sentist dedans le temps qu'elle dura. Et quant à la manière comment elle prenoit : elle commençoit ès rains et ès espaules, et n'estoit nul, quand elle prenoit, qui ne cuidast avoir la gravelle, tant faisoit cruelle douleur ; et après ce à tous venoient les assées ou fortes frissons, et estoit-on bien huit ou dix ou quinze jours, qu'on ne pouvoit ne boire, ne manger, ne dormir, les uns plus, les autres moins ; après ce venoit une toux si très mauvoise à chascun, que quand on estoit au sermon on ne pouvoit entendre ce que le sermonneur disoit, pour la grande noise des tousseurs.

Item, elle eut très forte durée jusqu'à la Toussaint, bien quinze jours au plus. Et ne eussiez guères trouvé homme ne femme qui ne eust la bouche ou le nez tout

eslevé de grosse rongne; et quand on encontrait l'un l'autre, on demandoit : « As-tu point eu de la dundo (*sic*) ? » — S'il disoit non, on lui répondoit tantost : « Or te garde bien, que vraiment tu en boutteras un morcelet. » Et rarement on ne mentoit pas; que pour vray il fut peu, fust petit ou grand, femme ou enfant, qui n'eust en ce temps ou frissons, ou la toux, qui trop durait longuement.

§

La dernière victoire de Napoléon. — C'est de la Victoire que porte, dans sa main droite, le Napoléon de la colonne Vendôme, le Napoléon en empereur romain de Chaudet, déboulonné en 1815, et dont les débris servirent à fondre la nouvelle statue de Henri IV, inaugurée sur le Pont-Neuf le 22 août 1818. La légende veut que le fondeur du monument par lequel Louis XVIII remplaçait la statue du Vert-galant supprimée par la Révolution, ait caché dans les flancs du cheval de bronze, les uns disent une statuette du petit Caporal, d'autres des brochures bonapartistes... Quoi qu'il en soit, lors du déboulonnement du Bonaparte en empereur romain, la Victoire qu'il tenait (alors) dans sa main gauche fut dérobée par un des ouvriers chargés de l'opération. Laissée en nantissement chez un marchand de vins, qui n'osa la garder, elle fut portée à la préfecture de police et vendue aux enchères, avec les objets trouvés. Un employé de ladite préfecture, nommé Boyenval, l'acquit pour 32 francs. C'était pour rien. A la mort de Boyenval, ses héritiers l'offrirent à Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu, alors président de la République.

Lorsque, devenu empereur à son tour, Napoléon III fit, sur la Colonne, remplacer l'oncle en redingote élevé sous Louis-Philippe par un nouveau Napoléon en Empereur romain (1863), il exigea du sculpteur Dumont qu'il mît la Victoire dans la main du héros. Dumont, après avoir résisté, s'inclina, et plaça, sur un petit globe qui lui sert de socle, dans la main droite, cette fois, la figurine ailée de son prédécesseur Chaudet.

Huit ans plus tard, survint la Commune. Cette fois, la statue dégringola avec la colonne elle-même (16 mai), et derechef la petite Victoire disparut mystérieusement, mais personne ne put la saisir au vol. Et quand, en 1875, la place Vendôme eut repris son aspect d'autrefois, ce fut le sculpteur Antonin Mercié qui refit, d'après un dessin de Chaudet, la dernière Victoire de Napoléon.

§

Anglais et Ecossais d'autrefois. — Le sens et le goût du confortable, qui nous étonnent toujours chez nos amis les Anglais, remonte à une époque déjà fort lointaine; Froissart le constatait, il y a six siècles, aussi bien dans l'état de paix que dans l'état de guerre.

Lorsque, dans *Macbeth* (acte V, sc. III), l'Ecossais Macbeth, en son château de Dunsinane, pressentant vaguement son destin, s'écrie : « Fuyez, thanes déloyaux, allez vous mêler à ces épicuriens d'Anglais! » ce n'est pas une simple métaphore que le poète lui fait prononcer. Non seulement du temps de Shakespeare, mais déjà au moyen-âge, les Anglais étaient renommés pour leur amour du confort. Froissart a noté que, lorsqu'ils entraient en Ecosse, ils ne manquaient pas de se ravitailler de toute sorte de victuailles et de boissons, sachant bien qu'ils ne trouveraient rien en ce pays. Par contre, leurs adversaires, « li Escot, écrit le vieux chroniqueur, sont dur et hardit durement, et fort travillant en armes et en guerre. Et à

ce temps (1327) de donc il amiroient et prisoient assés petit les Englès, et encores font il au temps present. Et quand il voelent entrer ou (au) royaume d'Engleterre, il mainnent bien host vingt ou vingt quatre liewes loing, que de jour que de nuit, de quoi moult de gens se poroient esmerviller, qui ne saroient leur coustume.

« Certain est, quant il voelent entrer en Engleterre, il sont tout à cheval uns et aultres, fors mis li ribaudaille qui le sievent à piet. Assavoir, sont chevalier et escuier bien montés, sour bons gros roncins, et les autres communes gens del pays tout sour petite hagenées. Et si ne mainnent point de charoy, pour les diverses montagnes qu'il ont a passer, et parmi che pays dessus dit que on claimme Northombrelande. Et si ne mainnent nulles pourveances de pain ne de vin, car leurs uzages est telz en guerrez et leur sobriétés, qu'il se passent bien assés longement de char cuite à moitiet, sans pain, et boive aigue de rivière, sans vin. Et si n'ont que faire de chaudières ne de chauderons, car il cuisent bien leurs chars ou cuir des bestes meismes, quant ils les ont escorcies. Et si sèvent bien qu'ils trouveront bestes à grand foison ou là où il voellent aler. Par quoi il n'emportent aultre pourveance que cescuns emporte, entree le selle et le peniel, une grande plate pière. Et se tourse derrière lui unes besaces plainne de farine en celle entènte que, quant il ont tant mangiet de char mal quitte que leur estomach leur semble etre wape et afoiblis, il jettent cette plate pière ou feu et destrempent un petit de leur farine d'yawe. Quant leur pière est cauffée, il jettent de ceste clère paste sus ceste chaude pière, et en font un petit tourtiel à manière de une oublie de beghine, et le manguent pour conforter l'estomach. Parce n'est point de merveilles se ilz font plus grandes journées que aultres gens, quant tout sont à cheval hors mis la ribaudaille. Et si ne mainnent nul charoi ne aultres pourvenances, fors ce que vous avés oy. » (Froissart, édit. S. Luce, I, p. 51-52).

Mutatis mutandis, on retrouverait peut-être aujourd'hui des différences analogues entre les rudes montagnards descendants des Escots, qui faisaient cuire leur viande à la manière des Huns, et les « Epicuriens » du Sud de la Grande-Bretagne, — les uns et les autres devenus nos alliés.

§

Les dix tribus perdues. — Le général Allenby, vainqueur de la Turquie, en Palestine a reçu, des télégrammes de félicitations dont quelques-uns étaient inattendus.

C'est ainsi qu'entre autres, il en a reçu un de l'*Imperial British Israel Association*, association religieuse qui croit fermement que les Anglais représentent les Dix tribus perdues d'Israël.

Ajoutons que pour le moment les Juifs ne sont pas très nombreux à Jérusalem et parmi ceux qui s'y trouve on ne voit point de jeunes gens.

Pour en revenir à l'*Imperial British Israel Association*, n'est-il pas remarquable que, tandis que l'antisémitisme existe plus ou moins dansi l'Europe entière, il y ait en Angleterre une ligue composée de gens qu dur comme fer veulent que les Anglais soient des juifs?

§

Japoneries. — Le ministre Orlando, au banquet offert aux représentants de la Croix Rouge japonaise, a rappelé que le chef de la mission, le

prince Tokugawa, est le descendant du Chogorun Tokugawa qui le premier permit aux navires européens d'aborder au Japon et le premier envoya en Europe une ambassade japonaise.

A ce propos, on peut rappeler que les jésuites, qui allèrent au Japon en 1549 avec saint François-Xavier, firent changer les Japonais de sentiment vis-à-vis des Européens et le père Alexandre Valegnani persuada aux daïmios d'envoyer une ambassade à Rome.

La mission japonaise s'embarqua à Nagasaki sur le navire d'Ignace Limas, Portugais, le 20 février 1582, et ne revint que le 21 juillet 1590. Les ambassadeurs furent à Rome en 1585. Bien traités par Grégoire XIII qui mourut bientôt, ils ne furent pas moins bien traités par son successeur Sixte-Quint, qui les fit tous chevaliers de l'Eperon d'or. Plus tard l'un d'eux mourut dans son pays, martyr de la foi.

§

Bismarck et les livres diplomatiques. — La théorie du « chiffon de papier » a ses antécédents. Sans vouloir prétendre en aucune sorte que la source première ne remonte pas au temps de ce grand forban couronné que fut le roi de Prusse Frédéric II, voici ce que nous conte Poschinger dans son ouvrage sur *Bismarck und die Parlementarier*. En 1869, exactement le 23 avril, recevant au Landtag, par le député Losker, l'intimation de faire rédiger un livre bleu, voici la réponse cynique que fournit le futur falsificateur de la dépêche d'Ems : « Si vous exigez absolument de moi un livre bleu, j'essaierai, l'an prochain, de compiler quelque chose de parfaitement anodin ! » Poschinger ajoute que cette déclaration causa dans l'assemblée une « hilarité universelle », ce qui n'est nullement étrange pour qui connaît la mentalité des hobereaux prussiens composant la majorité de ce parlement. Et, comme complément, l'historiographe de Bismarck nous conte cette anecdote : Un jour, le Chancelier se trouvant en train d'écouter une longue explication que lui fournissait l'ambassadeur anglais, Lord Loftus, au sujet d'un échange de dépêches, il interrompit soudain le représentant de la Grande-Bretagne pour lui dire : « Pardon, Excellence, mais vous m'avez déjà lu cela lundi dernier. » — « Oui, répliqua l'ambassadeur, mais cette dépêche va passer dans le livre bleu. » — « Ah ! s'écria Bismarck, alors je vais vous redire la réponse. Mais il y a un passage de mes explications que vous ne reproduirez pas dans votre livre bleu et c'est celui-ci : que je considère les livres bleus comme un fatras sans importance. »

§

Psychologie du Russe. — Il a paru cette année, 1918, à Vienne, Innsbruck et Munich, sur 83 pages in-8°, un travail de la Doctoresse Maria Maresch consacré à l'étude de « L'Homme Russe » (*Der Russische Mensch*). Cette étude se donne comme analyse de la genèse des idées et de la psychologie orientale. Le Russe représente un autre type d'humanité que l'Européen occidental (nous ne parlons pas ici des boches, ni des austro-boches, rayés à jamais de la carte des valeurs humaines européennes). Si l'on en doutait, et cela semble difficile après cette guerre, on n'aurait qu'à étudier l'œuvre des grands écrivains et poètes russes. On y constaterait sans peine que l'art pour l'art est inconnu à ces littérateurs, ou même le sim-

ple souci esthétique, qui oriente, généralement, notre production. C'est que le public, là-bas, ne lit que des livres ayant une tendance marquée. Si un poème, un roman, une nouvelle, traitent un thème qui n'est pas d'un intérêt contemporain immédiat, ils risquent fort, quelle qu'en soit d'ailleurs la valeur artistique, de rester inaperçus. Que l'on repasse toute la production littéraire russe depuis Gogol et l'on n'aura pas besoin de lire les manifestes de critiques comme Bielinsky, Dodroliubow, etc., pour saisir que la littérature est simplement en Russie une arme de propagande. D'où résulte aussi le caractère tout à fait spécial de cette littérature : miroir de la vie et des luttes du peuple russe, de ses conducteurs et de ses séducteurs...

Depuis le travail de Vogüé sur le roman russe, nous avons bien eu des études de détail sur quelques écrivains de ce grand pays, mais personne n'avait encore songé à résumer dans un travail d'ensemble ce que l'on pourrait appeler les fondements littéraires d'une psychologie populaire russe. Le hasard, auquel nous devons la connaissance du petit livre signalé ci-dessus, nous a permis de constater l'utilité qu'aurait un ouvrage complet écrit par une plume française sur cette matière à la fois si intéressante et si touffue. Nous ne songerons pas ici à critiquer la Docteresse Maresch, qui semble bien avoir écrit sans trop de préparation. C'est ainsi, quand elle parle du messianisme russe — qui attendait le salut du monde de l'âme populaire russe (sans doute apres l'ère bolchevique ?) — qu'elle oublie complètement que cette bizarre panacée est tout simplement d'origine polonaise et que son premier propagateur se trouvait à Paris à l'époque de notre révolution de 48, qui lui assura son succès. Il s'appelait A. Towianski et eut la gloire de conquérir à son évangile des esprits aussi distingués que Mickiewicz et Slowacki.

§

Damas.— Damas était la plus grande ville de l'Empire Ottoman après Constantinople et le nombre de ses habitants avant la guerre n'était certes pas inférieur à 400.000.

Les Arabes disent : « La première ville du monde a été Damas, elle restera aussi la dernière. »

Les Damasquins ou Damascènes étaient jadis fameux comme armuriers et les meilleures lames d'acier portent encore le nom de damas ; on dit encore une épée damasquinée, bien que ses armuriers n'existent plus depuis longtemps, depuis que Tamerlan fit transférer en Boukharie tous les ouvriers en acier qui vivaient à Damas.

Capitale des Arabes, au temps des Ommiades, Damas pourrait bien le redevenir, si l'on en croit la proclamation du général Maude.

§

Un portrait de saint François. — La découverte de fresques importantes à Spolète mérite d'être connue. Elle intéresse tous ceux qui s'occupent des études franciscaines et qui apprendront avec joie que l'on a ainsi retrouvé un nouveau portrait de saint François.

Ces peintures étaient cachées sous une couche de chaux dans la petite église des Saints Jean et Paul, déjà connue pour une belle peinture dans la crypte souterraine, oratoire primitif en l'honneur des deux frères, martyrs romains.

La petite église actuelle, construite sur l'oratoire du XIe siècle, fut consacrée en 1179. L'importance des fresques découvertes est telle que la petite église devient un vrai pèlerinage pour ceux qui aiment les arts ; c'est un monument capital de l'art pictural du XIIe au XVe siècle.

Les plus précieuses sont les fresques du XIIe siècle. Dans la crypte on voit le martyre des saints Jean et Paul et leur gloire. Sur les parois de l'église sont peintes de nombreuses figures de saints. On a pu déchiffrer les noms de saint Michel, sainte Marguerite, saint Thaddée ; une troisième fresque représente le martyre de saint Thomas de Cantorbéry peint peu après le martyre du saint. Le chevalier Renaud en armure frappe le saint qui pontifie ; le prêtre Elouard veut défendre le prélat. Sous les trois personnages on lit : *Reinaldus — Saint Thomas M. — Adurdus*.

Outre ces fresques du XIIe siècle, on en a du XIVe : c'est le portrait de saint François qui se dresse en haut sur la paroi gauche de l'église près d'une madone cimabuesque.

Le saint est reproduit au naturel et presque de profil tourné à gauche. La tête sort un peu du capuchon qui lui descend jusqu'à l'épaule droite; les mains ont les stigmates; une tunique simple, de couleur jaunâtre, lui ceint les flancs et descend jusqu'aux pieds. La tête est tonsurée et une couronne de cheveux surmonte son petit front. La barbe est courte, le visage maigre, le menton subtil, le regard vif et tranquille.

Dans ce portrait, qui diffère de ceux qui sont déjà connus, il faut voir sans doute le plus beau portrait du Saint. Il répond à la description de saint François laissée par Thomas de Celano, mais possède tant de nouveauté, de mouvement et de profondeur dans l'expression qu'on ne peut lui comparer ni le portrait de Subiaco, ni ceux de Cimabue, de Margaritone, de Giulio Pisano ou du Berlinghieri, parmi les fresques du « Trecento » ; mais plus tard on a d'autres figures de Saints, une crucifixion et quelques scènes de la Nativité, parmi lesquelles une crèche qui est certainement une des plus anciennes représentations de cette scène.

Il y a aussi des fresques du XVe et du XVIe siècles.

§

Spéculations sur les prix des livres en Autriche. — On se plaint beaucoup, chez nous, de la fameuse « majoration temporaire » de MM. les Editeurs et Libraires. A en croire les journaux autrichiens, — évidemment peu suspects d'exagérations tendancieuses, — les choses auraient atteint là-bas, sur ce domaine, des proportions fantastiques. On parle d'augmentation de 300 à 400 o/o. Le *Neues Pester Journal* cite le cas de libraires vendant à de pauvres diables d'étudiants un Manuel de Biologie, dont le prix fort était de 26 couronnes, 120 couronnes. Il est vrai que cela valut au spéculateur un mois de détention et 1.000 Couronnes d'amende. Le même journal cite par leurs noms trois autres libraires de Budapest cédant leurs volumes à « des prix horrifiques ». Il parle d'une perquisition policière faite chez l'un de ces trois individus, et où l'on trouva « un grand nombre de volumes cachés ». Il ajoute que le médecin A. Kiss accusa ce même libraire de lui avoir vendu de vulgaires bouquins pour 300 et 400 fois leur valeur. Du train où vont les choses, la « *Kultur* » est en voie de devenir, dans

l'empire du bienheureux Charles, un luxe au moins aussi coûteux que celui du vêtement, de la chaussure et de la cuisine par succédanés. — C. P.

§

La femme jockey. — Le féminisme conquiert le monde. Ainsi le veulent les suffragettes et le président Wilson. Il y a des femmes présidentes de République, il y a des femmes médecins, des avocates, des députées. Il y a des peintresses, il y a des poétesses ; d'autres ont gouverné des empires ; quelques-unes en petit nombre, en vérité, ont fait la guerre, mais sait-on qu'il y a eu au moins une femme jockey ?

Marie Thornton donna ce noble exemple aux courses d'York du mois d'août 1805, où elle courut contre un monsieur Brongford et gagna les paris qui étaient de deux mille guinees, quatre pièces de vin de Côte-Rôtie et un gobelet d'or de la valeur de sept cents guinées. Les journaux anglais célébrèrent son charme et son courage, qui, ce jour-là, en effet, se manifesta de plus d'une manière. Une chanson fut composée en son honneur. L'auteur ne s'amusa pas à comparer la femme jockey à Diane ; il alla au fait, il la compara aux plus fameux piqueurs qu'elle laissait bien loin derrière elle, assurant qu'elle possédait toutes les parties de l'art du Jockey, *her Jokeyship's Good.*

Le poète peint ensuite le moment où le spectateur la voit avec ravissement manier prudemment le fouet et pousser de toute sa force ; d'où il conclut que tout doit céder à une dame qui galope avec tant de jugement et de grâce.

Comme il faut bien parler de ses charmes, il la voit en imagination *darting pleasure, and yielding delight*, ce qui veut dire en bon anglais, si pourtant cela veut dire quelque chose : lançant le plaisir et accordant la satisfaction, ou, si l'on aime mieux, la jouissance que l'on éprouve à la voir courir. Il n'oublie pas le bon vin qu'a gagné Mistress Thornton ; et comme Mistress Thornton sait bien que plus on est de fous, plus on rit, *wisth only in choice parties be found*, il espère qu'elle en fera passer un peu à la ronde, et termine en souhaitant de nombreuses années à l'héroïne ferme sur ses reins, *sound bottomed Thornton*, dont il a chanté les exploits. Avec cela, deux mille guinées, quatre pièces de vin, les applaudissements des jockeys et l'admiration des gazettes anglaises, une jolie femme avait de quoi être bien contente d'elle-même.

Quand le féminisme aura soumis l'univers, ce sera le moment d'élever une statue équestre à Mistress Thornton et ce sera une femme qui la sculptera.

§

Les Russes au Japon. — La guerre aura eu comme conséquence inattendue une très forte immigration russe au Japon, immigration dont le rôle ethnique sera sans doute très important, mais dont nous ne pouvons pas encore juger.

Au reste, pour mille raisons, les Nippons sont enchantés de ces concitoyens improvisés.

Les villes japonaises regorgent de ces réfugiés russes qui occupent en particulier toutes les habitations disponibles de Kobé et de Yokohama. Le

commerce japonais bénéficie largement de cette clientèle très accommodante en raison des prix exorbitants qui ont cours en Russie.

D'autre part, parmi les réfugiés russes, il y a beaucoup de chimistes de premier ordre qui foisonnaient en Russie surtout parmi les adeptes des anciens partis révolutionnaires, lesquel paraissent aujourd'hui de véritables réactionnaires auprès des bolchévistes.

Ces chimistes russes trouvent à s'employer au Japon et y organisent l'industrie chimique de telle façon qu'après la guerre, le Japon pourra se suffire à ce point de vue.

Le Japon, en effet, recevait d'Allemagne des substances pharmaceutiques et d'autres produits chimiques, que la guerre l'oblige à tirer d'autres sources.

Un laboratoire d'études scientifiques a été fondé à Tokyo, en vue de rendre pour l'avenir le Japon entièrement indépendant de la chimie allemande.

§

It's a long way to Tipperary. — C'est peut-être de l'anecdote suivante que vient la chanson fameuse au début de la guerre. Un gentilhomme anglais, qui depuis son enfance était imbué d'un préjugé désavantageux contre les Irlandais, hérita, dans un âge assez avancé, d'une terre considérable dans le comté de Tipperary, en Irlande, mais sous la condition expresse qu'il l'habiterait. Malgré son extrême répugnance, il fut forcé de s'y rendre et d'y établir son domicile et il trouva qu'il y avait loin de Tipperary à Londres. Après quelques années de séjour, il mourut, car décidément Tipperary était trop loin de Londres. Ses héritiers furent étrangement surpris en ouvrant son testament d'y lire :

> Je donne et lègue la somme annuelle de dix livres sterlings pour être payée à perpétuité par ma succession, laquelle somme, telle est ma volonté et mon plaisir, sera employée à acheter d'une certaine liqueur, nommée vulgairement wiskey ; et il sera donné avis au public que telle liqueur doit être distribuée à certain nombre de particuliers, Irlandais seulement, lequel nombre ne sera pas au-dessous de vingt ; et ils s'assembleront sur le cimetière où je dois être enterré. Là, on leur donnera à chacun un bâton de bois de chêne et un couteau, et ainsi armés le wiskey leur sera distribué par demi-pinte à chacun, jusqu'à ce que le tout soit consommé, et je veux que cela ait lieu tous les ans, le 17 de mars ou le 10 octobre. Ma raison est que les habitants grossiers d'Irlande, chaque fois qu'ils s'assemblent, ne manquent que d'armes pour s'entre-détruire, et j'ai voulu prendre le moyen le plus efficace pour les assembler, dans l'espérance qu'avec le temps ils dépeupleront eux-mêmes leur pays, qu'on pourra repeupler ensuite avec une race civilisée venue d'Angleterre.

On aimerait savoir si le testament fut exécuté, s'il l'est encore, et ce que pensent les Irlandais de cet Anglais qui ne les aimait pas et qui trouvait que le chemin était bien long de Londres à Tipperary.

§

Un cas d'hybridation entre chèvre et bélier. — M. P. J. Toulet a chanté dans de petits vers subtils l'hybride de la chèvre et du bélier, c'est pourquoi on trouve plaisant de lui signaler le cas suivant.

M. Seixtas Danton possède dans son « estancia » de Porto-Alegre, au Brésil, une chèvre de race commune tachetée noire qui, à 3 ans, saillie par un bélier de race commune à toison blanche, a donné deux petits sains et viables avec caractères des deux géniteurs.

§

Les rois qui épousent une bergère. — L'héritier de Roumanie a dû céder son droit au trône pour s'être mésallié en épousant une Roumaine.

Pendant les hostilités qui signalèrent le règne de Charles Ier, une jeune et jolie paysanne se rendit à Londres, dans la vue de se placer en qualité de servante; n'ayant pu réussir, elle se loua pour porter la bière d'une brasserie. Le brasseur la remarqua, en fit sa domestique, et, après un certain temps, il finit par l'épouser. Il mourut peu d'années après, et lui laissa une fortune considérable, mais un peu embrouillée. Hors d'état de la mettre en ordre par elle-même, la veuve fut recommandée à M. Hyde devenu par la suite lord Clarendon. Ce seigneur, tenté par sa grande richesse, lui offrit sa main qu'elle accepta, et de ce mariage naquit une fille unique qui fut depuis l'épouse de Jacques II et la mère d'Anne et Marie, reines d'Angleterre.

§

Société de l'histoire de la guerre. — Sous ce titre, on a constitué une association ayant pour but : 1° de favoriser l'étude de l'histoire de la guerre de 1914 sous ses divers aspects, politique, militaire, économique, social, littéraire et artistique, et de ses effets sur la vie des nations ;

2° D'apporter à l'Etat son concours pour le développement des collections relatives à cette histoire.

M. Honnorat, « le maître de l'heure d'été », a rédigé le prospectus.

La Société de l'Histoire de la Guerre, dit-il, se propose d'instituer une série d'études sur l'histoire de la grande guerre, de l'ordre militaire aussi bien que diplomatique, économique, social, politique, religieux, etc... Elle guidera les recherches, provoquera des travaux, mettra au jour, dans la limite de ses ressources, ceux qu'elle jugera le plus dignes d'être retenus. C'est ainsi que, pour l'unique service de l'érudition historique et dans une irréprochable indépendance d'esprit, elle préparera et transmettra à l'avenir les matériaux de l'Histoire, soucieuse de réserver le privilège de cette tâche élevée à la France, que désignent ses cruels sacrifices autant que sa tradition intellectuelle. Pour l'entreprendre, elle fait appel à tout ce que notre pays compte de forces spirituelles.

Le comité d'initiative comprend MM. Alcan, Aulard, Bailby, Barrès, Mgr. Baudrillart, Georges Bourdon, Romain Coolus, Alfred Croiset, Ernest Charles, Gabriel Hanotaux, Ernest Lavisse, Painlevé, Lucien Poincaré, Joseph Reinach, Paul Souday, André Tardieu, etc.

Parmi les premières adhésions reçues on remarque les noms de MM. Jean Cruppi, Ernest Denis, Victor Margueritte, Marcel Prévost, l'abbé Wetterlé, etc.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La réponse de M. Wilson à l'Allemagne et nos magnifiques succès militaires ont eu ı plus heureuse répercussion sur notre Marché ainsi que sur ceux des puissances de Entente.

On a la sensation bien nette que notre ennemi ne peut plus tergiverser et que son ffondrement coïncidera avec la période de renaissance qui s'ouvrira enfin pour nous.

Depuis le 20 octobre, on peut souscrire, que dis-je! on souscrit énormément à notre e emprunt de guerre et tout fait présumer que la somme qui sera mise à la disposi- on de notre ministre des finances dépassera de beaucoup celles précédemment obte- ues lors des émissions antérieures.

Cette vaste opération a naturellement retenu l'attention des capitalistes petits ou rands, qui,en vue de se créer des disponibilités ,ont réalisé des valeurs appartenant un eu à tous les groupes de la cote ; pourtant la fermeté générale ne s'en est pas ressentie n seul moment, et c'est tout juste si nous retrouvons un peu au-dessous de leurs cours uelques valeurs ayant beaucoup haussé ces derniers temps et que des prises de béné- ces ont fait rétrograder plus ou moins légèrement.

C'est le cas de plusieurs titres ottomans qui avaient progressé un peu vite dès l'ins- ant qu'on avait envisagé une paix prochaine. Le tassement dont ils sont l'objet est lutôt salutaire et permettra ultérieurement une reprise plus réfléchie.

Les Rentes françaises restent bien orientées, particulièrement le 5 o/o qui gagne fr. 40 à 88 fr. 55. Des arbitrages ont fait rétrograder le 3 o/o perpétuel aux envi- ons de 62 francs.

Les Rentes russes et assimilées ont joui d'un bon courant de demandes, ce qui est out naturel puisqu'elles peuvent servir en partie à souscrire à l'emprunt français.Aussi oyons-nous le Russe 4 1/2 o/o 1909 à 156 fr. ; le 5 o/o 1906 à 66 fr. ; le 3 o/o 1891 44 fr. 25.

Quant aux industrielles russes,et semble-t-il avec moins de raisons, elles ont de leur ôté progressé de façon fort sensible.

Voici quelques cours comparés d'un mois à l'autre : Bakou 1185 et 1335 fr. ; Toula 88 et 649 fr. ; Maltzoff 390 et 449 francs.

L'Extérieure d'Espagne continue son mouvement décroissant et auquel il fallait bien attendre pour les raisons si souvent exposées ici. Elle ne cote plus que 100 fr. 10.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont en régression accentuée epuis que l'Etat a décidé la réquisition de nos grands réseaux. Cette mesure n'est ourtant que provisoire... En attendant, l'Orléans perd 30 fr. à 1155 ; le Nord 90 fr. 1315 ; le Midi 60 fr. à 930 et le P.-L.-M. 45 fr. à 945. L'Est ne bouge pas à 10 francs.

Nos grandes banques ont largement progressé et l'on escompte déjà les bénéfices que ur assurera l'après-guerre. Signalons particulièrement l'excellente tenue du Crédit yonnais à 1275 fr.; de la Banque de Paris à 1300 fr. ; du Comptoir d'Escompte à 10 fr. ; de la Banque française à 280 fr., et du Crédit foncier de France à 786 francs.

Les cuprifères restent bien disposées ainsi que les valeurs de phosphates qui enre- strent de nouveaux progrès.

LE MASQUE D'OR.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

—

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	32 fr.	Un an............	37 fr.
Six mois..........	17 »	Six mois..........	20 »
Trois mois........	9 »	Trois mois........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.